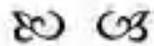


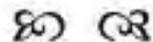
AMERICAN JOURNEYS COLLECTION



Voyage Pittoresque
autour du Monde
[excerpt]

by Louis Choris

DOCUMENT NO. AJ-087



WISCONSIN HISTORICAL SOCIETY
DIGITAL LIBRARY AND ARCHIVES



|| www.americanjourneys.org || www.wisconsinhistory.org ||
© Wisconsin Historical Society 2003

VOYAGE

PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE,

AVEC DES PORTRAITS DE SAUVAGES
D'AMÉRIQUE, D'ASIE, D'AFRIQUE, ET DES ILES DU GRAND OCEAN;
DES PAYSAGES, DES VUES MARITIMES,
ET PLUSIEURS OBJETS D'HISTOIRE NATURELLE;

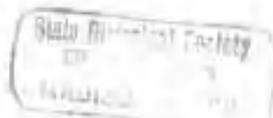
Accompagné de Descriptions par M. le Baron CUVIER, et M. A. DE CHAMISSO,
et d'Observations sur les crânes humains par M. le Docteur GALL.

Par M. LOUIS CHORIS, Peintre.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.

1822.



Cap de los Reyes à 6 miles de distance

SE 18° 30'

ESE

*L'emboc du port de S.^o Francisco
à 7 miles de distance*

N.E. 78° 30'

Rochers Fairstones

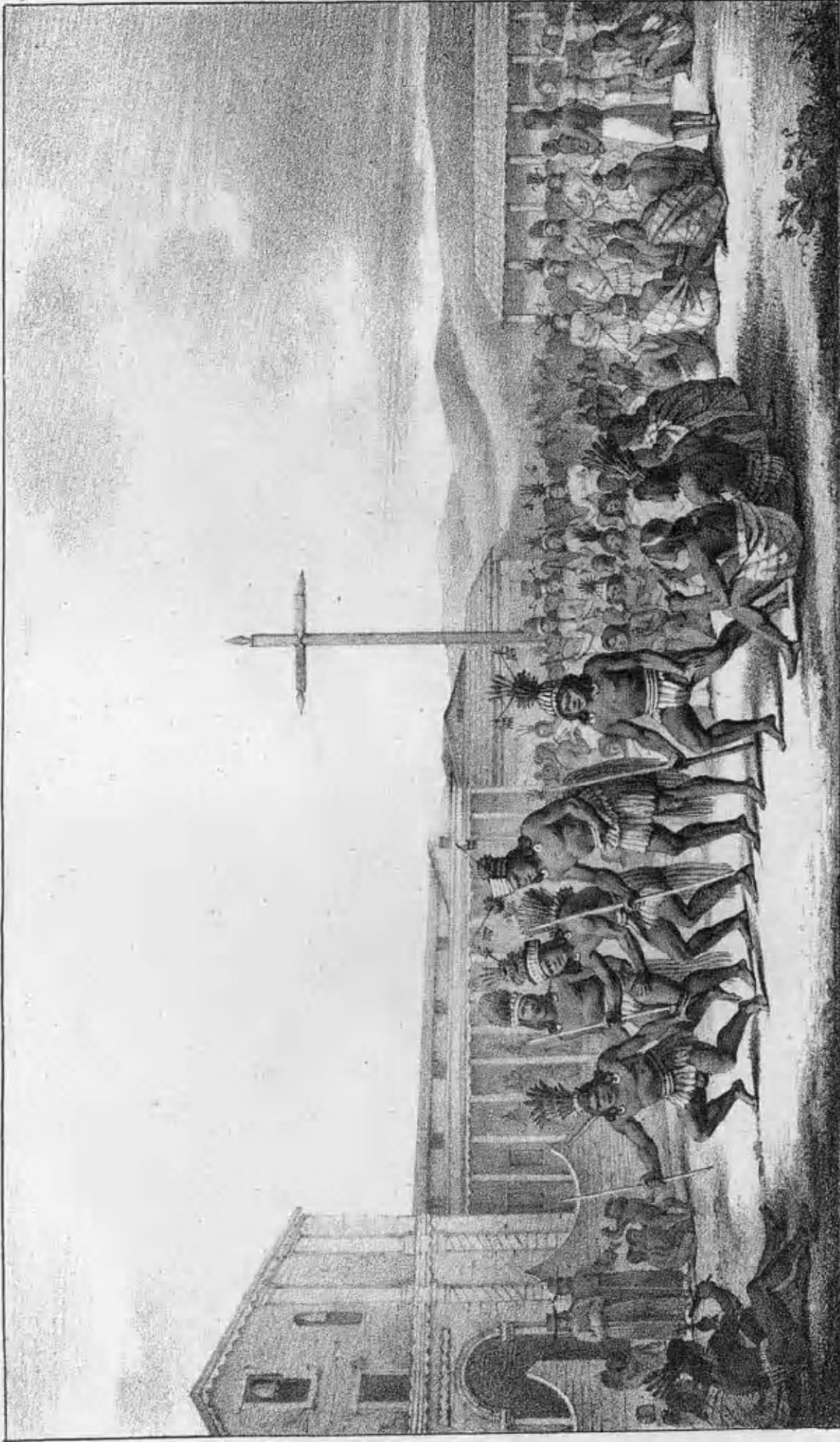
S.O. 6° 30' à 8 miles de distance



Leith par S. Jean d'après Chouss

Leith de Longlume v. de l'Abbaye N.h.

Vue du Presidio s.^m Francisco.
 American Journeys — www.americanjourneys.org



Lech de Langhorne v de l'Albaye N 4

*Danse des habitants de Californie à la mission de S^t Francisco.
AmericanJournays.org*

par Franqueton d'après Choris



Lith. de Langlumé, v. de l'Albany N. A.

par Nordin d'après Clouet

Americana. Journ. des Libraires de France et de l'Étranger.

v



Leontidee americana, pl. 14. Albinus. N° 3.

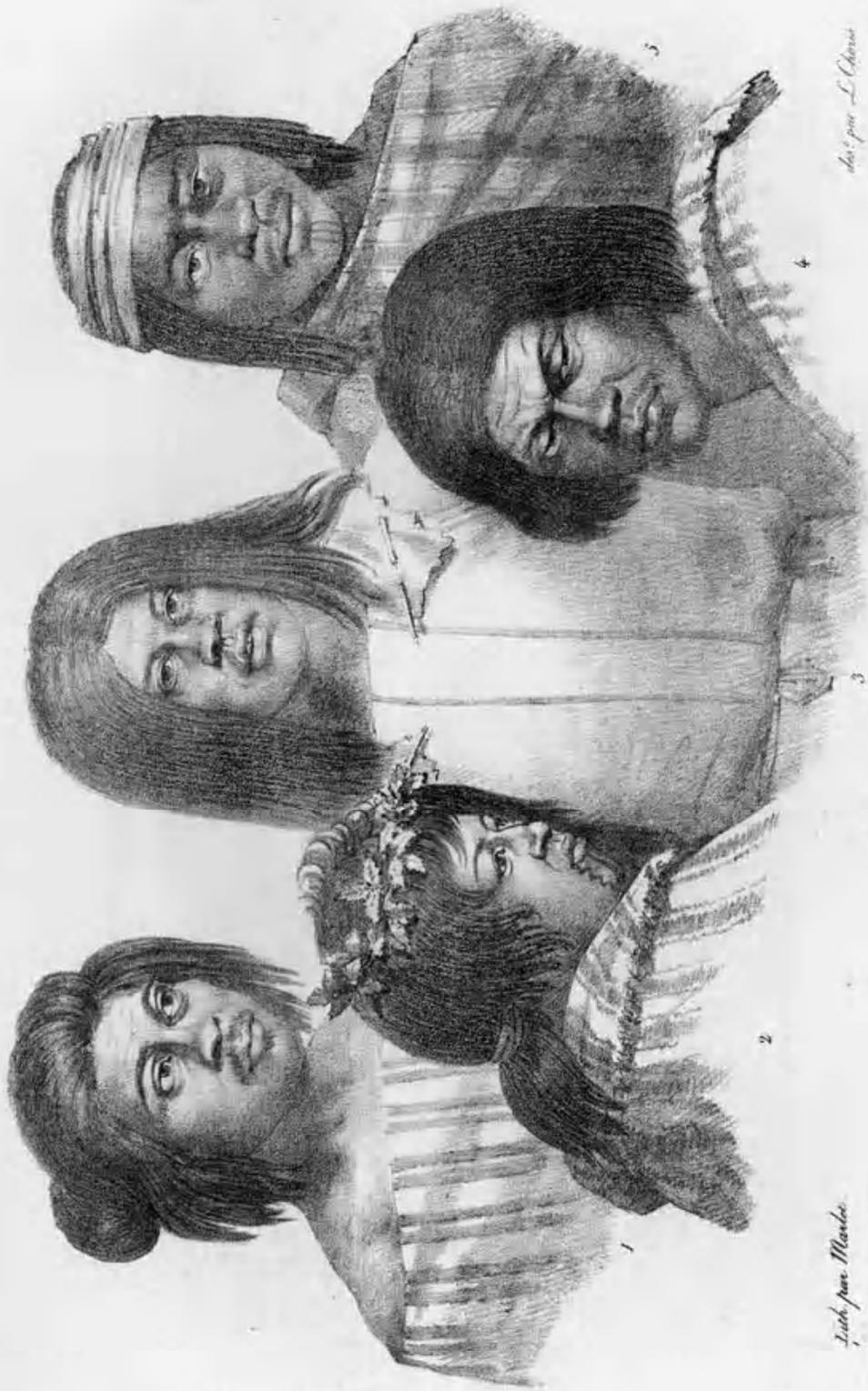
*L'Ouris gris de l'Amérique Septentrionale.
(Ursus griseus Cuv)*

dessiné par Chouss



Habitants de Californie.

Del. G. B. Jones. Sculp. J. W. Smith.



1. Ind. par Monte.

Habitants de Californie.

4. Ind. par L. O'Brien.



dessiné et gravé par L. Chéret.

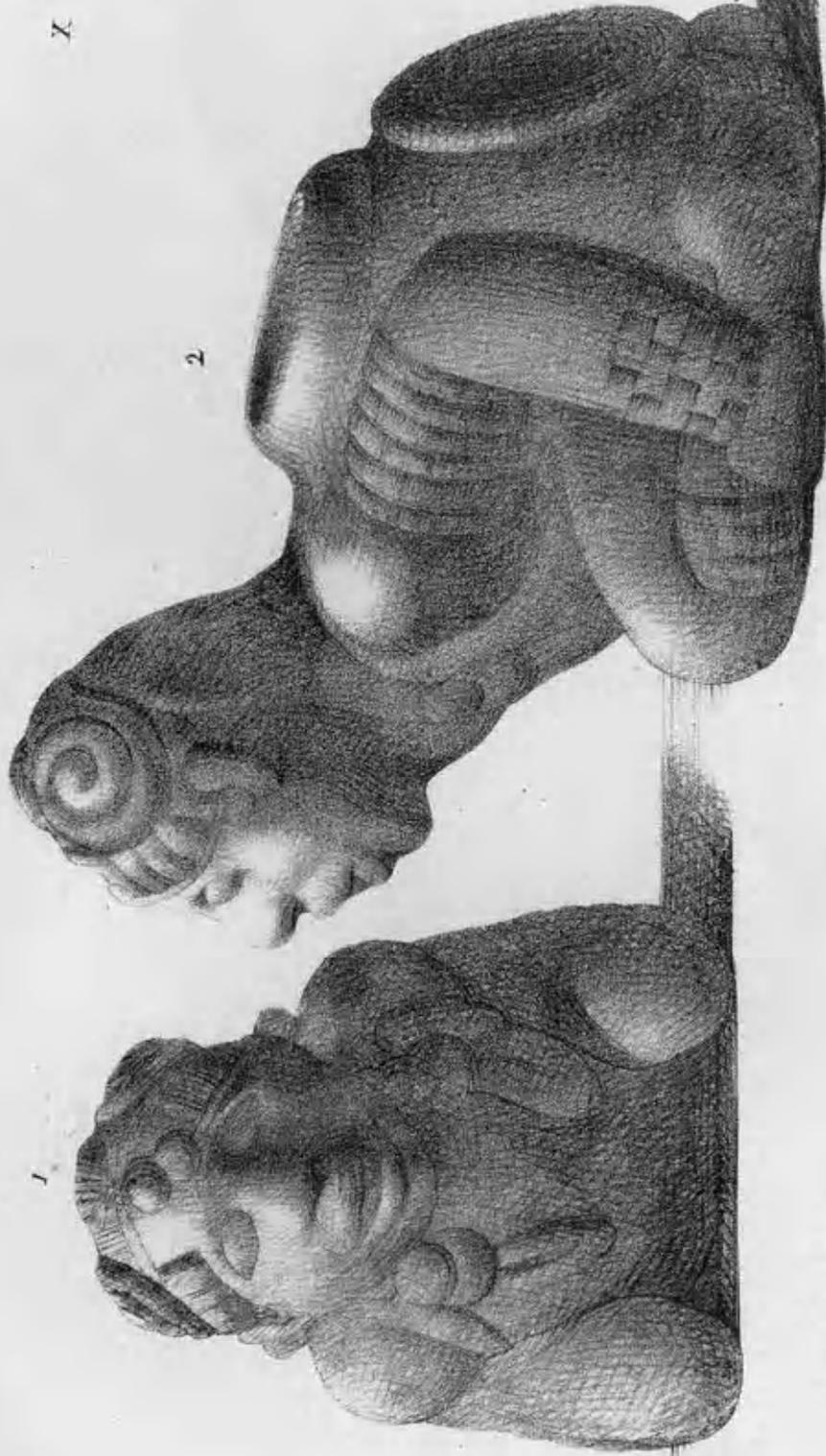
Armes et ustensiles de Californie.



Lith. de L. angloné rue de l'Albaye N. 4

Amer. Batailles des peuples de l'Amérique du Nord

Lith. par. Vertin d'après Corvi.



Tasique Choué

Stat. de Langlois, de l'Abbaye N. 4

Trouvé récemment dans un tombeau Indien, (tumulus) aux Etats-Unis, dans le Connecticut, et donné à M. de Humboldt par M. le B. Hyde de Newville, Ambassadeur de France à Rio Janeiro.



Leach de l'Angleterre

Jeune Lion marin de la Californie.

class. de Leach par Choise

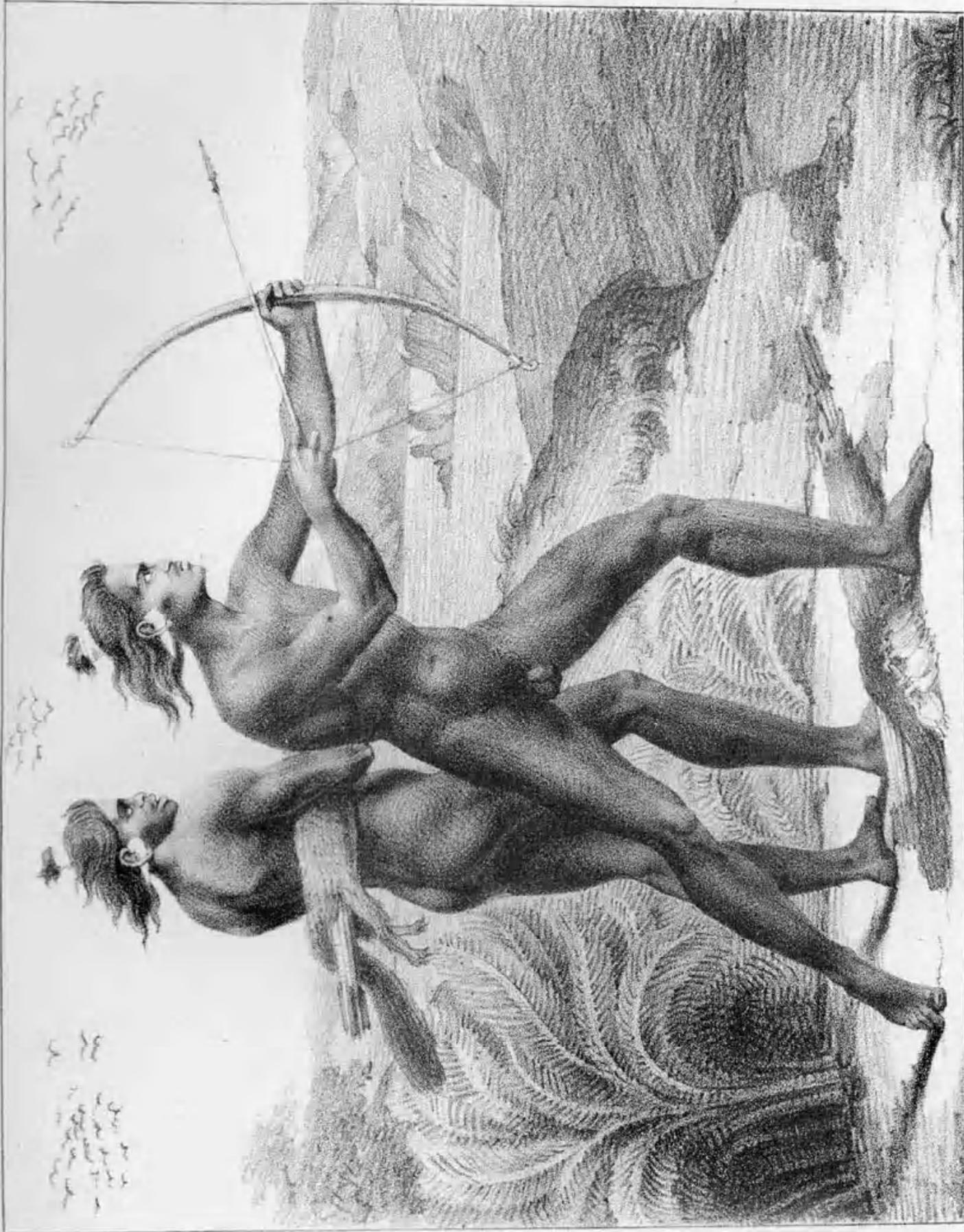


Cost. de Longlame.



Cost. de Indes par Chaus.

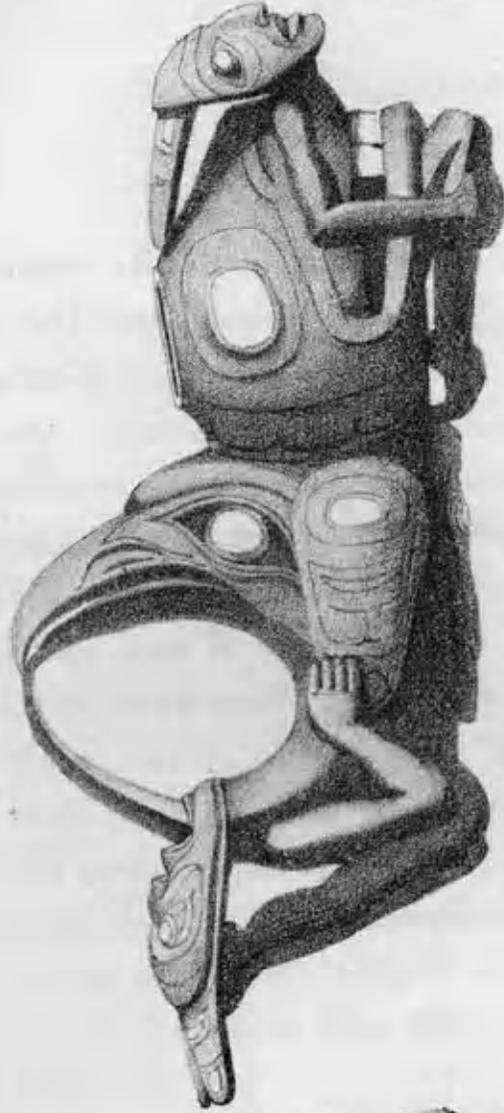
Coiffures de danse des habitans de la Californie.



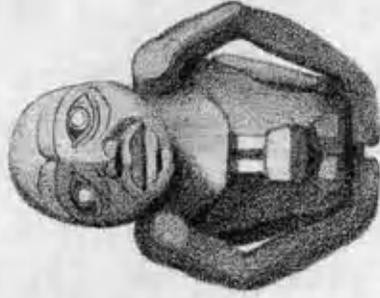
dit par Juanquella despres Choris

Lith. de Youngman, & de l'Abbaye, N.Y.

Cholod American Southerly 1844. American Journeys Francisco.



deux et Luth pour Chous



deux de Longlone

*Pipe des îles de la Reine Charlotte à la Côte Nord ouest d'Amérique
dans la collection de Son Excellence le Maréchal duc de Reggio.*

PORT SAN-FRANCISCO

ET SES HABITANTS.

(*Lat. nord, 37° 48' 24" ; long. ouest, 124° 28' 15".*)

LE 20 septembre 1816, vieux style (2 octobre), nous eûmes de bonne heure connaissance de la côte de la Nouvelle-Californie. C'était la Punta-de-los-Reyes au nord du Puerto-San-Francisco. Comme le vent nous était très-favorable, nous eûmes bientôt passé les Farellones, écueils dangereux, et à quatre heures après midi, nous entrâmes dans le port San-Francisco. Le port, placé en dedans et sur la côte méridionale de l'entrée, est muni de tout ce qui est nécessaire pour la défendre avec avantage.

Le Presidio de San-Francisco est à-peu-près à un mille marin de distance du fort et du même côté; sa forme est carrée; il a deux portes toujours occupées par une garde assez nombreuse; les fenêtres ne sont ouvertes que sur la cour; il est habité par quatre-vingt-dix soldats espagnols, un commandant, un lieutenant, un commissaire et un sergent. La plupart sont mariés. Les hommes et les femmes sont grands et bien bâtis; très-peu de soldats ont épousé des Indiennes.

Tous ces soldats sont bons cavaliers; deux peuvent aisément tenir en respect cinquante Indiens.

A deux lieues au Sud-Est du Presidio et à la côte meridionale du port, est la mission San-Francisco qui forme un village assez considerable. L'église est grande, et tient à la maison des missionnaires, qui est simple, passablement propre et commode. La mission a toujours une garde de trois à quatre soldats du Presidio. Le village est habité par 1500 sauvages; ils y trouvent protection, vêtement, nourriture abondante; en revanche, ils cultivent la terre pour la communauté. Le maïs, le blé, les fèves, les pois, les pommes de terre, en un mot, tous les produits sont apportés dans le magasin commun. Tous les jours le missionnaire fait faire, à une heure fixe, la cuisine commune, sur une grande place, au milieu du village; chaque famille y vient chercher sa ration proportionnée au nombre de ses membres. On lui donne aussi une certaine quantité de denrées crues. Deux ou trois familles habitent une même maison. Dans les moments qu'ils ont de libres, ces Indiens vont travailler aux jardins qui leur sont assignés; ils y cultivent de l'oignon, de l'ail, des melons, des pastèques, des courges, et des arbres fruitiers. Le produit leur en appartient, ils en peuvent disposer à leur fantaisie.

Pendant l'hiver, les sauvages viennent par troupes des montagnes à la mission pour y être admis; mais au printemps la plupart l'abandonnent. Cette manière de vivre ne leur plaît pas; ils s'ennuient de toujours travailler et d'avoir tout en abondance. Dans leurs montagnes, ils mènent une vie libre, indépendante, quoique misérable; les rats, les insectes, les serpents, tout sans exception leur sert de nourriture, ainsi que des racines, mais en petit nombre; de sorte qu'à chaque pas ils sont à-peu-près sûrs de trouver quelque chose pour apaiser leur faim. Ils sont trop maladroits et trop paresseux pour chasser. Ils n'ont pas de demeures fixes; un rocher, un buisson les met à l'abri de toutes les vicissitudes du temps. Ils vont absolument nus. Après quelques mois de séjour

dans les missions, ils commencent ordinairement à devenir chagrins, maigrissent, et à chaque instant jettent un coup-d'œil triste sur les montagnes qu'ils voient dans le lointain. Une ou deux fois l'an, les missionnaires permettent aux Indiens, sur le retour desquels ils peuvent compter, d'aller visiter leur patrie; mais souvent, et très-souvent, bien peu reviennent; d'autres, au contraire, ramènent avec eux de nouveaux habitants à la mission.

Les enfants des sauvages sont plus enclins à adopter la vie des missions; ils apprennent aussi à fabriquer, avec la laine des moutons, des draps grossiers pour la communauté. J'ai vu vingt métiers qui étaient constamment en activité. D'autres jeunes Indiens sont formés par les missionnaires à la pratique de différents métiers. On voit aussi à la mission une maison dans laquelle habitent deux cent cinquante femmes, qui sont les veuves ou les filles des sauvages défunts. On les occupe à filer. Cette maison renferme aussi plusieurs femmes de sauvages qui sont en campagne par ordre des padrès; ceux-ci les y font entrer à la demande des sauvages, et les y retiennent jusqu'au retour de ces hommes qui sont très-jaloux. Les padrès se conforment volontiers à cette requête pour préserver les femmes du désordre, et veillent avec beaucoup de sévérité sur cet établissement.

La mission a deux moulins que des mulets mettent en mouvement; la farine qu'ils produisent ne sert qu'à la consommation des Espagnols, qui sont obligés de l'acheter des padrès. Le Presidio a souvent besoin de gens de corvée, comme pour porter du bois, travailler aux constructions, et à d'autres ouvrages. Alors le missionnaire leur envoie des sauvages, qui sont payés pour leur peine; mais l'argent est remis à l'église qui est chargée de faire face à tous les frais relatifs à l'établissement.

Les dimanches et les jours de grandes fêtes, on célèbre le service divin. Tous les sauvages de l'un et l'autre sexe, n'importe

leur âge, sont obligés d'aller à l'église: ils s'y mettent à genoux. Les enfants élevés par le missionnaire et qui, au nombre de cinquante, l'entourent toujours, l'aident pendant l'office qu'ils accompagnent aussi du son des instruments de musique: ce sont sur-tout des tambours, des trompettes, des tambours de basque et d'autres du même genre. C'est par leur bruit que l'on cherche à ébranler l'imagination des Indiens, et de faire des hommes de ces sauvages. En effet, c'est le seul moyen qui puisse agir sur eux. Quand les tambours commencent à battre, ils tombent tous à terre comme s'ils étaient à demi morts. Aucun n'ose se remuer; tous restent étendus à terre jusqu'à la fin de l'office, sans faire le moindre mouvement, et il faut même alors leur répéter plusieurs fois que la messe est dite. A chaque coin de l'église sont placés des soldats armés.

A la messe, le missionnaire adresse à son troupeau un sermon en latin. Le dimanche, quand elle est finie, les Indiens se réunissent dans le cimetière, vis-à-vis de la maison du missionnaire, et se mettent à danser. La moitié des hommes se pare de plumes, et de ceintures ornées de plumes et de morceaux de coquillages, qui passent parmi eux pour des pièces de monnaie. Ou bien ils se peignent sur le corps des lignes régulières, noires, rouges et blanches. Quelques-uns ont la moitié du corps, depuis la tête jusqu'en bas, barbouillée de noir, et l'autre de rouge; le tout croisé par des raies blanches, d'autres se poudrent les cheveux avec du duvet d'oiseaux. Les hommes ordinairement dansent six à huit ensemble, faisant tous les mêmes mouvements; tous sont armés de lances. Leur musique consiste à claquer les mains l'une contre l'autre, à chanter, à produire, en agitant des morceaux de bois fendus, un fracas qui a des charmes pour leur oreille: enfin le tout est suivi d'un cri horrible qui ressemble beaucoup au bruit de la toux et à un sifflement.

Les femmes dansent entre elles sans mouvements violents.

AIR CALIFORNIEN.



Les sauvages sont très-adonnés aux jeux de hasard; ils risquent leurs parures, leurs ustensiles, leurs pièces de monnaie, et souvent même les vêtements que les missionnaires leur ont donnés. Leurs jeux consistent à jeter de petits morceaux de bois qui doivent retomber en nombre pair ou impair, ou d'autres qui sont arrondis d'un côté; et, suivant qu'ils tombent sur la partie plate ou arrondie, on perd ou l'on gagne.

A la mort de son père, de sa mère ou d'un parent, le sauvage se barbouille le visage de noir en signe de deuil.

Les missionnaires ont caractérisé ces peuples de la manière suivante: ils sont paresseux, stupides, jaloux, gourmands, peureux; jamais je n'en ai vu rire aucun, jamais je n'en ai vu un seul qui regardât quelqu'un en face. Ils ont l'air de ne prendre intérêt à rien.

On compte dans cette seule mission plus de quinze différentes tribus d'Indiens:

les Khoulpouni;	les Oumpini;
les Kosmiti;	les Lamanès;
les Bolbonès;	les Pitemès;
les Khalalons;	les Apatamnès;

ils parlent la même langue et habitent le long des bords du Rio Sacramento;

les Guimen, pl. VI, f. 1, 3; les Tamals;

les Outchiouns, pl. VI, f. 2; les Sonons;

les Olompalis, pl. VII, f. 4;

ils parlent la même langue; ces tribus sont les plus nombreuses dans la mission de San-Francisco;

les Saklans, pl. VI, f. 4 et 5, — les Ouloulatines, pl. VII, f. 1;
f. des femmes; les Noumpolis, pl. VII, f. 2;

les Souissouns, pl. VII, f. 3.

ils parlent des langues différentes;

Une autre tribu, celle des Tcholovoni, pl. VII, f. 5, diffère beaucoup de toutes les autres par les traits du visage, par sa physionomie, par un extérieur assez agréable; elle habite les montagnes; elle a fait alliance avec les Espagnols contre toutes les tribus de sauvages. Elle façonne de très-belles armes, qui sont des arcs et des flèches. Les pointes de ces dernières sont garnies de cailloux taillés avec beaucoup d'art. Pl. VIII, f. 5.

Des fièvres très-fortes règnent ordinairement parmi les Indiens; ces maladies en enlèvent ordinairement un très-grand nombre. Depuis vingt ans, plusieurs missions de la Californie méridionale ont cessé d'exister, parce que tous les Indiens sont morts.

Les Indiens des missions au sud de San-Francisco, et surtout ceux de la mission de Santa-Barbara, fabriquent avec les pétioles de diverses plantes rampantes, de jolis vaisseaux et des vases qui retiennent l'eau; ils savent leur donner des formes élégantes, et même faire entrer des dessins agréables dans le tissu; ils les ornent avec des morceaux de coquilles et de plumes. Pl. VIII, f. 1, 2, 3, 4.

Les Indiens font leurs pirogues à l'instant où ils veulent entreprendre un voyage par eau; elles sont en roseaux. Lorsque l'on y entre, elles s'emplissent à moitié d'eau; de sorte qu'assis, l'on en a jusqu'au gras de la jambe, on les fait aller avec des avirons extrêmement longs, et pointus aux deux extrémités.

Les missions de San-Francisco, de Santa-Clara, de San-Joseph, de Santa-Cruz relèvent du Presidio de San-Francisco; il est tenu de secourir et d'aider les padrès, et, lorsque le cas l'exige, de leur fournir des soldats, sur-tout pour faire des excursions dans le pays. Quelque temps avant notre arrivée, il était revenu une de ces expéditions consistant en deux padrès et douze soldats; on avait voulu remonter le Rio-Sacramento qui se jette dans la baie au nord-est de la mission. Par-tout les Espagnols avaient rencontré des peuplades armées; nulle part ils n'avaient trouvé un bon accueil; ainsi, au bout d'une quinzaine de jours, ils avaient été obligés de revenir sans avoir pu essayer la moindre tentative.

Les rochers, dans le voisinage de la baie San-Francisco sont ordinairement couverts de lions marins. pl. XI.

Sur terre les ours sont très-communs. Quant les Espagnols veulent se divertir, ils les prennent vivants, pour les faire battre contre des taureaux.

Les loutres de mer abondent dans le port et dans les environs; leur fourrure est un objet trop avantageux, pour que les Espagnols l'aient négligée. En Chine, une peau de loutre, de grandeur et de qualité moyennes, se paie trente-cinq piastres; une de première qualité, soixante-quinze piastres; de sorte que, l'une dans l'autre, leur prix est de soixante piastres. Les meilleures doivent être grandes, de couleur foncée, bien garnies de poils dont les extrémités doivent paraître blanchâtres, ce qui donne à la surface l'éclat de l'argent.

Les Russes de Sitka (Norfolk-Sound), siège principal de la compagnie d'Amérique russe, se sont établis dans la baie de la Bodega, à 30' au nord de San-Francisco. Ils ont pour chef, dans cette nouvelle loge, M. Kouskof, qui est très-versé dans le commerce des pelleteries. Ils sont au nombre de vingt, et ont avec eux cinquante Kadiaks. Ils ont construit un petit fort qui est

muni d'une douzaine de canons. Le port ne peut recevoir que des navires qui ne tirent pas plus de huit à neuf pieds d'eau. C'était auparavant l'entrepôt des marchandises que l'on vendait en contrebande aux Espagnols. M. Kouskof a actuellement dans son établissement des chevaux, des vaches, des moutons, et tout ce qui peut s'élever dans ce beau et excellent pays. Il a eu beaucoup de peine à obtenir des Espagnols un couple de chacun de ces animaux; car le gouvernement avait sévèrement défendu d'en laisser sortir.

Tous les ans M. Kouskof, aidé du peu de monde qu'il a avec lui, prend sans peine à-peu-près deux mille loutres; il est d'ailleurs obligé d'employer les bras de ses gens aux constructions et à l'arrangement de son établissement. Ces peaux de loutres sont ordinairement vendues aux Américains qui font la traite des pelletteries; quand ceux-ci n'ont pas leur chargement complet, ils vont à Sitka, où ils prennent des peaux en échange pour du sucre, du rum, du drap, du nankin; mais comme la compagnie russe n'a pas, dans ce comptoir, un nombre suffisant de navires, elle charge souvent les peaux à fret sur les bâtiments américains, pour la Chine ou seulement pour Okhotsk.

Deux cent cinquante navires américains de Boston, New-York, etc., visitent annuellement cette côte. La moitié fait la contrebande avec un profit énorme, sur toute l'étendue des côtes de l'Amérique espagnole baignées par le Grand-Océan, depuis le Chili jusqu'en Californie: aucun lieu de débarquement n'est oublié. Il arrive très-souvent que les bâtiments de guerre espagnols poursuivent les navires américains; mais ceux-ci étant très-bons voiliers, ayant un équipage nombreux, et en outre des armes pour se défendre, il leur arrive rarement d'être arrêtés.

Les meilleures marchandises pour les sauvages de la côte nord-ouest d'Amérique sont les fusils, la poudre, les balles et le

plomb à tirer. Les couteaux, de grosse couvertures de laine; de la nacre de perle du Grand Océan, qui s'emploie à faire des ornements de tête et de cou. Très-fréquemment les navires sont attaqués par les mêmes armes qu'ils ont vendues, et le jour même qu'ils les ont livrées; mais, la plupart étant montés de huit à quatorze canons, ils sont en état de se défendre. Souvent même ils tirent avantage de cet incident; car, en s'emparant d'un des chefs de ces sauvages, ils sont sûrs d'obtenir pour sa rançon une grande quantité de marchandises, et d'avoir plus de facilités pour leurs achats.

Que le ciel préserve un navire de faire naufrage sur cette côte! On dit que, chez plusieurs des tribus qui l'habitent, règne encore la coutume barbare de dévorer leurs prisonniers. Quand on construit une maison, quand on termine une affaire importante, on met plusieurs esclaves à mort, de même que lorsqu'une guerre est terminée. A la mort d'un homme, on enterre avec lui sa femme et les esclaves qu'il aimait le mieux.

PLANCHE X.

La planche représente une pipe qui a été trouvée aux États-Unis de l'Amérique septentrionale, état de Connecticut, dans un tombeau (*tumulus*) indien, et envoyée à M. le baron de Humboldt par M. le baron Hyde de Neuville. Cette pipe ressemble beaucoup, par le travail et la position de la figure sculptée, à celles que l'on fait aux îles Charlotte à la côte nord-ouest d'Amérique, où l'on a aussi la coutume d'enterrer avec quelqu'un les objets auxquels il a été le plus attaché pendant sa vie.

Au détroit de Béring, sur la côte d'Amérique, nous avons vu

des tombeaux dans lesquels on trouvait des morceaux de traîneaux, d'arcs, de flèches, de lances, et de divers petits objets faits de dents de morse, ainsi que des pipes et des pointes de lance en caillou. Les Kamtchadales qui nous accompagnaient nous dirent que les Tchouktchis enterraient des pointes de lances avec les morts, mais seulement avec ceux qui avaient été pendant leur vie heureux à la chasse; et que l'on choisissait celles de ces armes qui lui avaient servi à tuer un plus grand nombre d'animaux.

On dit que l'on trouve beaucoup d'objets enterrés dans les tombeaux des Kamtchadales.



PLANCHE V.

L'OURS GRIS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

(*Ursus griseus.* Cuv.)

LES naturalistes ne connaissent encore distinctement que trois espèces d'Ours, savoir: l'*Ours brun d'Europe* à front convexe, à pelage laineux plus ou moins brun, tirant quelquefois sur le doré ou sur l'argenté; l'*Ours noir d'Amérique* à front plat, à pelage lisse, noir, à côtés du museau fauves; et l'*Ours blanc* ou *polaire*, à tête alongée, à pelage entièrement blanc: on n'ose même y joindre l'*Ours noir d'Europe*, dont plusieurs auteurs ont parlé, mais dont les naturalistes de profession n'ont pas vu dans les temps modernes un assez grand nombre d'individus authentiques pour faire reposer sur eux l'existence d'une espèce particulière. Il est bien vrai que l'on a donné des figures d'individus des Indes ou des États-Unis, qui se distinguaient, les uns par des taches sur le cou ou sur la poitrine, les autres par une teinte générale plus ou moins fauve; sans qu'il fût toutefois certain qu'ils appartenissent à des espèces constantes et où ces caractères se retrouveraient toujours.

Les auteurs récents, qui ont écrit sur les animaux d'Amérique,

parlent d'un Ours brun de ce pays, connu sous le nom d'*Ours rôdeur*, qui serait à-peu-près de la forme de l'Ours noir, et dont le corps et les jambes seraient plus allongés et le naturel plus féroce. Mais c'est principalement l'Ours gris de l'intérieur du continent de l'Amérique, qui paraît avoir attiré leur attention.

Selon eux, il aurait le pelage laineux et gris, et sa taille surpasserait celle de tous les autres Ours. On a eu d'abord à son sujet le témoignage de Samuel Hearne, qui en avait vu une peau chez les Esquimaux des bords de la rivière de Cuivre, et qui assure qu'elle annonçait un individu énorme (Trad. fr., p. 196.).

Mackensie a parlé aussi d'un animal de ce genre, que les Indiens appellent *Ours Terrible*, et qu'ils n'attaquent jamais à moins qu'ils ne soient trois ou quatre (Trad. fr., p. 227.).

Les compagnons de MM. Lewis et Clarke en ont tué un qui pesait entre cinq et six cents livres, et dont le corps avait 8 pieds 7 pouces anglais; ou près de 8 pieds de France de longueur. Ses grilles étaient longues de 4 pouces; sa queue était plus courte que celle de l'Ours commun; son poil plus long, plus beau et plus abondant, principalement sur le derrière du cou; ses testicules étaient apparents.

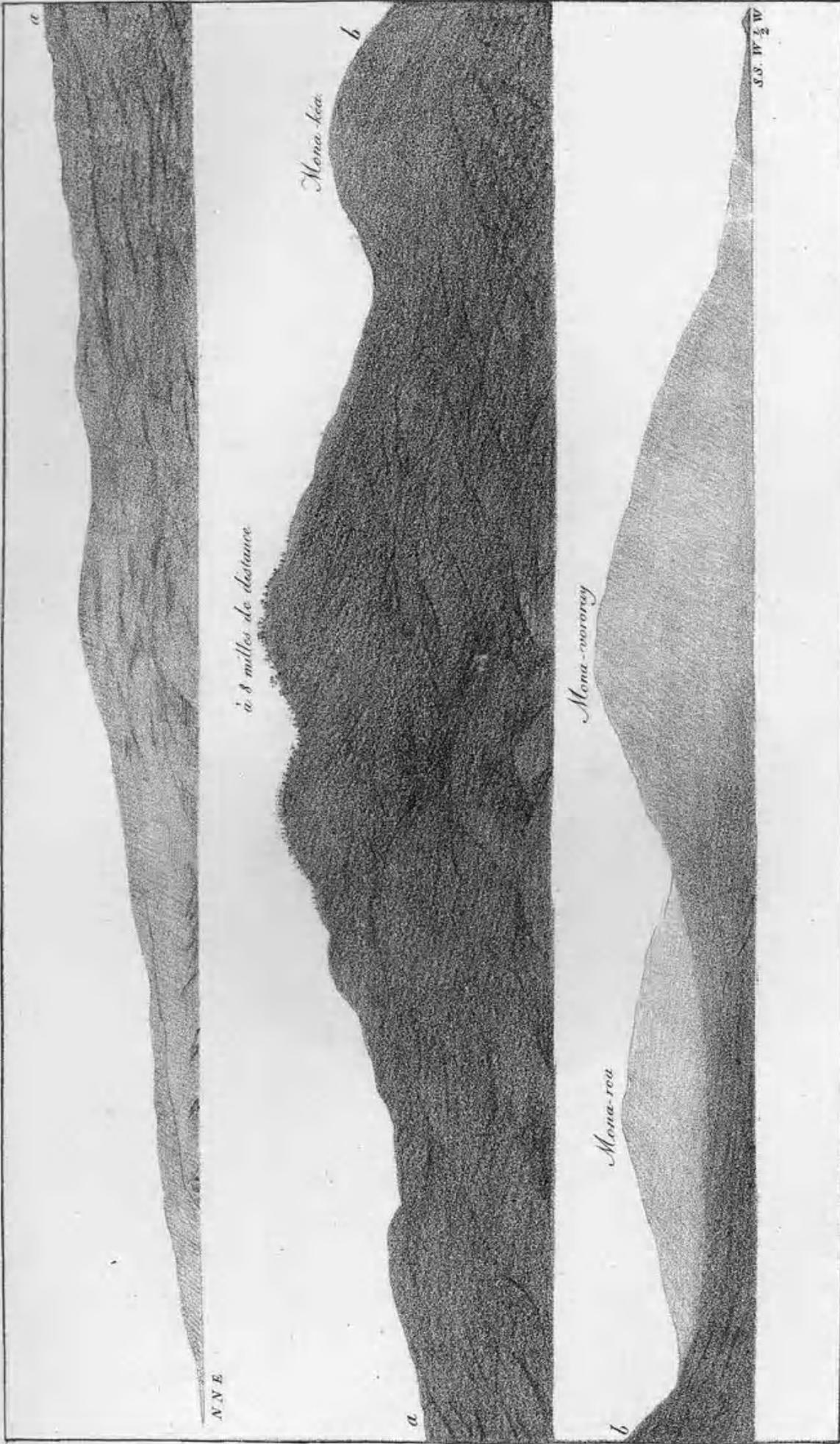
Selon M. Warden (États-Un., V. 609), cet animal, le plus grand et le plus féroce du genre, habite les parties élevées de la contrée du Missouri, les bords couverts de la rivière Jaune et du Petit-Missouri, et la grande chaîne des montagnes rocheuses. Il est beaucoup plus grand, plus fort et plus léger que le plus grand Ours brun. Il pèse souvent de huit à neuf cents livres. Sa force musculaire est si grande, qu'il tue aisément les plus grands bisons. On emploie sa fourrure pour faire des manchons et des palatines; et sa peau se vend de vingt à cinquante dollars.

Il paraît que c'est cet Ours, si remarquable et encore si peu connu, que M. Choris a dessiné dans la baie de S.^t-François, pa-

rage sur les bords de la mer Pacifique, par les 37° 48' de latitude, et par conséquent à l'ouest des montagnes rocheuses, et un peu plus au sud que la contrée indiquée par M. Warden.

Il paraît, au reste, en réunissant tous les témoignages, que cette espèce s'étend dans tout le nord-ouest de l'Amérique méridionale.

A en juger par la figure faite par M. Choris, elle ressemblerait à notre Ours brun d'Europe plus qu'à aucun des autres Ours. L'individu qu'il a observé ne surpassait pas en grandeur nos Ours bruns ordinaires ; mais les Espagnols de cette côte assurent qu'on en prenait de beaucoup plus grands : ils avaient pris celui-ci pour le faire combattre dans leurs jeux. Ils dirent à nos voyageurs que cette espèce en général est fort timide. Le poil était fort serré, mais doux, et non pas roide comme celui de l'Ours noir. Sa couleur était d'un brun grisâtre, sans éclat argenté.



à 8 milles de distance

NNE

SSW

class. et Lith. par Choix

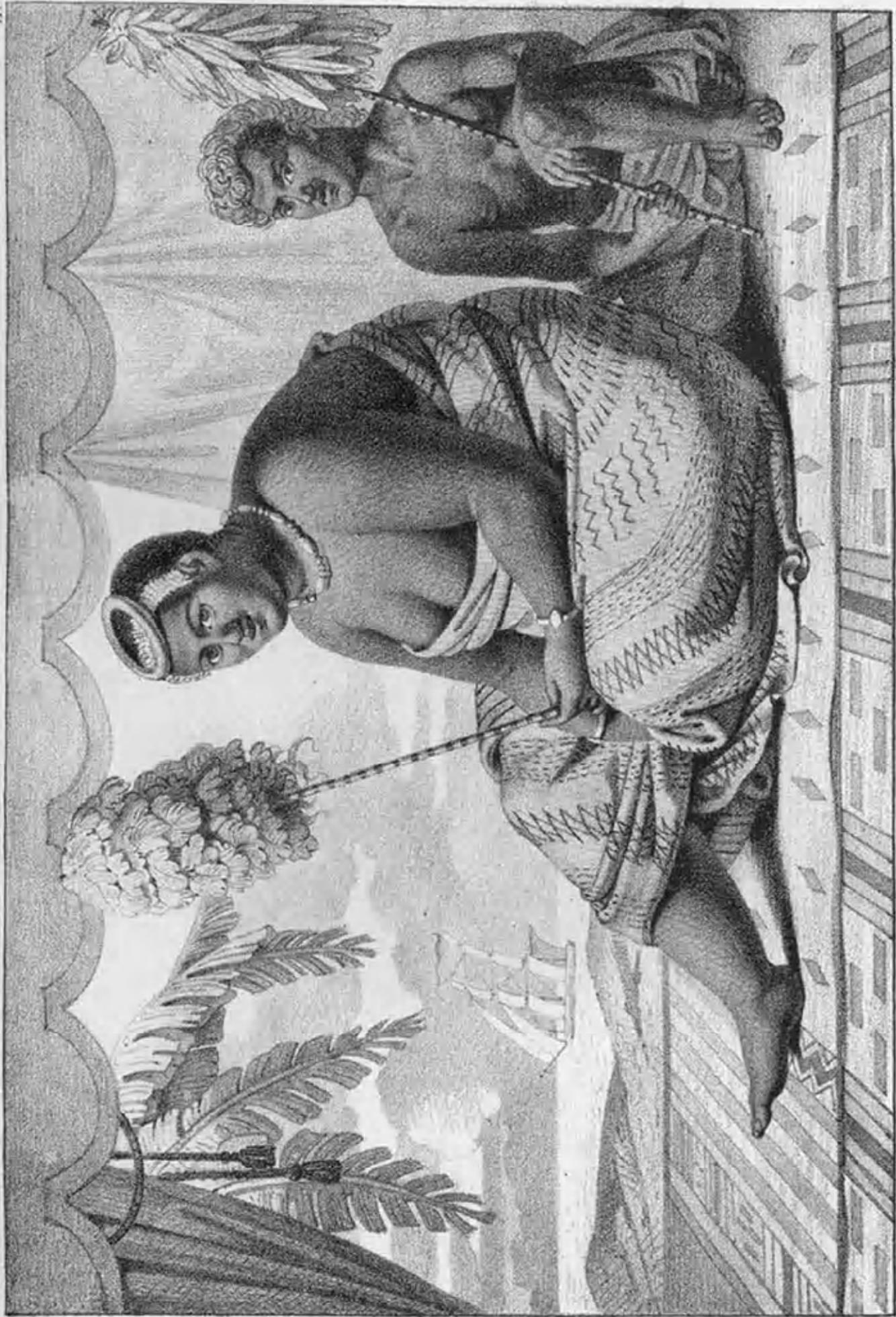
Lith. de Langlumé

Isle Ovaiki.

American Journeys — www.americanjourneys.org



*Cammaeamea
Roi des îles Sandwich.*



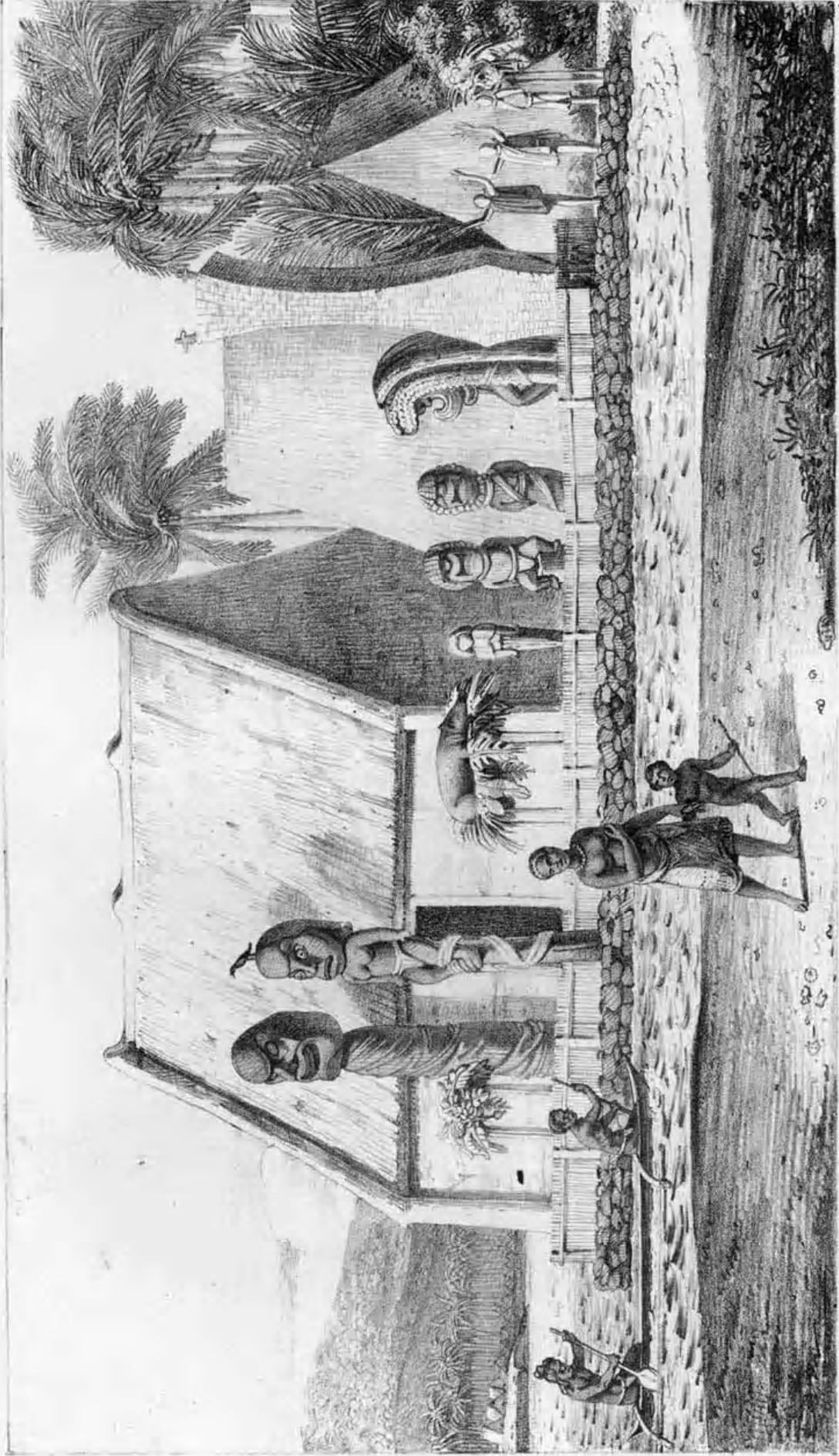
Lith. de Lavergne

Lith. par Noëlle d'Agnes Choux

Reine Sahoumanou
American Journeys — www.americanjourneys.org



*Caymetou,
frère de la Reine Cahoumanou.*



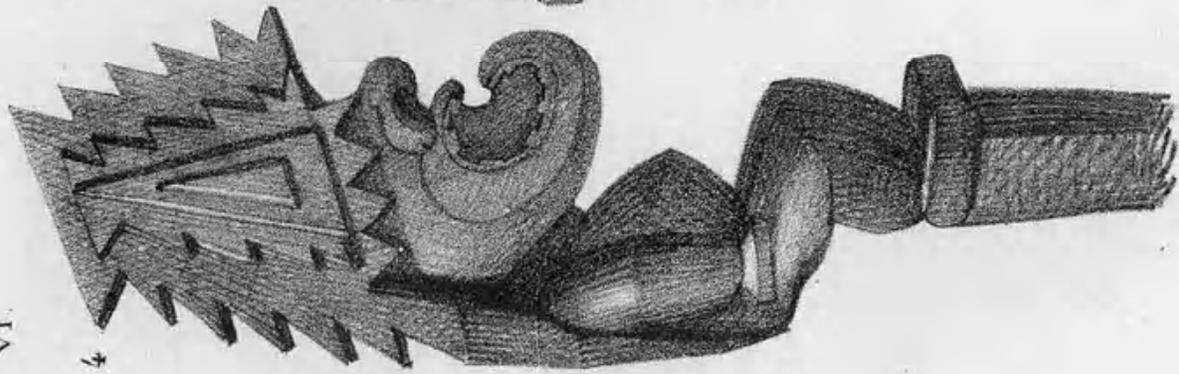
Leuk de Langlomé r de Ullboye N.4

Leuk par Morblin d'après Choris.

Temple du Roi dans la baie Tititua.

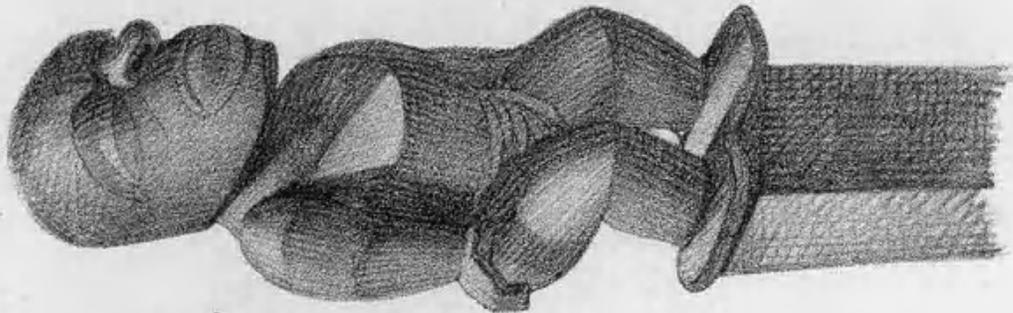
American Journeys — www.americanjourneys.org

VI.

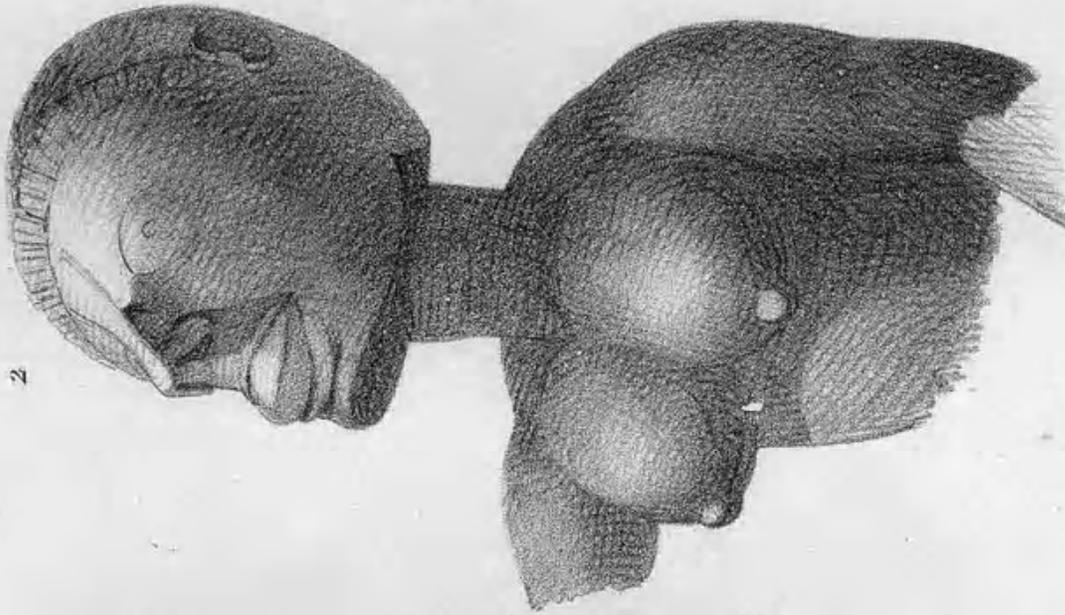


4

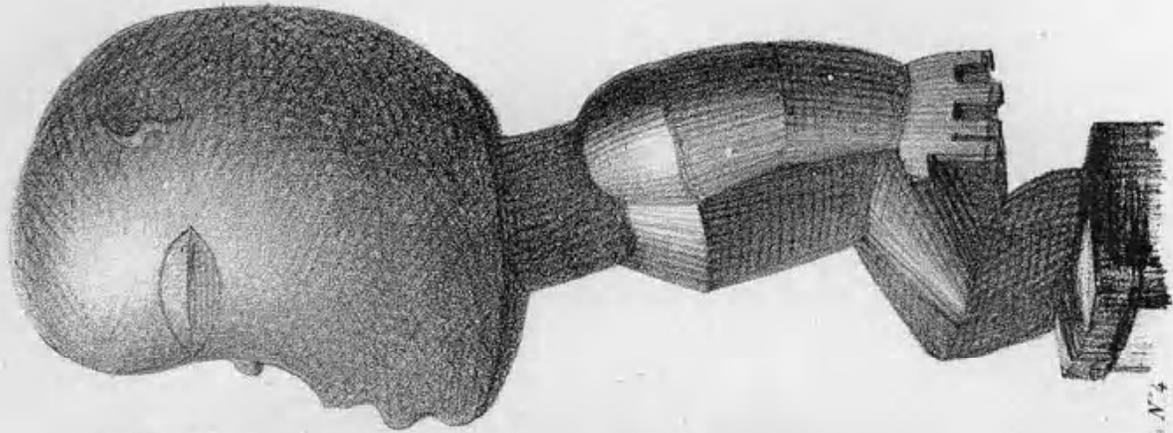
3



2



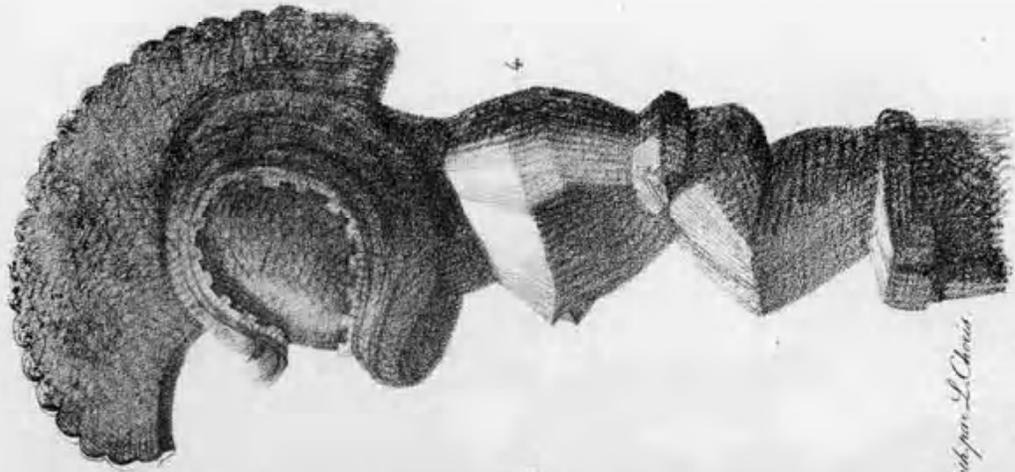
1



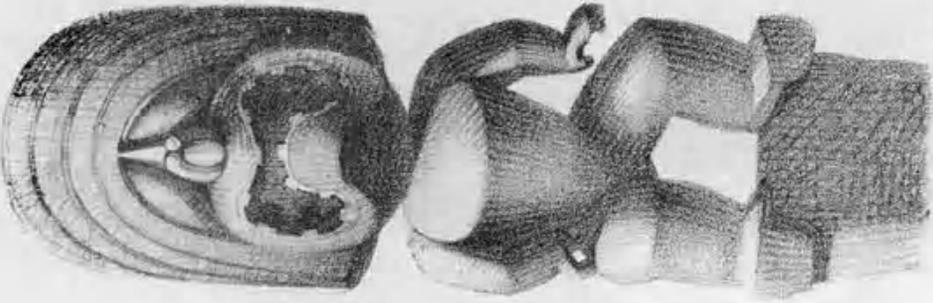
Idoles des îles Sandwich.

dessiné par Clouet

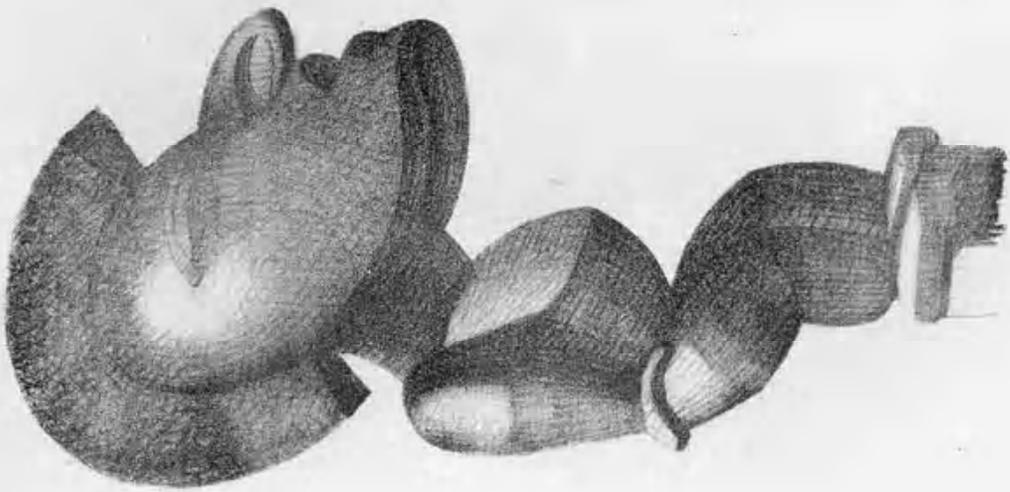
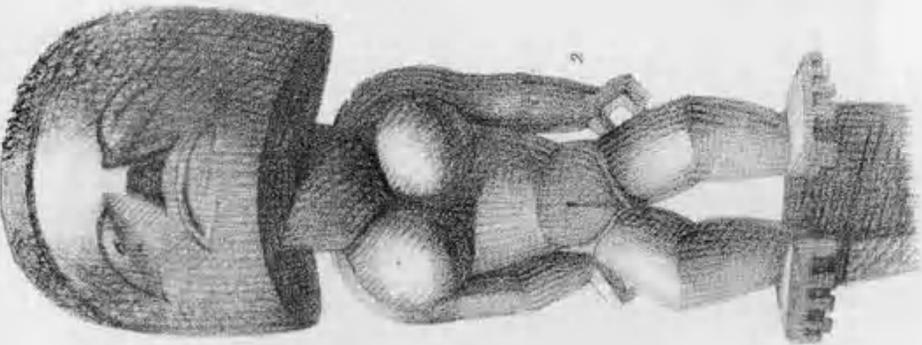
Tableau de la planche N° 4



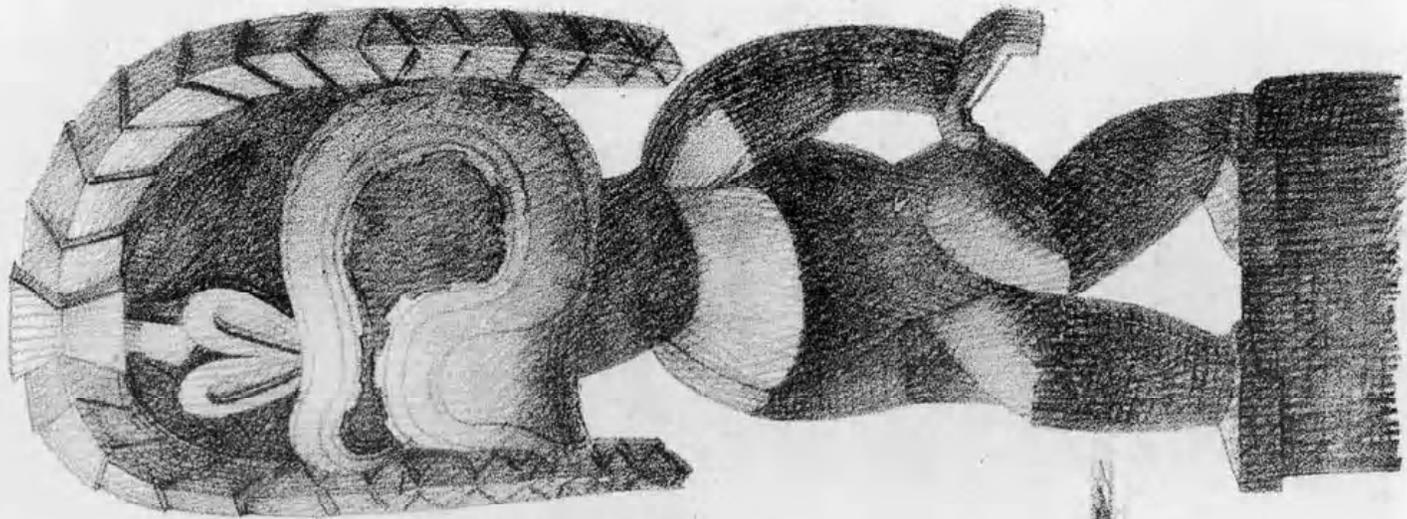
desse et robe par L. Choise.



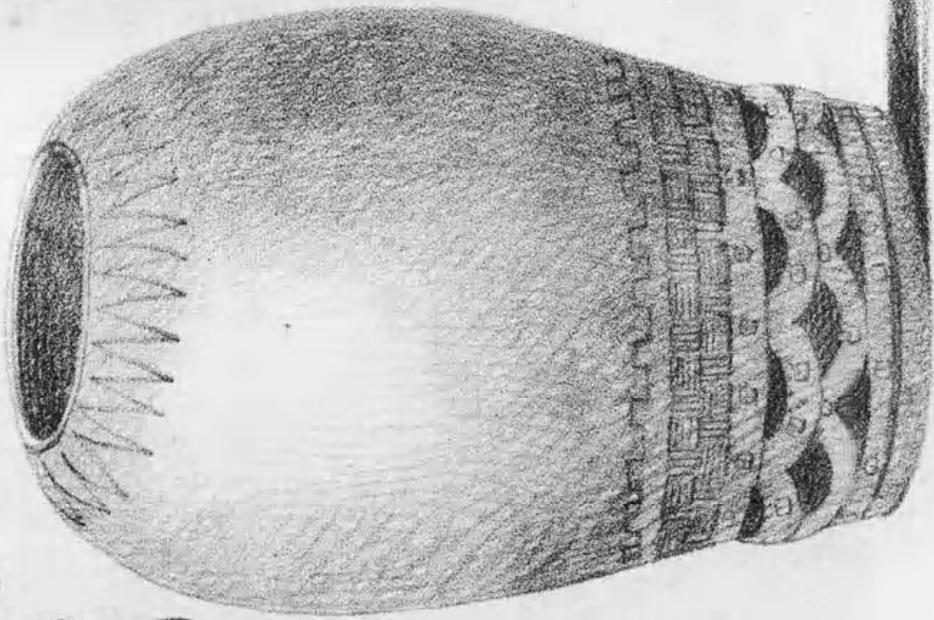
des robes des dames Sandvich.



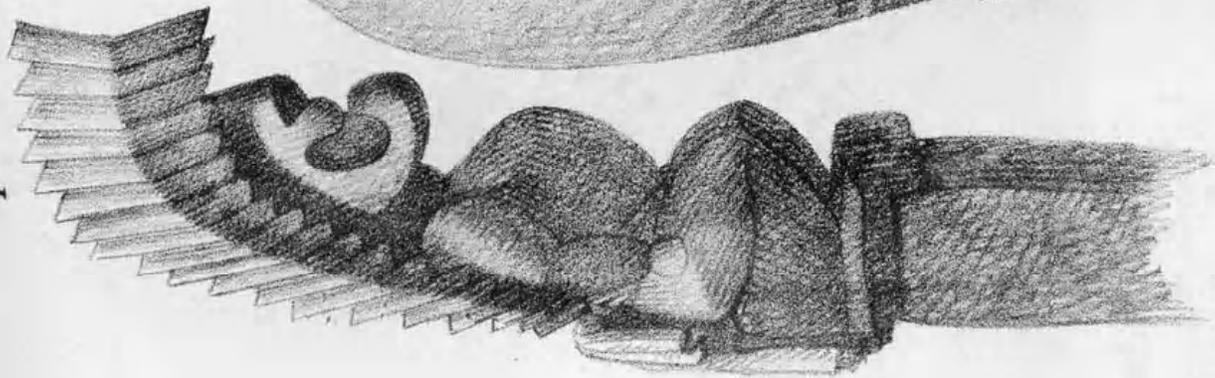
3



2



1



Idoles des îles Sandwich.

dess. et Lith. par Choré

Arch. de L'empire vol. Vltimo N. 4



Le port par le Mont Sigele Christe

Le port de Longkoue & de l'Albany N. E.

Vue du port Hanarouou.

X

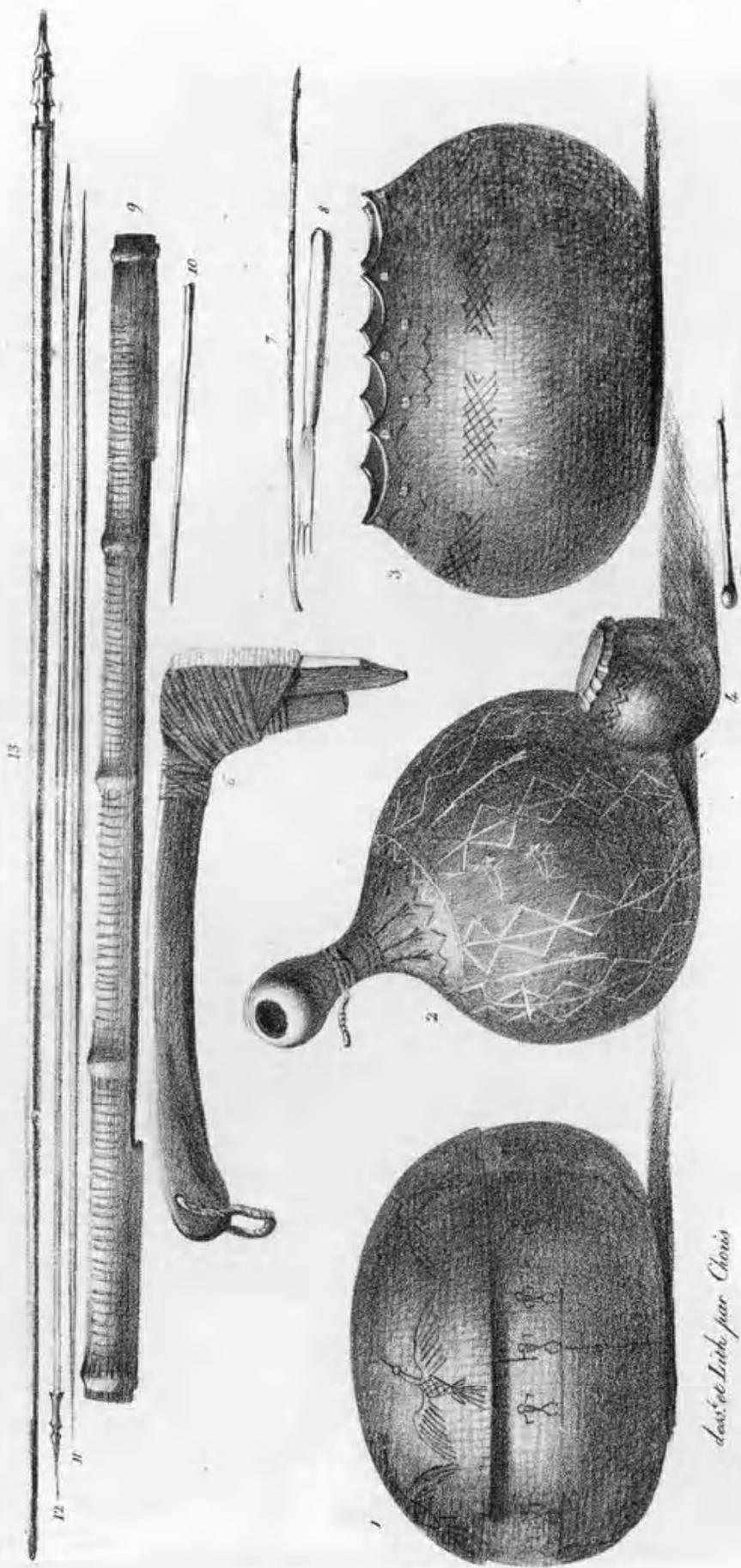


Leah de Langhans



de la St. Pierre (Cano)

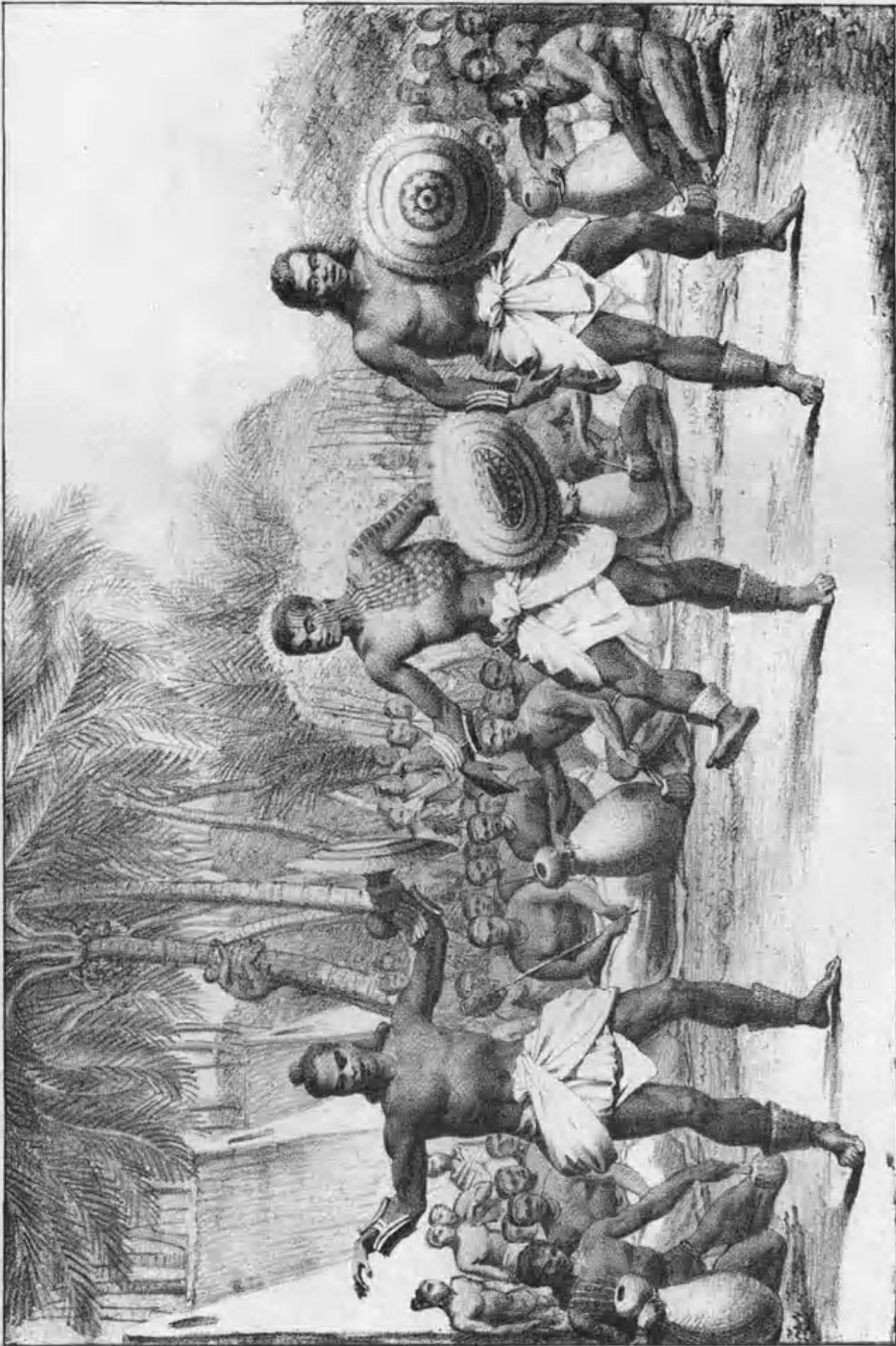
Habitans des îles Sandwich



Lith de Langlamé & de l'Albroye N.4.

Armes et ustensiles des îles Sandwich.

dessin et Lith par Choisy

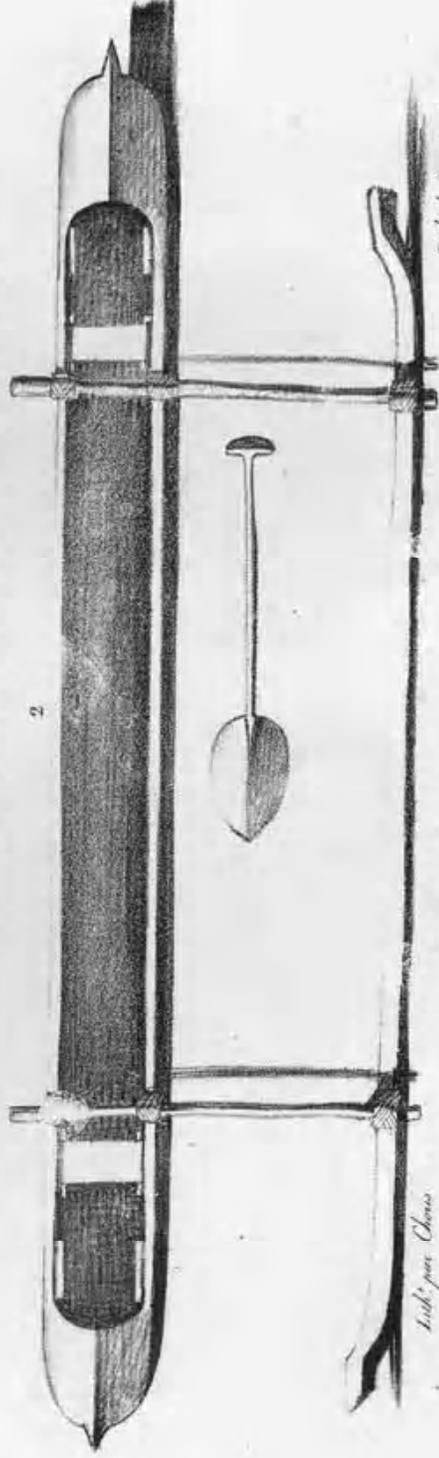
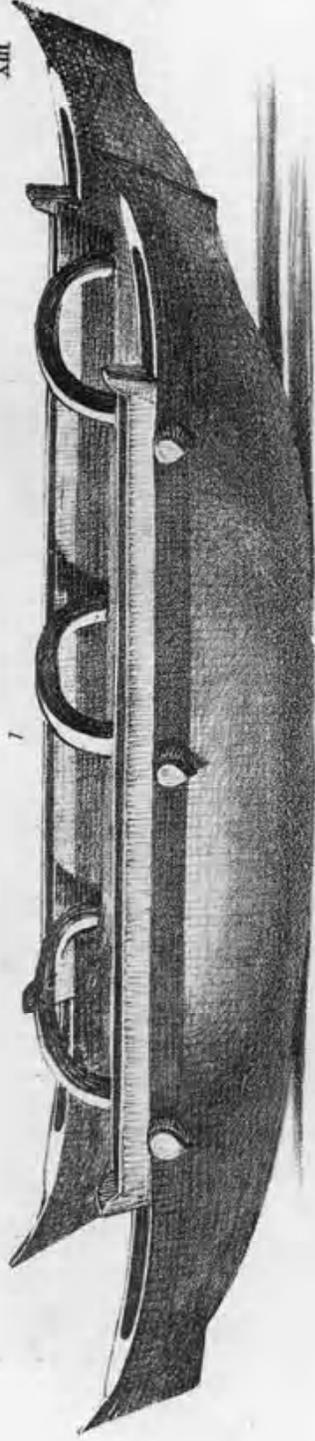


Licé pour Saupelin d'après Chevis

Dans des hommes dans le ciel d'Indonésie

Licé de Saupelin et de l'Albany N. 2

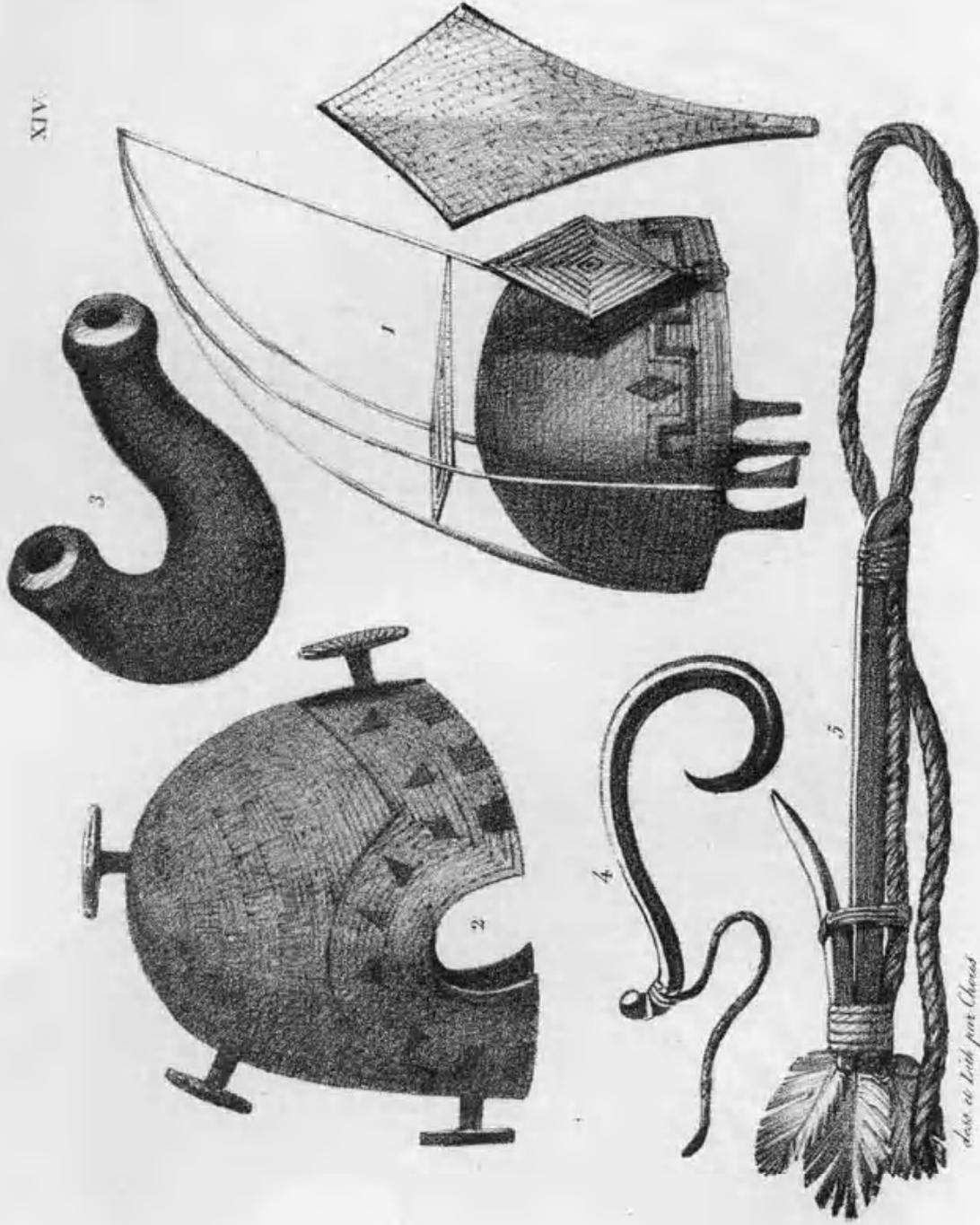
XIII



Boat de Jugglani

Bateaux des îles Sandwich.

Boat pour Chous



Tank de Longyane

Bonnets et ustensiles des îles Sandwich.

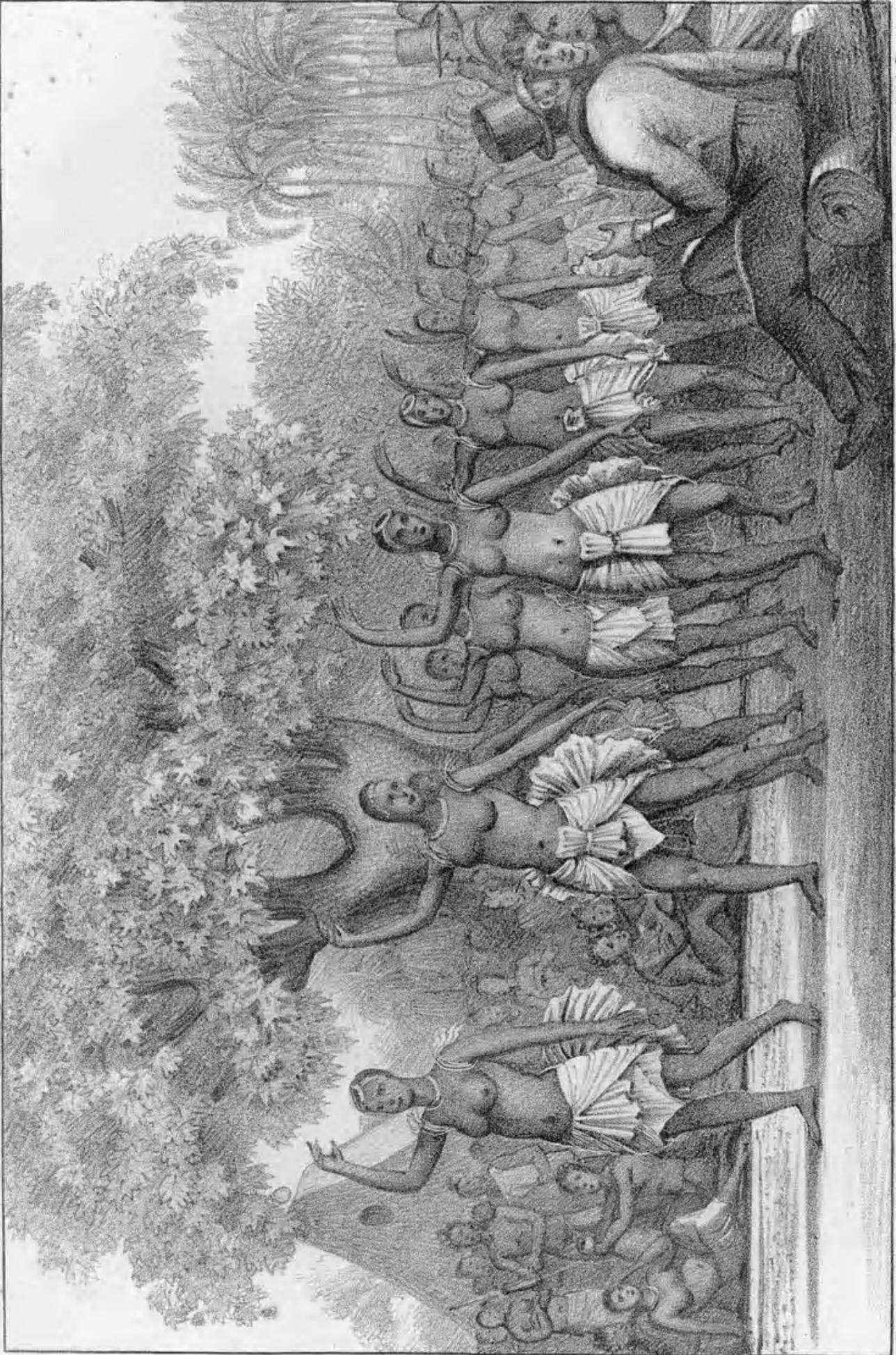
classe et tank pour Chouas



Un homme des îles Sandwich

Un homme des îles Sandwich

Habitants des îles Sandwich.



Lith. de Longlanié

Peuples des femmes dans les îles Sandwich
American Journeys - www.americanjourneys.org

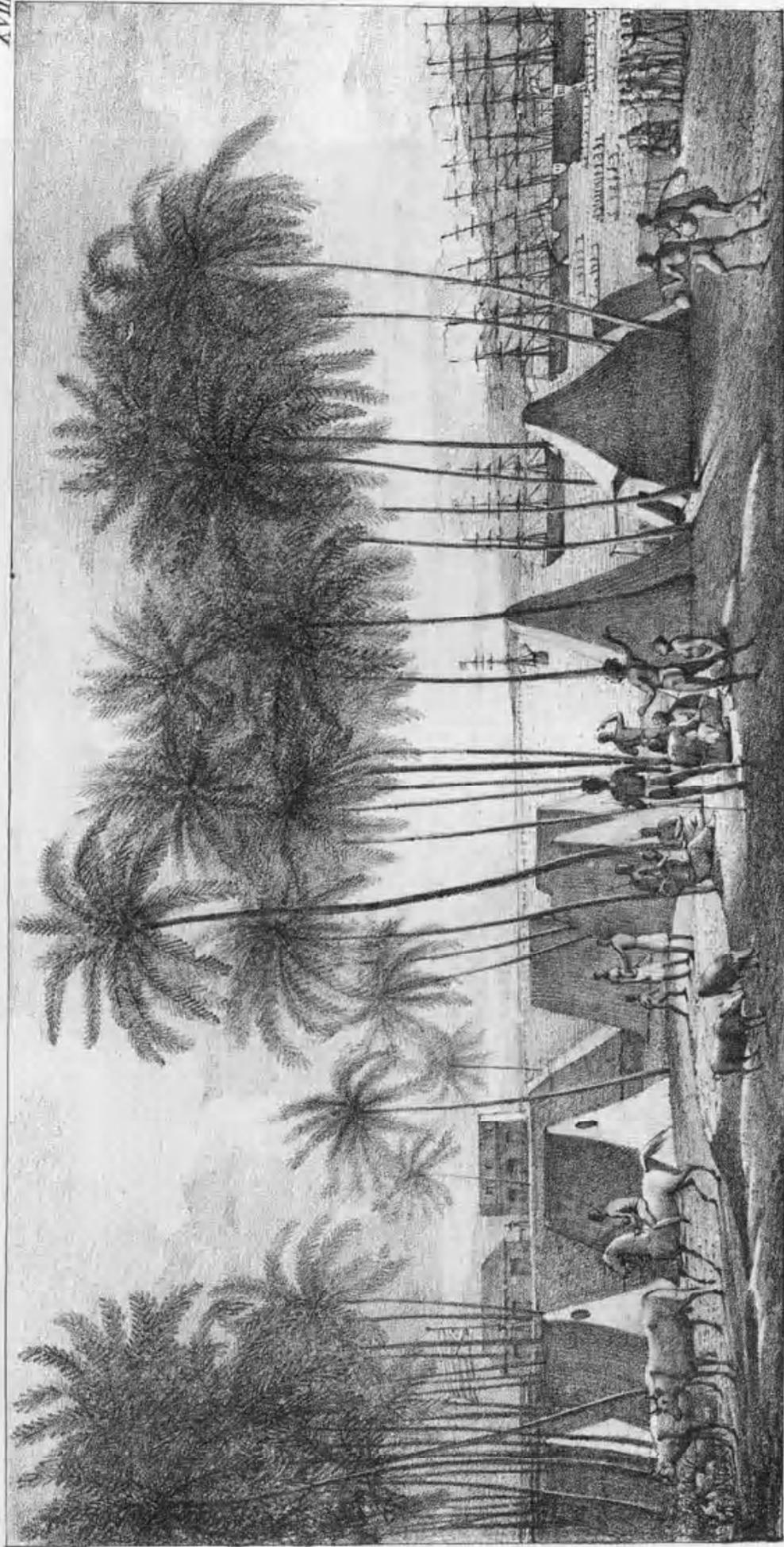
dess. et lith. par Choré



dess. et lith. par Choix

lith. de Langlumé

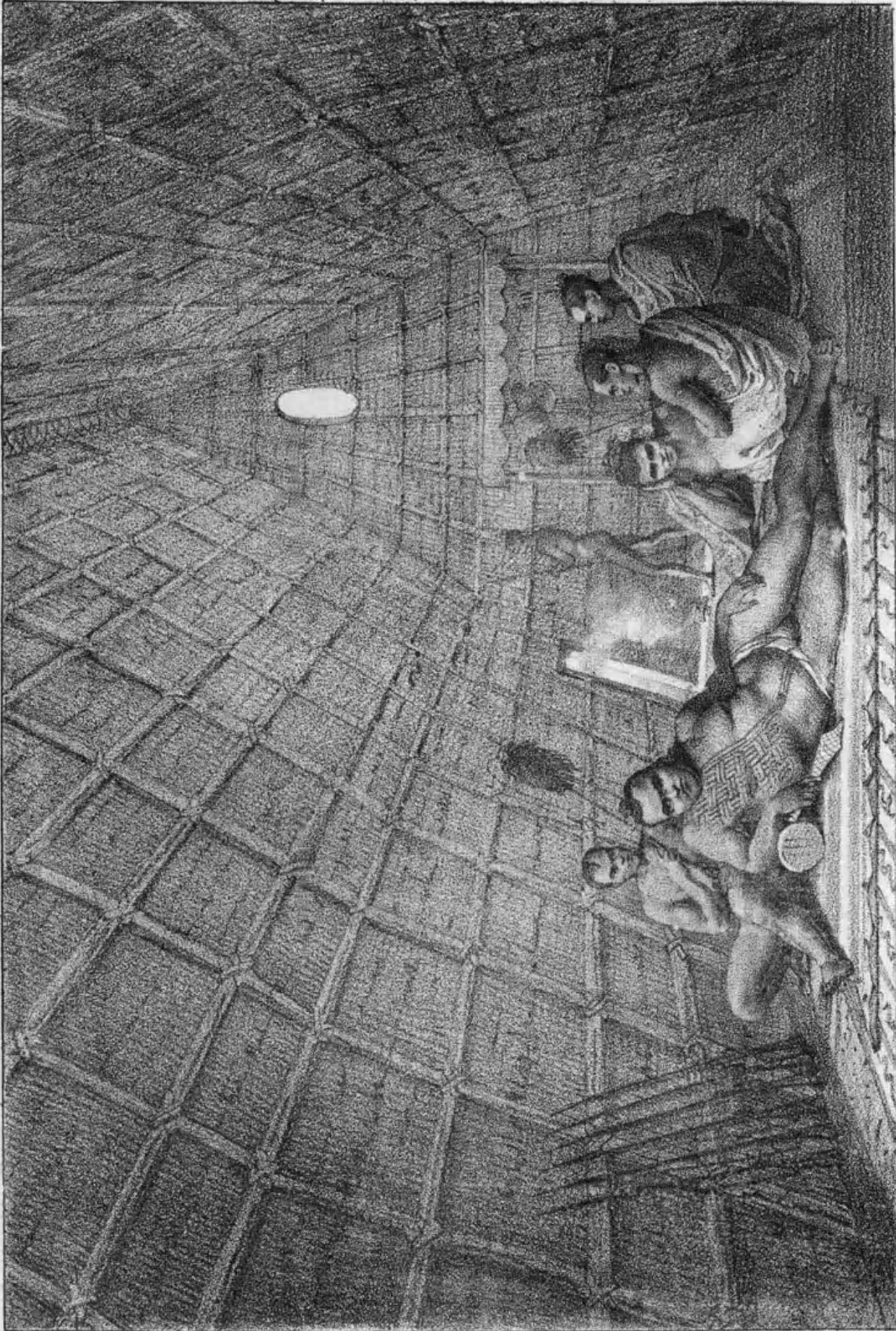
Femme des îles Sandwich.



Arrest pour l'Alaska d'un port Chinois

Leuk de Longhouse

American Journeys d'Amériquecanjourneys.org



L'interieur d'une maison d'un chef dans les îles Sandwich.

par Sauvageon d'après Choris.

L'interieur d'une maison d'un chef dans les îles Sandwich.
American Journeys — www.americanjourneys.org

ILES SANDWICH.

LE 20 octobre, vieux style (1^{er} novembre), 1816, nous avons quitté la baie San-Francisco, et fait route pour les îles Sandwich. M. Éliot, anglais de nation, qui avait long-temps demeuré dans cet archipel, en qualité de médecin du roi, et qui depuis avait fait un long séjour en Californie, s'embarqua sur le *Rurik*, pour retourner à Ovaïhy: ce qui nous fut très-avantageux; car, profondément versé dans la langue des insulaires et instruit de leurs usages, il nous a rendu de très-grands services.

Le 9 (21) novembre, nous eûmes connaissance d'Ovaïhy. Le Mona-Roa frappe d'abord les regards et se distingue aisément des deux autres grandes montagnes de l'île, le Mona-Vororaï et le Mona-Kéa. Nous ne vîmes pas du tout de neige sur aucun de ces sommets; à notre seconde relâche, l'année suivante, nous n'en aperçûmes pas non plus. D'après le calcul de M. Horner, astronome de l'expédition du capitaine Krusenstern, l'élévation du Mona-Roa est de 5,024 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pl. I.

Le flanc du Mona-Vororaï qui fait face à la mer, est couvert de lave jusqu'au rivage. Lorsque le soleil darde ses rayons sur

ce côté, il est très-difficile de le regarder, parce qu'il réfléchit une lumière trop éclatante. On nous dit que ce volcan avait eu, en 1774, une éruption qui avait causé de grands ravages dans l'île, et qu'à-présent il vomit souvent de la fumée.

Nous étions encore à-peu-près à cinq milles de la terre, lorsque plusieurs canots nous accostèrent; ils nous vendirent des melons d'eau, des ignames et des patates. Ayant le projet de mouiller à l'île de Vahou, parce que son port est excellent, nous voulions demander à Tamméaméa, roi de cet archipel, la permission d'y aller.

Nous fûmes très-surpris de ce qu'ayant demandé aux insulaires où le roi était alors, ils ne voulurent pas nous le dire; enfin nous apprimes qu'il se trouvait dans la baie de Tiritatéa ou Kiekakéa.

Comme il fait ordinairement calme dans le voisinage des îles hautes, nous ne pûmes arriver dans la baie que le 12, au lever du soleil. Plusieurs milliers d'insulaires armés étaient rassemblés sur le rivage, et quelques centaines d'entre eux avaient des fusils. On nous conduisit au roi; il était assis près de la plage, à côté de la maison de Kahoumanou, sa femme favorite, sur une belle natte étendue à terre et fabriquée dans ces îles; une grande pièce d'étoffe noire, de manufacture indigène, lui servait de manteau; les principaux chefs, tous armés, se tenaient autour de lui; plus loin était le peuple. Un homme qui était assis derrière le roi, avait à la main un mouchoir et un crachoir fait d'un très-beau bois brun et orné de dents humaines; le prince ne se servit pas de ce dernier meuble.

Tamméaméa nous reçut très-froidement, parce qu'un navire américain arrivé dans cette île peu de temps avant nous, qui avait à bord beaucoup de poudre et d'armes et qui probablement voulait les vendre promptement, raconta que le vaisseau russe le *Rurik*, accompagné de plusieurs autres bâtiments de sa nation,

dévoit venir aux îles Sandwich afin de s'en emparer pour son souverain. A cette nouvelle, le roi fit aussitôt construire un fort à Vahou. Ensuite, lorsque l'on aperçut notre pavillon, le peuple se rassembla en armes auprès du roi. Nous avons appris depuis que les insulaires armés étaient au nombre de 4000 hommes.

M. Éliot, auquel le roi témoigna beaucoup d'amitié dès qu'il le reconnut, ayant représenté à ce prince que les nouvelles débitées par le navire américain étaient fausses et que le but du voyage du *Rurik* était entièrement pacifique, les inquiétudes de Tamméaméa se calmèrent. M. Éliot lui ayant dit ensuite que nous lui demandions la permission d'acheter des provisions, il nous promit tous les secours qui étaient en son pouvoir, ajoutant qu'il éprouvait une vive satisfaction à faire quelque chose pour une expédition de découvertes, et que tout ce dont nous avions besoin nous serait fourni gratuitement.

Tamméaméa nous permit de parcourir l'île, mais nous fit toujours accompagner de quelqu'un, sous prétexte que ces promenades pourraient être dangereuses pour nous, parce que les insulaires n'avaient pas confiance à nos intentions pacifiques.

Il nous conduisit ensuite à sa maison, qui ne se distinguait des autres que par sa grandeur; le plancher en était couvert de belles nattes; on voyait au milieu une table à l'européenne et une chaise. Je demandai à Tamméaméa la permission de faire son portrait; cette proposition parut lui plaire beaucoup; mais il m'invita à sortir un instant, parce qu'il voulait s'habiller; il ne tarda pas à me faire rappeler: que l'on juge de ma surprise, en voyant ce monarque se pavaner dans un vêtement de matelot; il avait un pantalon bleu, un gilet rouge, une chemise blanche propre, et une cravate de soie jaune. Je le priai de changer de costume, il refusa absolument, et insista pour être peint comme il était vêtu. Dans la planche il est représenté avec son manteau noir. Planche II.

Il nous invita à déjeuner dans sa maison des sacrifices, près du temple. Les mets nous furent présentés sur des assiettes de porcelaine de la Chine. Un cochon de lait rôti, ainsi que les ignames, les patates et autres racines furent servis sur des feuilles fraîches de bananier; le bon vin ne manqua point au repas.

Le roi y assista, ainsi que quelques Anglais et Américains établis dans l'île; aucun d'eux ne voulut rien prendre. Le repas fini, on nous dit que c'était une offrande d'actions de grace aux Dieux, de ce que nous étions venus non comme ennemis, ainsi qu'on l'avait craint, mais comme amis.

Tamméaméa déjeuna ensuite seul dans sa maison; on lui servit du poisson grillé, des bananes, des patates, et du paya, c'est une bouillie faite de racines de tarro écrasées dans l'eau. Le roi ne se servit ni de couteau, ni de fourchette; il semblait aimer beaucoup le bon vin de Madère. Nous lui fîmes présent d'excellent vin doux du Chili, qui ne fut pas de son goût; il le comparait à de la mélasse. Les domestiques et même les chefs avaient les épaules découvertes en présence du roi.

Tamméaméa a sept femmes qui sont toutes âgées et extraordinairement grosses, de même que toutes les femmes des chefs sans exception. Kahoumanou, celle qu'il aime le mieux, est très-grande et très-forte; si elle n'était pas si noire, elle pourrait passer pour une belle femme. Pl. III.

Nous vîmes chez elle ses deux filles; l'une âgée d'environ dix-huit ans, l'autre de treize. Celle-ci est très-jolie, mais très-noire; elles sont, comme toutes les femmes de ces îles, découvertes jusqu'à la ceinture.

On dit que Tamméaméa, dans sa jeunesse, était extrêmement jaloux. Deux de ses fils devinrent amoureux de Kahoumanou; il en fut instruit et résolut de les punir; il les étrangla de ses propres mains sur une place publique, en présence du peuple.

Les reines, de même que toutes les femmes de distinction, ont auprès d'elles de jeunes garçons pour chasser les mouches avec des touffes de plumes ou de rubans. Pl. III. On se préserve de l'ardeur du soleil avec des parasols.

Nous avons rendu visite à Liolio, fils du roi, et héritier du royaume; il était assis à terre sur une belle natte, à-peu-près tout nu; il nous reçut très-froidement, ne proféra pas une parole, et eut l'air de faire à peine attention à nous: il était entouré de plusieurs chefs. Liolio a été en Angleterre; il parle bien anglais; il déteste tous les étrangers, et les changements que son père a introduits dans le gouvernement. On dit que tous les vieux chefs ont embrassé son parti.

La baie de Tiritatéea n'est pas grande ni commode pour les bâtimens qui veulent y mouiller, parce que le fond est de rochers de corail aigus qui coupent les câbles. Nous y avons trouvé mouillé un grand navire américain à trois mâts, le *Brutus*, de Boston. Le mauvais temps lui avait fait perdre deux de ses mâts dans sa traversée de la côte Nord-Ouest d'Amérique à cet archipel. Il avait réparé ses avaries dans la baie de Karakakoua, tristement célèbre par la mort du capitaine Cook. Il devait aller ensuite à la Chine.

Le village situé sur le bord de la mer est assez grand et ombragé de beaux cocotiers. On y voit trois maisons en pierre, qui servent de magasins au roi.

Les insulaires ont construit le long du rivage de grands hangars sous lesquels ils conservent leurs pirogues de guerre au nombre de plusieurs centaines; quelques-unes ont quarante et jusqu'à soixante pieds de longueur; toutes sont creusées dans un seul tronc d'arbre. Les plus longues sont ordinairement doubles.

Ovaihy n'est pas aussi abondante en fruits que les autres îles de cet archipel: notamment que Movy et Vahou; mais on dit que

les femmes d'Ovaïhy sont les plus jolies. La modestie n'est pas la vertu à la mode chez beaucoup d'entre elles, car elles nous firent des avances.

Parmi les présents que nous fîmes au roi, les objets qui lui plurent davantage furent deux mortiers en bronze, avec une quantité de bombes. Lorsque nous prîmes congé de lui, dans la soirée, il donna ordre à un des chefs de nous conduire à Vahou, de nous y faire fournir tous les secours dont nous avions besoin, et de veiller à ce que nous fussions bien reçus.

Le 12 (24) nous eûmes connaissance de l'île de Vahou, et le 13 (25) nous nous en approchâmes. Elle nous parut beaucoup plus fertile qu'Ovaïhy, moins brûlée et moins noire, et bien plus verdoyante. Sur sa côte méridionale s'élève une montagne conique assez haute, dont la cime la plus élevée s'est affaissée, et semble être le cratère d'un volcan éteint depuis long-temps.

Plusieurs pirogues nous accostèrent. Manouya, ainsi s'appelait l'envoyé du roi qui nous accompagnait, alla à terre dans un de ces bateaux. Bientôt nous aperçûmes le village et le port d'Hanarourou, où plusieurs vaisseaux étaient à l'ancre; un fort en défend l'entrée ainsi que ses rives; il est monté de trente canons de huit, de douze et de seize; sur ses murs flotte le pavillon du roi Tamméaméa, qui offre sept bandes alternativement bleues, rouges et blanches; dans le coin supérieur, près du bâton, se trouve l'iack, ou petit pavillon anglais.

Entre autres bâtiments mouillés dans le port, il y en avait deux au roi: un grand navire à trois mâts, qui portait le nom de la femme du vice-roi, et un très-beau brig, de dix-huit canons, qui se nommait la *Kahoumanou*, en l'honneur de la reine. Celui-ci devait être expédié à la Chine par le roi, avec une cargaison de bois de Santal. Lorsque l'année suivante nous revînmes dans cet archipel, nous apprîmes que la *Kahoumanou* était effec-

tivement allée à Canton, mais que les Chinois n'avaient pas voulu l'admettre, sous prétexte que ce navire portait un pavillon qu'ils ne connaissaient pas.

Tous les bâtimens qui appartiennent au roi, sont commandés par des Américains ou des Anglais; la moitié des matelots est aussi composée d'étrangers, et le reste l'est d'indigènes.

Le 14 (26) nous sommes entrés dans le port qu'un récif de corail met à l'abri de la lame. Il est situé par $21^{\circ} 18' 0''$ de latitude nord, et $160^{\circ} 31' 22''$ de longitude à l'ouest de Paris.

John Young, si connu par les relations des voyageurs qui nous ont précédés dans cet archipel, où il est établi depuis vingt-six ans, vint nous voir. Il est aimé et estimé du roi et de son peuple. Il a quatre-vingt-trois ans. Lorsque nous revinmes ici, en 1817, il était extrêmement affaibli, de sorte que l'on ne pouvait guère espérer qu'il vécût encore long-temps. Il avait été maître d'équipage d'un navire américain qui aborda en mars 1790 à Ovaïhy. Le 17, Young avait obtenu la permission de rester à terre jusqu'au lendemain; lorsqu'il voulut retourner à bord, il trouva toutes les pirogues tabouées et retirées sur la grève, et Tam-méaméa lui déclara que s'il osait se servir d'une embarcation du pays, il serait mis à mort, mais qu'on lui en fournirait une le lendemain. Cependant, instruit qu'une goëlette, commandée par le fils du capitaine américain, avait été arrêtée dans une baie, au sud d'Ovaïhy, et que quatre des cinq hommes qui la montaient avaient été massacrés par les insulaires, le roi ne voulut point permettre à Young de partir; il le traita d'ailleurs avec beaucoup d'amitié. Le bâtiment d'Young, qui avait levé l'ancre pour profiter du vent favorable, resta deux jours devant la baie de Karakoua, tirant des coups de canon pour avertir Young, et s'approchant de la côte autant qu'il était possible; enfin un coup de vent l'obligea de s'éloigner et d'appareiller.

Quand Young se vit forcé de rester dans un pays dont il ignorait la langue, où il n'y avait pas d'autre européen, et d'où il ne pouvait espérer de sortir bientôt, à moins d'un événement extraordinaire, il tomba dans le chagrin et l'abattement. Le roi chercha à le consoler et à lui rendre le courage; il lui témoigna beaucoup d'affection et d'estime, lui donna des champs et des hommes pour les cultiver, lui fit aussi présent de cochons, enfin ordonna aux chefs de lui marquer de l'amitié et des égards. Tous prodiguèrent leurs dons à Young, de sorte qu'en peu de temps, il fut un des plus riches particuliers du pays. Il apprit la langue, se fit aimer des habitants, épousa une femme d'une classe distinguée, et fut élevé au rang des chefs; alors il résolut de finir ses jours dans l'île. Avant de parvenir à ce degré de considération, il avait formé avec un autre Anglais le projet de s'enfuir; ce dessein échoua. Depuis cette époque il s'était résigné à son sort; sa bonne conduite envers les indigènes et envers les étrangers qui abordent à cette île, lui avaient acquis l'estime générale et la confiance illimitée de Tamméaméa. Toutes les affaires lui passaient par les mains.

Le fort de Vahou est gardé par une garnison d'insulaires; les canonniers sont Américains ou Anglais. M. Billey, officier de la compagnie anglaise des Indes, en était commandant.

Kraïmokou, vice-roi de Vahou, gouverne cette île au nom de Tamméaméa. C'est un homme de beaucoup d'esprit, qui entend le commerce aussi bien que son souverain. Les Américains relâchent à cette île tous les ans au printemps, quand ils arrivent dans le grand Océan; et en automne, dans leur traversée de la côte nord-ouest du Nouveau-Continent à la Chine. Ils y prennent des rafraichissements, et y chargent aussi du bois de Santal. Ce bois ne coûte aux îles Sandwich que six piastres le quintal, et se vend dix et onze piastres à la Chine, où l'on en fait toutes sortes de

petits ouvrages, tels que des éventails; on en extrait aussi une huile odorante, et on le brûle comme offrande devant les images des Dieux. Ce bois étant très-lourd, un navire peut en charger pour une valeur considérable sans en prendre une quantité qui l'encombrerait. Comme il est très-abondant sur ces îles, c'est un de leurs principaux objets de commerce. Le roi ne prenait autrefois que du fer en échange, ou des outils de ce métal, et des armes; il reçoit volontiers aujourd'hui des armes, de la poudre, du biscuit de navire, et aime beaucoup, lorsque c'est possible, qu'on lui paie une partie de la somme en piastres.

On pêche dans cet archipel, et sur-tout à Vahou, de très-belles perles. Elles appartiennent au roi; il les rassemble soigneusement. Souvent des Américains et des Anglais restent ici pendant quelques mois avec des marchandises pour les échanger secrètement avec les naturels contre des perles; mais ce commerce clandestin ne leur est pas très-avantageux; car les insulaires, s'imaginant que c'est une marchandise extrêmement précieuse, en demandent un prix à-peu-près égal à celui qu'on peut espérer d'en obtenir en Europe ou en Chine.

Parmi les objets que ces îles fournissent abondamment aux navires qui arrivent, on peut compter les femmes. Tous les soirs, au coucher du soleil, ils sont entourés de centaines de pirogues chargées de jeunes filles qui appartiennent aux basses classes du peuple; celles qui sont nées dans un rang plus élevé, ne cèdent qu'à des sollicitations réitérées. Au reste, les femmes de cet archipel, de même que celles de beaucoup de pays de la zone torride, ont, très-jeunes encore, et quelquefois même avant l'âge de dix ans, commerce avec les hommes.

Les hommes sont extrêmement jaloux de leurs compatriotes; mais ils cèdent aux blancs, sans répugnance, leurs femmes, leurs sœurs ou leurs filles. Un homme peut avoir autant de femmes

qu'il peut en nourrir; les gens du commun n'en ont ordinairement qu'une.

Lorsqu'un homme a jeté ses vues sur une jeune fille, il l'invite à venir vivre avec lui. On reste ainsi plusieurs semaines, plusieurs mois, jusqu'à ce que l'on soit fatigué l'un de l'autre; on se sépare sans se fâcher; l'homme cherche une autre femme, et continue ainsi à en changer jusqu'à ce qu'il soit las de ce train de vie. Si la femme devient enceinte, l'homme reste avec elle. Il n'y a pas d'exemple de séparation dans ce cas.

Donner un baiser est une chose inconnue; on se frotte mutuellement le nez comme si l'on voulait flairer une fleur.

Les grands se distinguent aisément du peuple; ils sont de haute taille et gras; leur teint est brun foncé; ils ont les cheveux moins longs que les gens du commun, souvent crépus et courts; les lèvres généralement assez grosses; tandis que le peuple est petit et maigre, a le teint plus jaune, les cheveux plus lisses.

Les enfants, en venant au monde, sont complètement noirs; la jeune fille, la plus jolie et la plus délicate, qui s'expose le moins à l'action de l'air et du soleil, est noire; celles qui sont obligées de travailler constamment à l'ardeur du soleil, sont presque de couleur orangée.

Les grands ne se distinguent pas du peuple par l'habillement, excepté que pour se vêtir, ils emploient de plus grands morceaux d'étoffe; cependant nous avons observé que la couleur noire pour les vêtements, leur est exclusivement dévolue.

La noblesse est héréditaire, non par les hommes, mais par les femmes. Les enfants d'un homme noble et d'une femme qui ne l'est pas, sont regardés comme étant de la classe commune; mais les enfants d'une femme noble et d'un homme qui ne l'est pas, appartiennent à la classe de la noblesse.

La condition des femmes n'est pas améliorée depuis que l'im-

mortel Cook nous a fait connaître cet archipel. Il leur est défendu, sous peine de la vie, de manger du cochon, des bananes et des cocos; de faire usage du feu allumé par des hommes; d'entrer dans l'endroit où ils mangent; quand une femme enfreint une de ces défenses, on la tue sans pitié. Étant mouillés dans le port, nous vîmes flotter sur l'eau le corps d'une jeune femme. Elle avait eu le malheur, étant ivre, d'entrer dans la maison où les hommes mangeaient; les habitants l'étranglèrent sur-le-champ, et le jetèrent à la mer.

Chaque famille a, par ce motif, plusieurs maisons; l'homme en a trois: il dort dans l'une, mange dans la seconde, et fait du feu dans la troisième; la femme en a un nombre égal. Si un homme mange dans la maison de la femme, aucune femme ne peut plus y entrer; si l'homme se sert du feu allumé par les femmes, aucune d'elles ne peut ensuite en faire usage.

Les femmes et les gens du commun sont également exclus des mystères de la religion (*Tabou*). Au commencement de chaque mois, il y a deux à trois jours de fête (*Tabou*), et dans le courant de l'année il y en a quatorze, que les chefs sont obligés de passer dans les temples à prier; ils y mangent et ils y dorment aussi pendant tout ce temps; car ils ne peuvent, tant qu'il dure, entrer dans une autre maison; s'ils y mettaient le pied, elle serait brûlée à l'instant. S'ils touchent une femme, elle est mise à mort sur-le-champ; s'ils touchent un homme, il faut que celui-ci reste dans le temple à se purifier pendant toute la durée de la fête. Les Taboués ont la liberté de sortir du temple pour se promener; alors ils se font accompagner par des hommes qui portent des drapeaux, pour indiquer au peuple qu'il doit s'éloigner. Pendant toute la durée de ce tabou, les femmes ne peuvent pas aller sur la mer, sous peine de mort. Quand nous étions dans l'île, la femme de Kraïmokou resta par malheur trop long-temps à bord

d'un navire américain, et ne retourna à terre qu'après le coucher du soleil, un jour que le tabou commençait. Comme le tabou était commencé dès ce moment, le peuple, transporté de fureur, l'attendait sur le rivage, et se jeta sur elle pour la punir. Heureusement des Américains et des Anglais qui avaient prévu l'événement, réunirent leurs efforts et la sauvèrent.

Les prières se font dans une langue qui n'est comprise de personne, et pourtant tous les nobles les savent par cœur. Ils appellent Dieu, *Atoua*, et *Atoua noui noui* (Grand Dieu). On le représente par des figures en bois, de même que d'autres dieux; mais seul il a plusieurs centaines de dents de chien dans la bouche, et est orné de plumes.

Les autres dieux ont chacun des noms différents: tels que Tanatatea, pl. VIII, fig. 3; Otihou-Otoui ou Oréro, pl. VI, fig. 3; Kavakakaï, pl. VII, fig. 2; Tanaréré, Otaounoutou, pl. VII, fig. 1; Tanaré-Papaou, pl. VII, fig. 4; Kaleaoko, pl. VIII, fig. 1; Avapelou, Aramokou Otavata, pl. VI, fig. 4; Hareopapa, pl. VI, fig. 2; Mau, pl. VI, fig. 1.

La planche V représente le temple du roi; le dieu qui porte un oiseau sur la tête est celui de la guerre. Il y a aussi un tambour sacré nommé *Apahou*; il est orné d'un grand nombre de dents, sur-tout de celles des victimes humaines qui ont été immolées aux dieux. On offre en sacrifice des cochons, des bananes, des cocos et des hommes, à ce qu'on nous a dit, mais il paraît que ce sont toujours des criminels.

Le tambour commun s'appelle *Houra-Houru* aux îles Sandwich; la danse et le chant se désignent aussi par le même nom. Pl. VIII.

Toutes ces idoles des îles Sandwich ont généralement trois, quatre, six, et même plus de huit pieds de hauteur; les insulaires semblaient ne pas avoir beaucoup de respect pour ces images des dieux; ils en faisaient des objets de plaisanterie. J'ai entendu

dire que des étrangers étaient un jour entrés sans permission dans un temple où il y avait un grand nombre de ces idoles; le peuple voulait punir par la mort l'affront fait aux dieux; mais les Américains et les Anglais qui habitent dans ces îles employèrent leur influence pour calmer la furie du peuple. Enfin on se contenta de brûler le temple, et on jeta les dieux dans un coin. Nous avons remarqué une figure de Priape parmi ces idoles.

Chaque chef a sous sa dépendance un certain nombre d'hommes qui lui obéissent, qui sont tenus de cultiver ses champs et de lui remettre une quantité déterminée du produit. Quand le roi veut faire travailler, les chefs sont obligés de lui fournir des hommes.

Les favoris du roi lui marquent leur affection en manifestant le desir d'être sacrifiés aux dieux à l'instant où il mourra. Nous avons vu un de ces hommes, destiné à finir ses jours au moment où le roi expirerait. (Pl. X, fig. 1.) Cet homme paraissait heureux de l'idée et fier de l'honneur de servir encore le roi après cette vie terrestre. Il aimait extraordinairement sa femme, faisait tout ce qui pouvait lui être agréable, et lui choisissait les étrangers les mieux faits qui avaient su lui plaire.

On cultive beaucoup le mûrier à papier dans ces îles. Lorsque l'arbre est âgé de trois ans, on le coupe tout près de la racine; on racle soigneusement l'épiderme qui est jeté comme inutile, puis on enlève l'écorce; on la laisse tremper une quinzaine de jours dans l'eau, pour l'amollir, ensuite on la pétrit et on en fait des boules de la grosseur d'une pomme moyenne; on les pose sur une planche propre et on les frappe avec des maillets de bois, pour applatir, étendre et amincir la masse; de sorte qu'une de ces boules devient une pièce d'étoffe qui a sept à huit pieds de long sur autant de large. La pâte pouvant se sécher pendant qu'on la travaille ainsi, on l'humecte fréquemment, et la prépa-

ration durant souvent dix à douze jours, on mouille constamment la pâte pendant la nuit. L'étoffe que l'on obtient par ce procédé est d'un gris jaunâtre; elle est ensuite teinte avec des couleurs tirées de feuilles et de racines de végétaux; toutes les figures que l'on y dessine sont exécutées avec un soin et une patience extrêmes par des femmes qui se servent à cet effet d'un petit roseau fendu. Les étoffes qui ne sont pas teintées se lavent aisément. On frotte les autres d'huile odorante que l'on extrait des racines et du bois de santal.

On récolte beaucoup de tabac, dont les Américains ont apporté la graine; il est très-fort. Les insulaires sont devenus des fumeurs déterminés; les femmes mêmes ont souvent la pipe à la bouche.

Le coton est un produit indigène de cet archipel; mais on n'en fait aucun usage.

Les femmes aiment beaucoup à se parer; elles se coupent les cheveux très-courts; elles relèvent ceux du front, et les enduisent de chaux plusieurs fois dans la journée, ce qui les fait devenir blonds, et même entièrement blancs. Nous avons souvent vu de ces cheveux teints qui étaient couleur de rose; mais nous n'avons pu apprendre comment on leur donne cette teinte. Plusieurs Européens croyaient que cette mode n'existait que depuis qu'ils fréquentent ces îles. Cette opinion n'est pas vraisemblable, puisque les cheveux de la déesse Hareopapa (Pl. VI, fig. 2.) sont peints de la même manière, et que le bois dont elle est faite est coupé depuis cent ans au moins. Les jeunes femmes et plusieurs hommes ont depuis long-temps adopté la mode abandonnée par les Européens, de mettre les cheveux en queue. Beaucoup d'hommes se teignent aussi les cheveux.

Les pirogues des naturels sont très-longues et doubles, ou pourvues de balanciers sur un des côtés. On les fait ordinaire-

ment aller à la pagaie. Ce n'est que par un vent très-favorable que les insulaires emploient les voiles. Ils sont excellents nageurs; mais on a quelquefois exagéré leur habileté en ce point; ils ne peuvent pas nager à plus de sept milles de distance de terre; on n'en a pas vu non plus qui plongeât à plus de onze brasses de profondeur; quand ils y parviennent, le sang leur sort par le nez et par les yeux; du reste, ils sont très-adroits dans cet exercice. Le cuivre de notre bâtiment s'était rongé sous la quille; un insulaire plongea, examina le dommage, en vint rendre compte, plongea de nouveau avec un marteau, un morceau de cuivre et des clous, et répara tout avec beaucoup d'exactitude.

Souvent des insulaires s'embarquent sur des navires américains qui vont à Canton ou à la côte nord-ouest d'Amérique: à leur retour, ils éprouvent beaucoup de plaisir à raconter leurs aventures à leurs compatriotes; et, comme cela arrive fréquemment aux hommes plus civilisés, ils exagèrent ce qu'ils ont vu dans leurs voyages. Ce sont de bons matelots, fidèles et de bonne humeur.

Le peuple et les chefs aiment extraordinairement les habillements européens; quelques chefs s'en vêtissent, mais seulement quand ils font visite aux bâtiments qui arrivent. Taïmotou, frère de la reine Kahoumanou, était presque toujours mis à l'anglaise.

Les nobles étant sans exception très-gras, boivent du kava pour maigrir, en même temps qu'ils gardent une diète sévère, et effectivement leur embonpoint diminue sensiblement; la peau se ride, tombe par écailles, et se renouvelle.

Beaucoup de vieux chefs boivent le kava, ou ava, par plaisir; Ils maigrissent, leurs yeux deviennent rouges; l'usage de cette boisson leur donne un air de gens à demi ivres. Les voyages de Cook décrivent la manière dégoûtante dont on prépare cette bois-

son qui est en vogue dans les principaux archipels du grand Océan, et dont l'abus produit par-tout des effets pernicieux. On a pensé qu'il faut lui attribuer en partie les nombreuses maladies de peau dont les insulaires sont atteints.

J'ai vu à Vahou un Anglais que la goutte avait rendu entièrement perclus; il ne pouvait ni s'asseoir ni marcher. Voici comme un vieil insulaire s'y prit pour le guérir. Il lui fit d'abord observer la diète la plus rigoureuse; ensuite il le frottait constamment tous les jours, en appliquant les mains depuis la ceinture jusqu'au bout des pieds, et ne cessait que lorsque le malade s'endormait. En six semaines celui-ci fut entièrement guéri, comme il nous l'apprit lui-même lorsque nous revînmes à Vahou. Le procédé employé par cet insulaire rappelle ceux que le magnétisme met en usage.

On supposait qu'à la mort de Tamméaméa, Taïmotou s'emparerait de Movi, et Kraïmokou de Vahou, les îles les plus abondantes en denrées et en bois de Santal; et qu'Ovaïhy, l'île la plus pauvre du groupe, resterait à Lio-lïo. Les Européens établis dans l'archipel soutiendront sans doute les deux premiers prétendants chez lesquels ils ont toujours trouvé de l'appui, tandis qu'au contraire Lio-lïo, ainsi que je l'ai déjà dit, est leur ennemi juré.

Les îles d'Otouvai et d'Onihaou, appartenaient au roi Tamouri, qui demeure sur la première. Tamméaméa les avait conquises; des secours fournis à Tamouri par la compagnie russe d'Amérique, le mirent à même de les recouvrer, et elles formèrent de nouveau un royaume séparé. L'état des choses a subi un nouveau changement. A notre arrivée à Vahou, l'année suivante (1817), nous apprîmes que Tamouri avait envoyé des ambassadeurs à Tamméaméa, et s'était volontairement soumis à sa suzeraineté.

On dit que l'île d'Otouvai abonde en bestiaux, et de même que Movi est aussi très-féconde en orangers; mais ce fruit n'y est

pas bon, il est trop aigre. On fabrique à Otouvaï de très-belles nattes avec des feuilles de baquois (*Pandanus odoratissimus*).

Vahou produit des ananas qui sont assez gros; on y a planté des pommiers et des poiriers; ils n'y réussissent que dans les montagnes; ils n'ont pas encore porté de fruits.

On y voit quelques vignes; elles ont été plantées par un Espagnol nommé *Marini*, établi dans cette île, à laquelle il a fait beaucoup de bien, parce qu'il entend toutes les branches de l'économie rurale et domestique. Un tel homme est d'autant plus précieux pour cet archipel, que tous les Américains et les Anglais qui s'y sont fixés sont des marins qui ne connaissent que leur métier. *Marini* sale une très-grande quantité de chair de cochon pour les navires qui relâchent ici; les salaisons sont bien faites. Il fait aussi sécher des bananes qui sont un mets exquis, non-seulement à la mer, mais aussi à terre; enfin il confit beaucoup de fruits au vinaigre.

La langue des insulaires est très-aisée à apprendre; elle consiste généralement en mots composés, tels que :

maké-maké. aimer, vouloir, souhaiter.

vai-vai. dormir.

noui-noui. beaucoup.

kaou-kaou. manger.

mira-mira. voir.

Le *t* se confond ordinairement avec le *k*, et le *l* avec le *r*, par exemple:

kanaka ou *tanata*. homme.

taro, karo, kalo ou *talo*. . . *tarro*, racine de *Farum esculentum*.

tapa-kapa. étoffe d'écorce de murier.

Traïmokou. . *Kruïmotou*. .

Tamméaméa. *Kamméaméa*. .

Tahoumanou. *Kahoumanou*. .

Taïmotou. . . *Kaïmokou*. .

Tamouri. . . *Kamouri*. .

Noms propres.

Tous les noms ont une signification :

Lio-lio. chien de chien.

kraïmotou. requin.

naya. marsouin.

Ce nom est celui de beaucoup d'insulaires; on donne aussi ces mêmes noms aux Européens en y ajoutant *haouri*, adjectif qui veut dire étranger : on appelle ceux-ci, en général, *kanaka-haouri*, hommes étrangers.

Il nous sembla que les hommes d'un rang élevé et les jeunes femmes, prononçaient ordinairement *t* pour *k*, et *l* pour *r*.

La danse de ces insulaires, sur-tout celle des hommes, est extrêmement gracieuse; ils ne remuent pas beaucoup les pieds, ne faisant qu'un pas de côté, en avant ou en arrière; mais la tête, les bras et le corps, sont dans un mouvement continuel, qui, loin d'être fort ni outré, offre toujours l'harmonie la plus agréable, et une grace infinie. Les hommes ne dansent ordinairement ensemble qu'au nombre de trois devant un cercle de spectateurs; les femmes se réunissent souvent au nombre de cinquante pour danser; c'est un divertissement qu'elles prennent; les hommes au contraire sont des danseurs de profession qui se font payer. Quand ils dansent bien, les femmes leur jettent pour récompense des pièces entières d'étoffes. Les hommes ainsi que les femmes ont pour danser un costume particulier; les hommes portent des boucliers légers, couverts de plumes de coq et d'autres oiseaux, et à la poignée desquels est attachée une petitealebasse qui renferme des cailloux. Quand le bouclier est agité, ils font un bruit qui n'est pas désagréable, sur-tout quand on le remue en mesure avec l'air de la danse.

Les musiciens qui jouent pour accompagner les danseurs, ont à la main gauche une grandealebasse vide, ils l'élèvent doucement en l'air, et la laissent tomber à terre; il en résulte un son sourd

mais non dépourvu d'agrément; de la main droite, ils en frappent un petit tambour, fait d'écalles de cocos et recouvert de peau de requin. Indépendamment de ces instruments, les femmes ont des morceaux de bois qu'elles frappent en mesure les uns contre les autres, ou des morceaux de roseau creusés d'entailles transversales, et sur lesquels on fait passer, de l'un à l'autre bout, de petits morceaux de bois, ce qui produit un son bruyant comme celui d'une cresselle.

Les hommes portent à l'avant-bras des ornements en os, et autour des jambes plusieurs cordons de dents qui font du bruit quand ils remuent.

Toutes les danses sont accompagnées d'un air qui est toujours le même.



Nous avons souvent entendu le peuple crier aux danseurs qui avaient fini, de danser comme les *kanaka-haouri* (les étrangers). Les danseurs obéissaient à cette injonction, faisaient des sauts et des cabrioles, ensuite valsaient, et les spectateurs éclataient de rire.

Nous avons souvent vu les insulaires danser assis: ils s'accompagnent en chantant, en frappant des mains, et battent la mesure sur leur poitrine.

Les femmes portent souvent au cou des tresses de cheveux d'hommes, auxquelles est suspendu par devant un morceau d'os taillé en forme de langue; c'est ordinairement de la dent de *calot* que les Américains vendent très-cher aux insulaires.

Les verroteries rouge - foncé sont seules recherchées ; on ne fait aucun cas de celles qui sont d'une autre couleur. On attache un grand prix au drap d'Europe. Les femmes aiment beaucoup les miroirs ; elles en demandent toujours ; quand elles en ont , elles les portent constamment avec elles , et s'y regardent presque à chaque instant.

On jouit dans ces îles de la même sûreté que dans les pays civilisés de l'Europe ; nous avons souvent dormi à terre dans les cabanes des habitans. Plus de deux cents étrangers Américains et Anglais vivent dans cet archipel ; les insulaires leur témoignent beaucoup de considération ; quelques-uns n'y font qu'un séjour assez court, d'autres y restent soit pour servir d'interprètes aux bâtimens qui arrivent , soit pour les approvisionner ; d'autres n'y viennent que pour aller dans d'autres pays du monde ; car on y trouve presque toujours des navires destinés pour la côte nord-ouest et même pour tout le continent de l'Amérique ; pour les Philippines et pour Canton.

Les maisons sont commodes et propres, sur-tout celles des femmes ; elles sont construites en claies , recouvertes en haut et sur les côtés d'herbe sèche , enduite de terre. Une fenêtre sert à donner de l'air plutôt que du jour ; les portes sont très-basses.

Les maisons sont toujours dirigées du nord-est au sud-ouest.

Les insulaires aiment extrêmement le combat de la lance ; ils la jettent et la parent avec beaucoup d'adresse, en se baissant et se jetant de côté , ou en sautant suivant que la circonstance l'exige ; quelquefois même ils saisissent la lance qui vient vers eux, et la jettent à leur adversaire.

Le 1^{er} (12) décembre, nous avons levé l'ancre , salué le pavillon du roi Tamméaméa de sept coups de canon, qui furent rendus coup pour coup, et quitté les îles Sandwich avec l'espoir d'y revenir.

L'ON apprit, l'année dernière (1820), par une lettre de M. Ricord, gouverneur du Kamtchatka, la mort de Tamméaméa. « Cet homme extraordinaire, dit M. Ricord, semblait destiné par la Providence à tirer ses compatriotes de l'ignorance et de la barbarie, en introduisant parmi eux les connaissances, les arts et la civilisation de l'Europe et de l'Amérique. Ce fut au mois de mars 1819 qu'il mourut, à Ovaïhy, après une maladie de quelques jours. Peu de temps auparavant, un phénomène extraordinaire avait eu lieu dans cette île. Les eaux de l'Océan y étaient montées à six pieds, puis redescendues, en un certain nombre de minutes, pendant trois heures, et avec tant de régularité et de tranquillité, que ni les bâtiments mouillés dans le port, ni les maisons situées sur la côte, n'en éprouvèrent aucun dommage. Par l'effet d'une superstition naturelle à tous les peuples sauvages, les insulaires regardèrent ce phénomène comme le présage de la mort prochaine de leur roi.

Tamméaméa sentant approcher sa fin, avait fait rassembler autour de lui les chefs des îles qui lui étaient soumises; il les exhorta à maintenir religieusement ses institutions; « Nous en sommes redevables, leur dit-il, aux hommes blancs qui nous ont visités, et à ceux qui vivent au milieu de nous; je vous invite à les respecter plus que tout autre habitant de nos îles; à regarder leurs propriétés comme sacrées; à les laisser jouir de tous les privilèges et de tous les avantages que je leur ai accordés. » Ensuite il nomma pour son successeur Rio-Rio, son fils, âgé de vingt ans, et lui fit prêter serment en cette qualité par les chefs réunis; mais il recommanda à sa femme d'avoir soin de lui, à cause de sa jeunesse, la créant ainsi, pour un temps, régente de ses états. Quelques heures après, il expira.

Conformément à l'usage du pays, la personne reconnue comme devant hériter de l'autorité suprême, est obligée de quitter le

lieu et même l'île où le roi est mort. Rio-Rio dit à ses amis, en partant d'Ovaïhy : « Puisque mon père m'a trouvé digne d'être son successeur, de préférence à mes frères, je ne souffrirai pas d'autorité supérieure à la mienne ; et je déclare expressément qu'à l'expiration du terme fixé, je reviendrai comme roi, ou bien je ne serai rien. » Les chefs restés à Ovaïhy s'exercèrent aux évolutions militaires ; toute l'île est remplie d'hommes la plupart armés à l'européenne. Les bâtiments étrangers qui se trouvaient alors mouillés dans le port, furent dans la nécessité de se tenir prêts à combattre.

Telle était la situation des îles Sandwich au départ du navire américain qui nous a apporté ces nouvelles. On croyait que Rio-Rio, qui a un parti considérable en sa faveur, et que les bâtiments américains sont préparés à soutenir, si les circonstances l'exigent, réussira à maintenir son autorité légitime, lors même qu'il y aurait du sang répandu.

Le trésor trouvé à la mort de Tamméaméa se monte à 500,000 piastres : il l'avait amassé par son commerce avec les Européens. Ce monarque possédait aussi une grande quantité de marchandises, et quelques bâtiments marchands bien armés. Ce trésor peut passer pour être d'une richesse extraordinaire, si l'on considère qu'à l'époque du voyage de Vancouver aux îles Sandwich, en 1793, Tamméaméa vint lui-même le trouver avec d'autres insulaires, pour échanger des bananes et des cochons contre des clous.

Vancouver, qui était embarqué avec Cook, lorsque ce grand navigateur découvrit les îles Sandwich, en 1779, se rappelait Tamméaméa, neveu du roi Terriobou, comme un homme d'une physionomie extrêmement farouche. Dans l'intervalle, Tamméaméa était parvenu à la suprême puissance. Vancouver fut agréablement surpris de voir que les années avaient adouci la férocité

des traits de Tamméaméa, et que sa figure annonçait de la franchise, de l'intelligence, de la bonté et de la générosité. Il eut plusieurs occasions de reconnaître l'esprit d'ordre et la sagesse de ce prince. Toutes ses questions étaient judicieuses; rien de ce qui était utile n'échappait à ses observations.

M. Ricord cite un fait qui donne une bonne idée de l'esprit et du caractère de Tamméaméa. Un chef très-ambitieux qui s'était échauffé l'imagination en buvant du rum, avait déclaré qu'il n'obéirait pas à un ordre du roi qui venait d'être publié; et quelqu'un lui ayant adressé des représentations, il s'écria avec hauteur: «Croyez-vous donc que je ne suis pas aussi bien roi dans mon île que Tamméaméa à Ovaïhy?» Instruit de ce propos, le roi dit à quelqu'un de porter à celui qui l'avait tenu le crachoir dont le monarque seul a le droit de se servir. Quand le chef reçut ce présent inattendu, il comprit le motif pour lequel Tamméaméa le lui envoyait; et le lui reporta avec tout le respect qu'un sujet doit à son souverain.»

M. Freycinet, capitaine de vaisseau, qui vient d'achever un voyage dans le Grand-Océan, atterrit à Ovaïhy le 5 août 1819. Il nous apprend qu'après la mort de Tamméaméa, son palais avait été réduit en cendres; et qu'à l'occasion de ses obsèques, la presque totalité des cochons de l'île avait, suivant l'usage, été égorgée.

M. de Freycinet ajoute que Rio-Rio ne jouissait encore que d'une autorité précaire. Les chefs soumis par les armes de Tamméaméa élevaient des prétentions extraordinaires, ce qui faisait craindre une guerre prochaine.

Tamméaméa devait, à l'époque de sa mort, être âgé de soixante-quinze ans environ. Son visage, quand je le vis en 1817, pour la dernière fois, annonçait un septuagénaire.

J'espère que l'on me pardonnera ces détails sur un roi qui a montré un caractère très-remarquable, et qui, si le ciel l'eût fait

naitre dans un pays civilisé, eût certainement tenu un rang distingué parmi les princes ses contemporains.

Pl. XI, fig. 1. Vase fait avec une calabasse, dans lequel on conserve le payà. Les parois extérieures représentent une danse des habitants.

Fig. 2. Vase à mettre de l'eau. Il est également de calabasse. On voit sur ses parois des chèvres et des fusils.

Fig. 3. Crachoir orné de dents humaines. Le roi seul se sert de ce meuble.

Fig. 4. Écale de *coco* revêtue de peau de requin; elle sert de tambour dans les danses.

Fig. 5. Baguette à battre ce tambour.

Fig. 6. Hache de pierre : l'on n'en fait plus usage.

Fig. 8. Instrument destiné à tatouer. On le trempe fréquemment dans de l'eau où l'on a fait dissoudre du charbon; puis on l'applique sur les endroits où l'on veut empreindre des figures, et on le frappe légèrement à coups redoublés avec l'instrument fig. 7, jusqu'à ce que l'épiderme soit percé: ces endroits piqués se gonflent, mais en trois ou quatre jours au plus l'enflure disparaît.

Fig. 9. Instrument de musique. Il consiste en un bambou sur lequel on a creusé des entailles transversales, et le long duquel on promène un petit bâton (fig. 10), ce qui produit un bruit semblable à celui d'une crecelle.

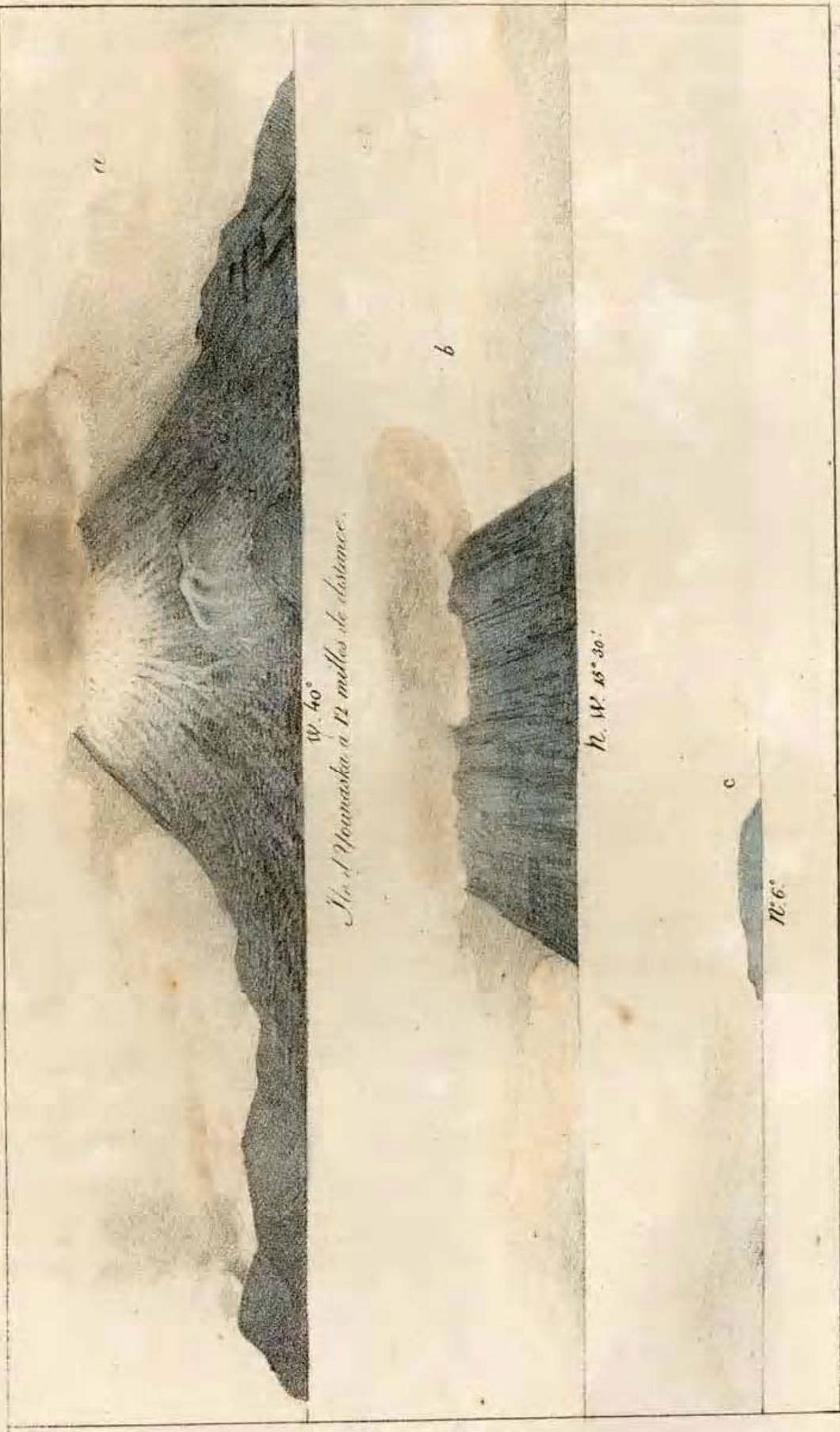
Fig. 11 et 12. Zagaies ou javelots.

Fig. 13. Lance.

Pl. XIV, fig. 1. 2. Bonnets faits de feuilles de baquois.

Fig. 3. Pipe. On s'en sert pour fumer sans employer de tuyau.

Fig. 4. 5. Hameçons pour pêcher le poisson.



*N. W. 40°
 No. 1 Youwaska a 12 milles de distance.*

N. W. 45° 30'

N. 6°

Arch. de Longfleur

des. et lith. par Choise



W

Chetivosh-voprotivaya Ostrova

W 4, 3

desert et tout par Chetiv.

Leuk de Krasnaya

Mos Alcutiennes.

American Journeys — www.americanjourneys.org



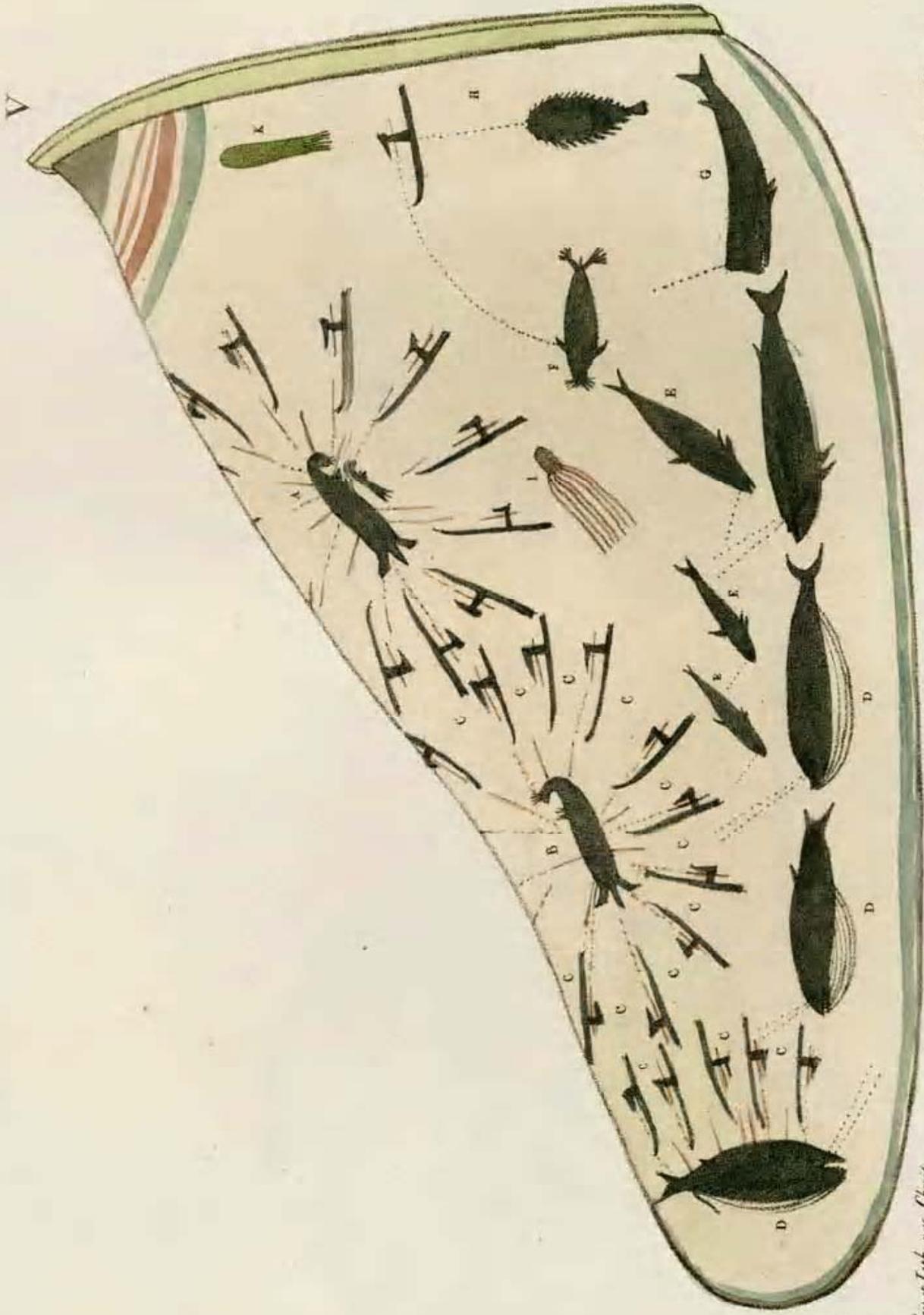
Inde de Complan

Habitans des îles Alouatta

Inde et Indes par Chinois



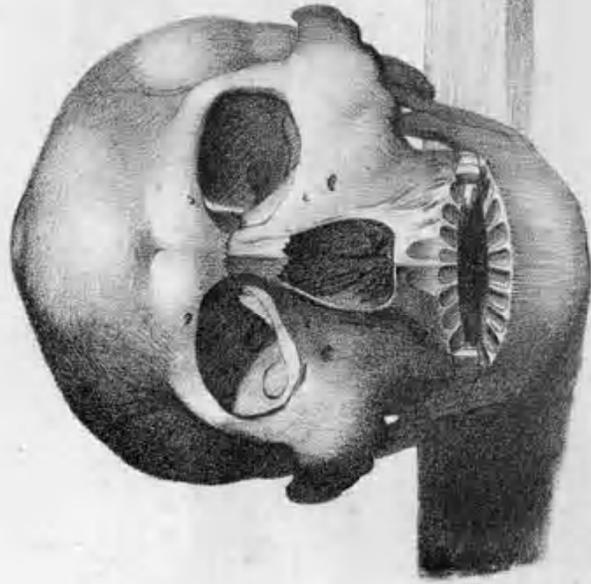
Habitans des îles Alleoutiennes.



des et Litch par Choise

Lith de Langlois

*Chapeau des habitants des îles Nécutiennes
sur lequel sont peintes divers animaux marins.*



Vue de l'os pour l'homme



Vue de l'os pour l'homme

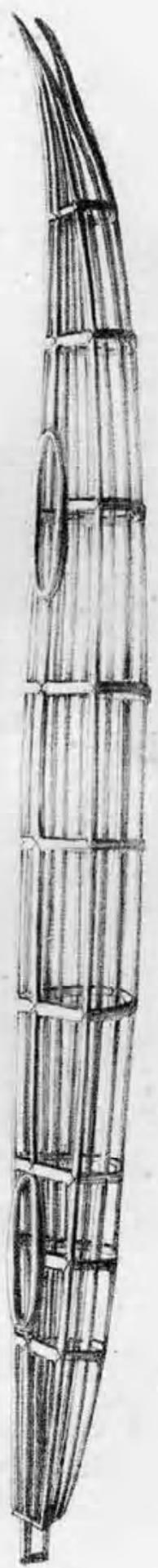
Crânes des Indiens des îles Antilles.



Photo de l'Isle aux Chèvres

Outaluk principal établissement sur l'île d'Oumalatchka.

VIII



Tab. de l'Europe

Bois de la Nouvelle

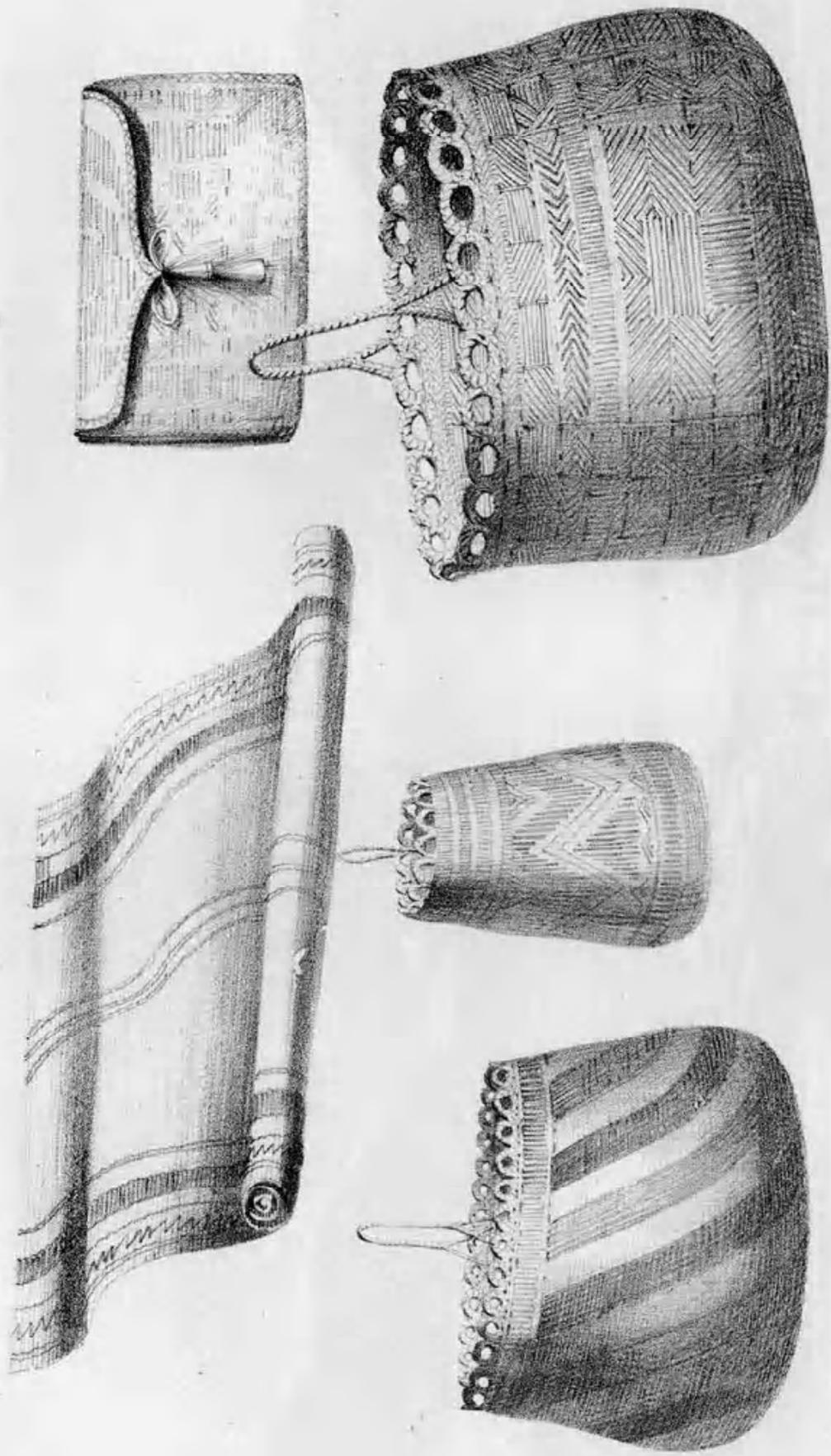
de la Nouvelle France



dess. et lith. par. Choisy.

Lith. de Langlumé.

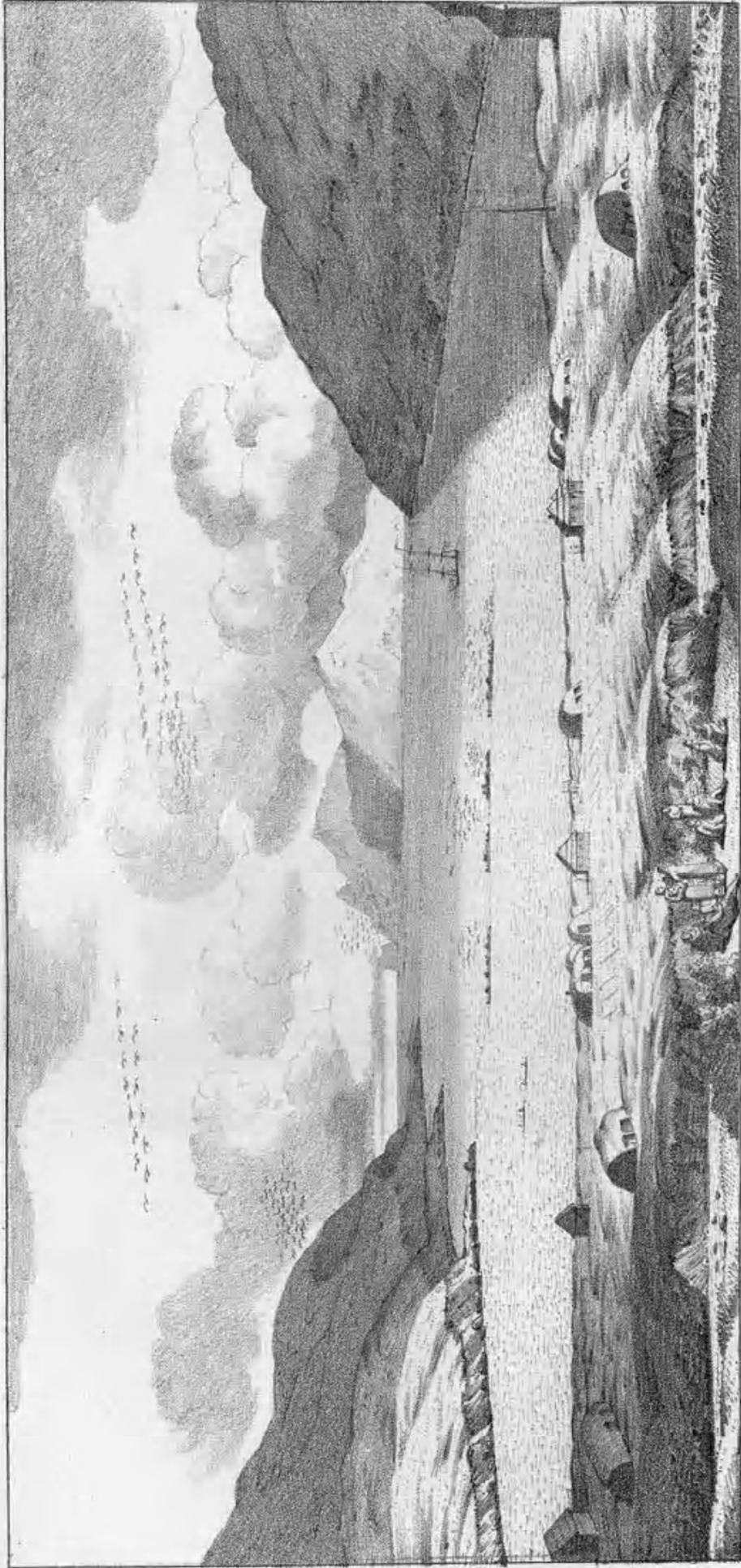
Costumes des habitants des Îles Alasciennes



l'île de Langlois

Corbeilles des îles Nicotiennes.

des îles par Choris



Lack de Langhams

deux et Lack par Orens

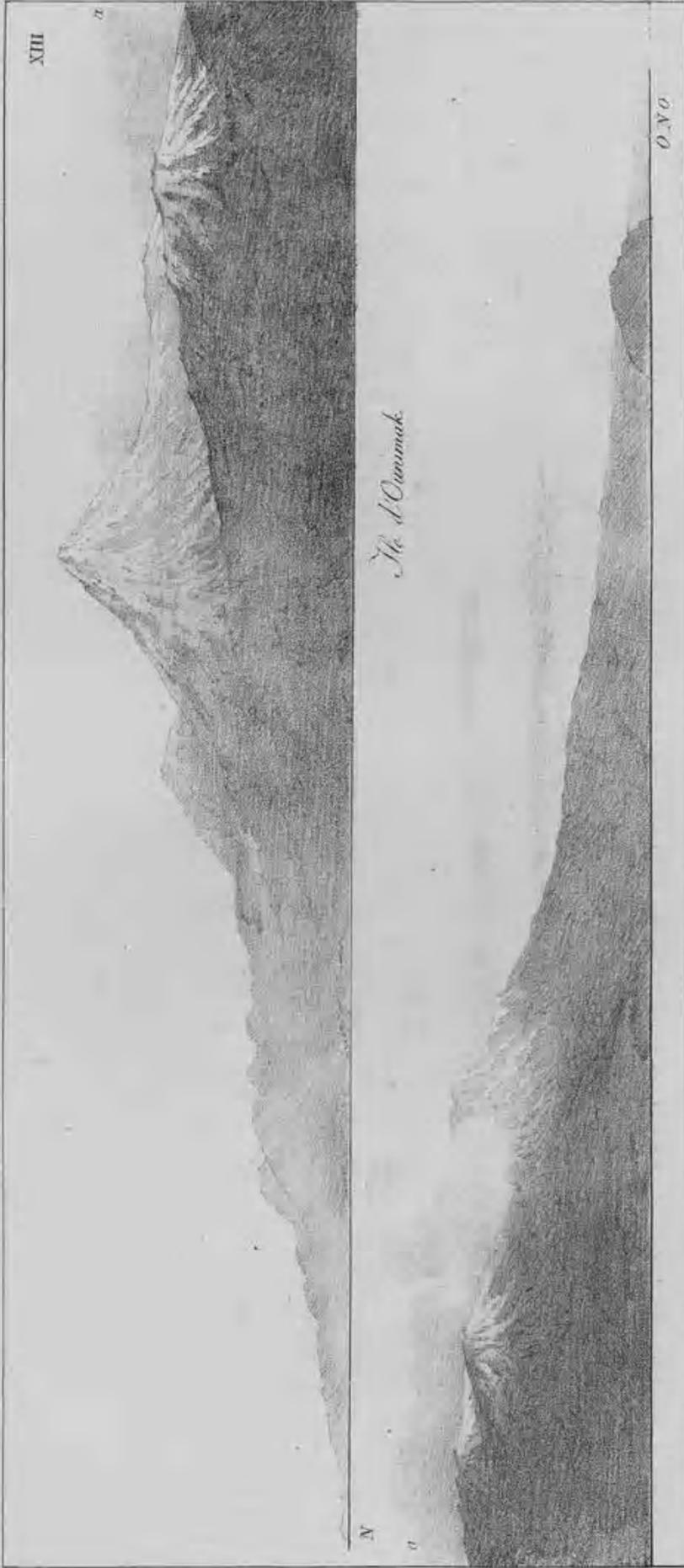
Vue du port d'Ounatschka (Kapidonskaya Isoum)
 American Journeys - www.americanjourneys.org



class. et Lith. par Cheris

Lith. de Leconte

Macareux huppé.
 (*Alca cristatella*. Pall.)
 (*Halimna cristatellus*. Cuv.)



XIII

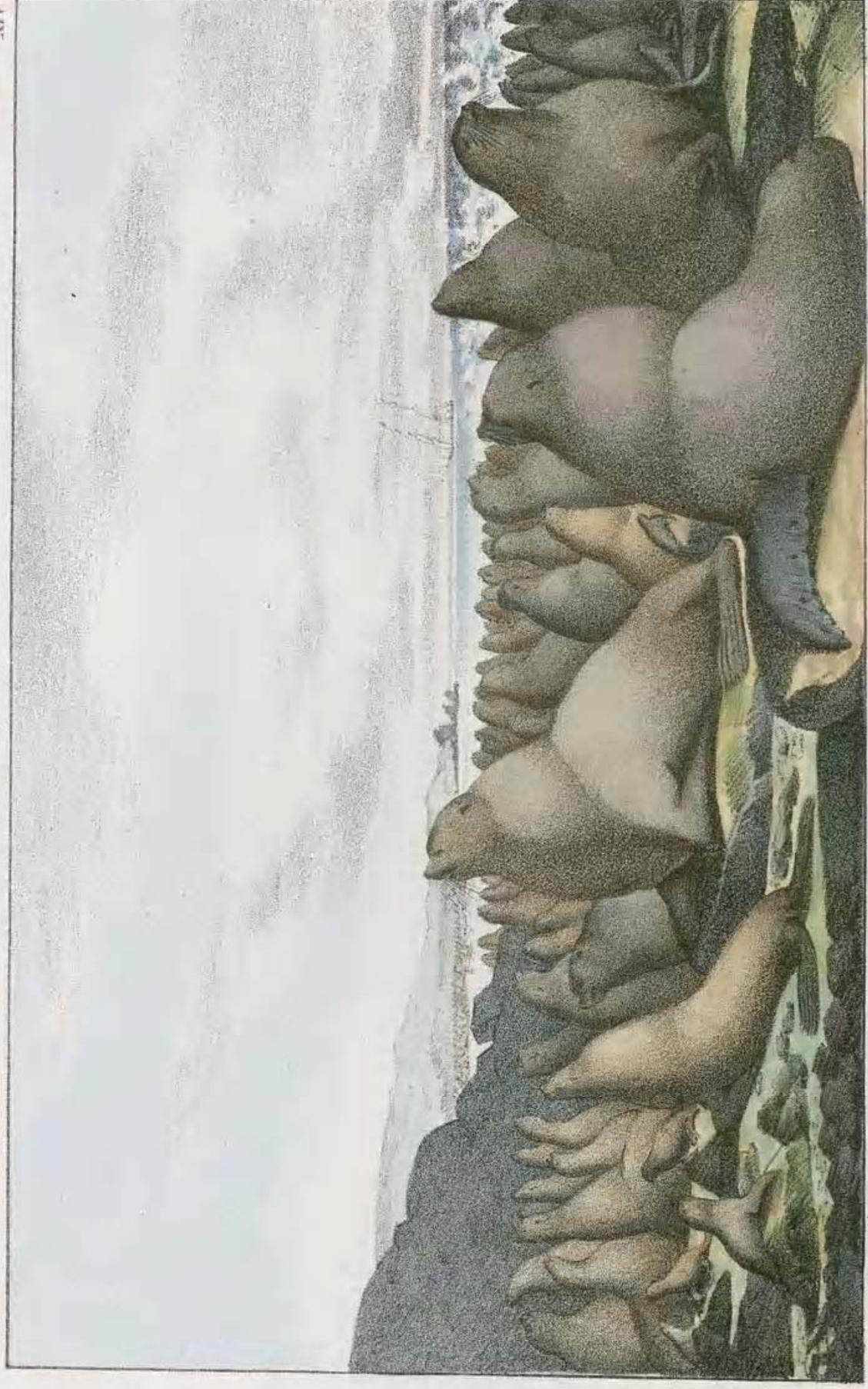
The S. Quinimok

0. No.

View of Ashy's Choice

Look de Longhouse

American Journeys — www.americanjourneys.org



des. et Lith. par. Chéris

Lith. de Langlumé

Leons marins dans l'île de St Georges

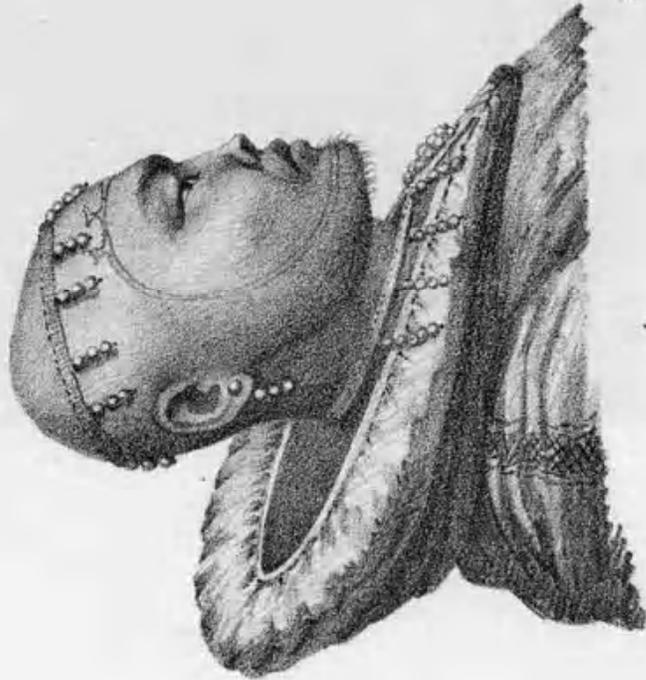
American Journeys — www.americanjourneys.org



Ases et leurs jeunes

Cette marine dans l'île de St. Paul.

Lith. de Izenghem



1

class et luth par Choisi



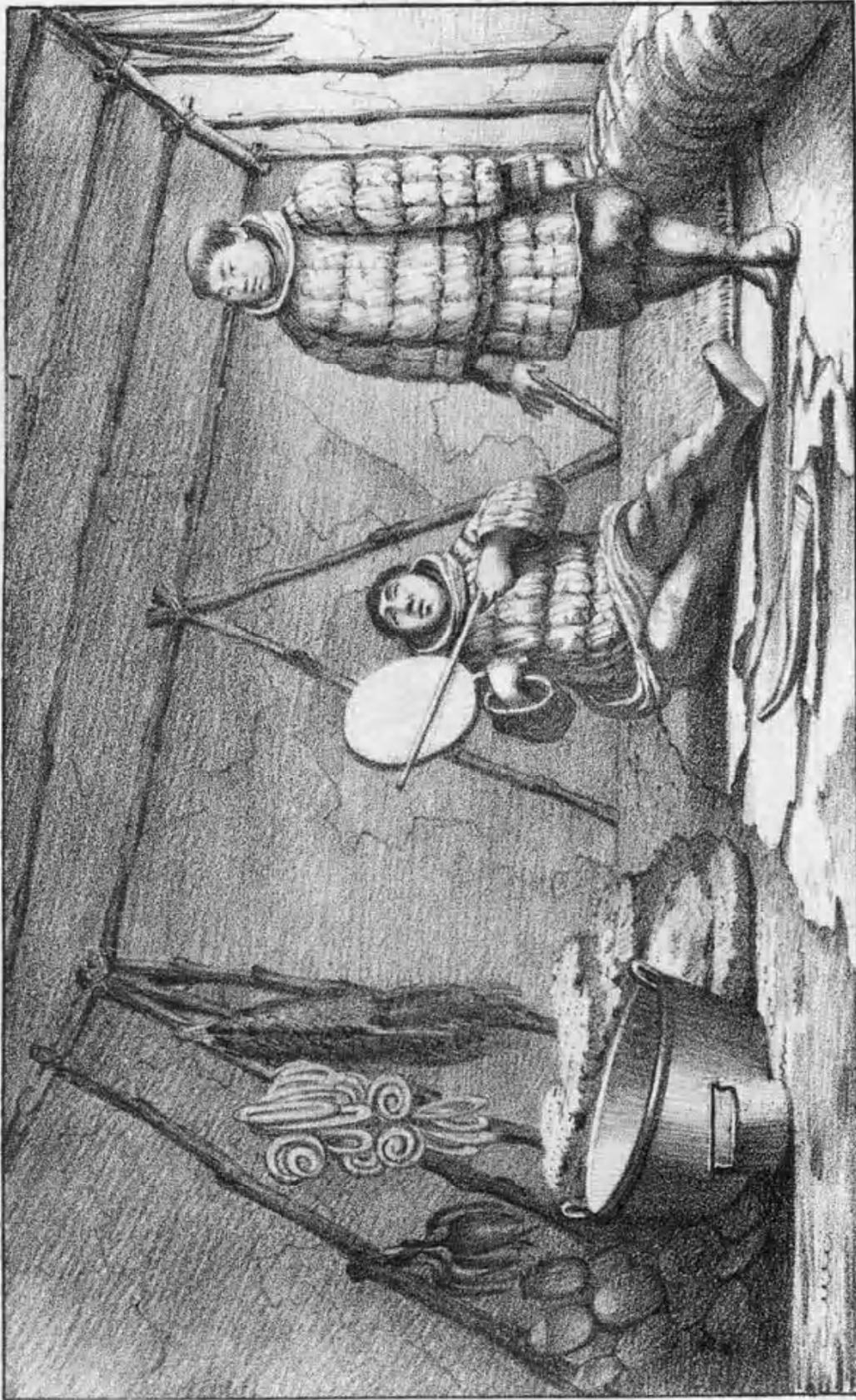
2

Habitans de l'île s. Laurent



3

Luth de Longlumié

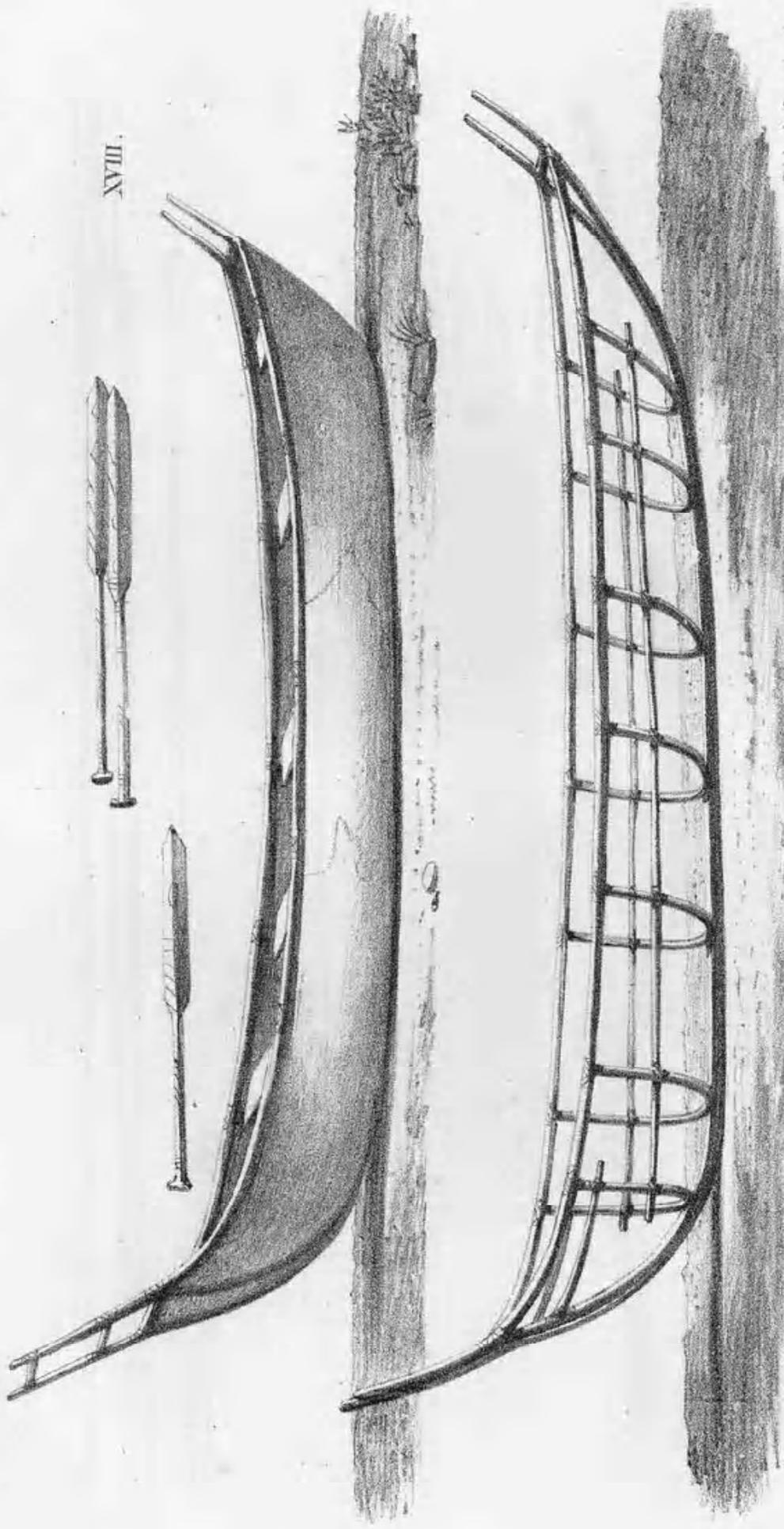


Lith. de Dougloné

dessiné par Choisy

Intérieur d'une maison dans l'île de Laurent.

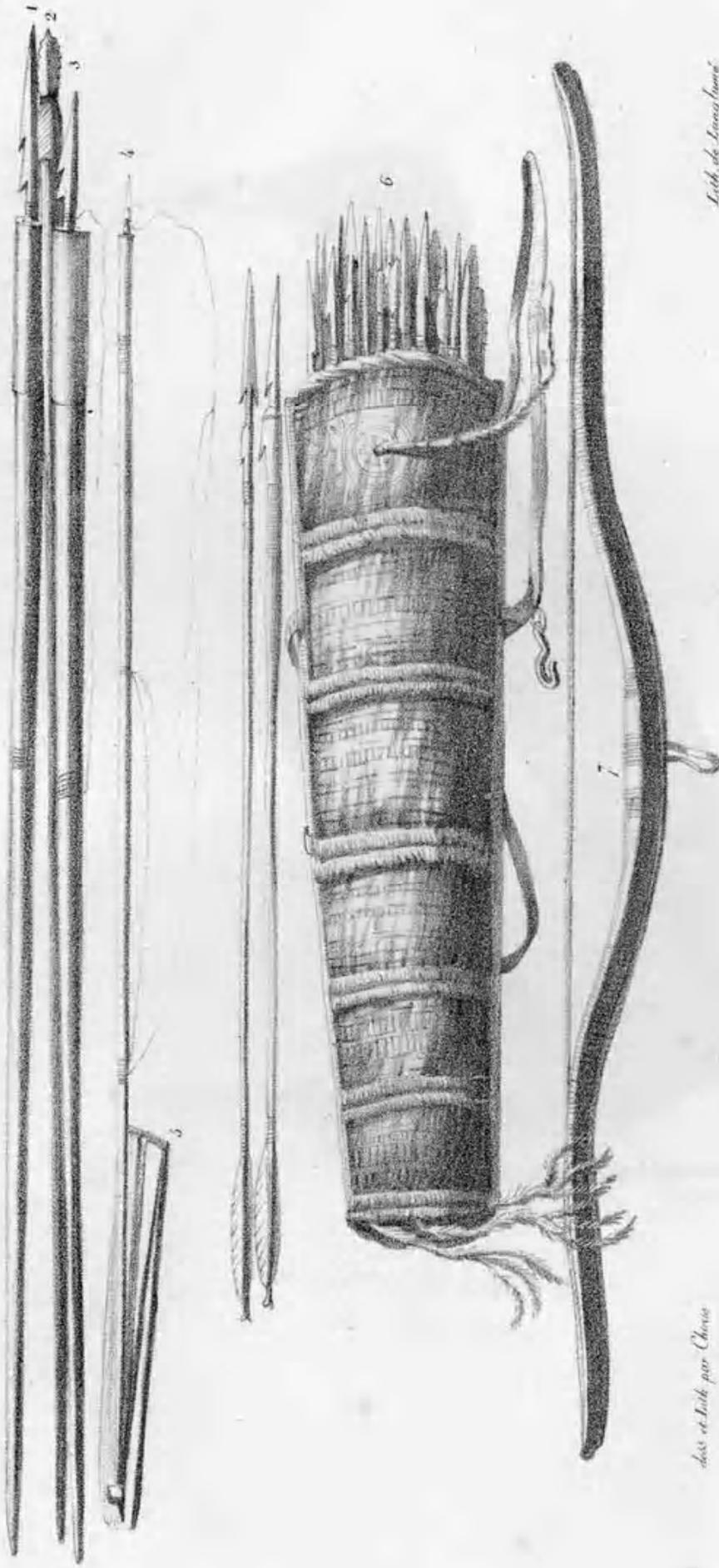
XVIII.



L'île de Longue-Pointe

Bateau à rames de l'île de Laurent

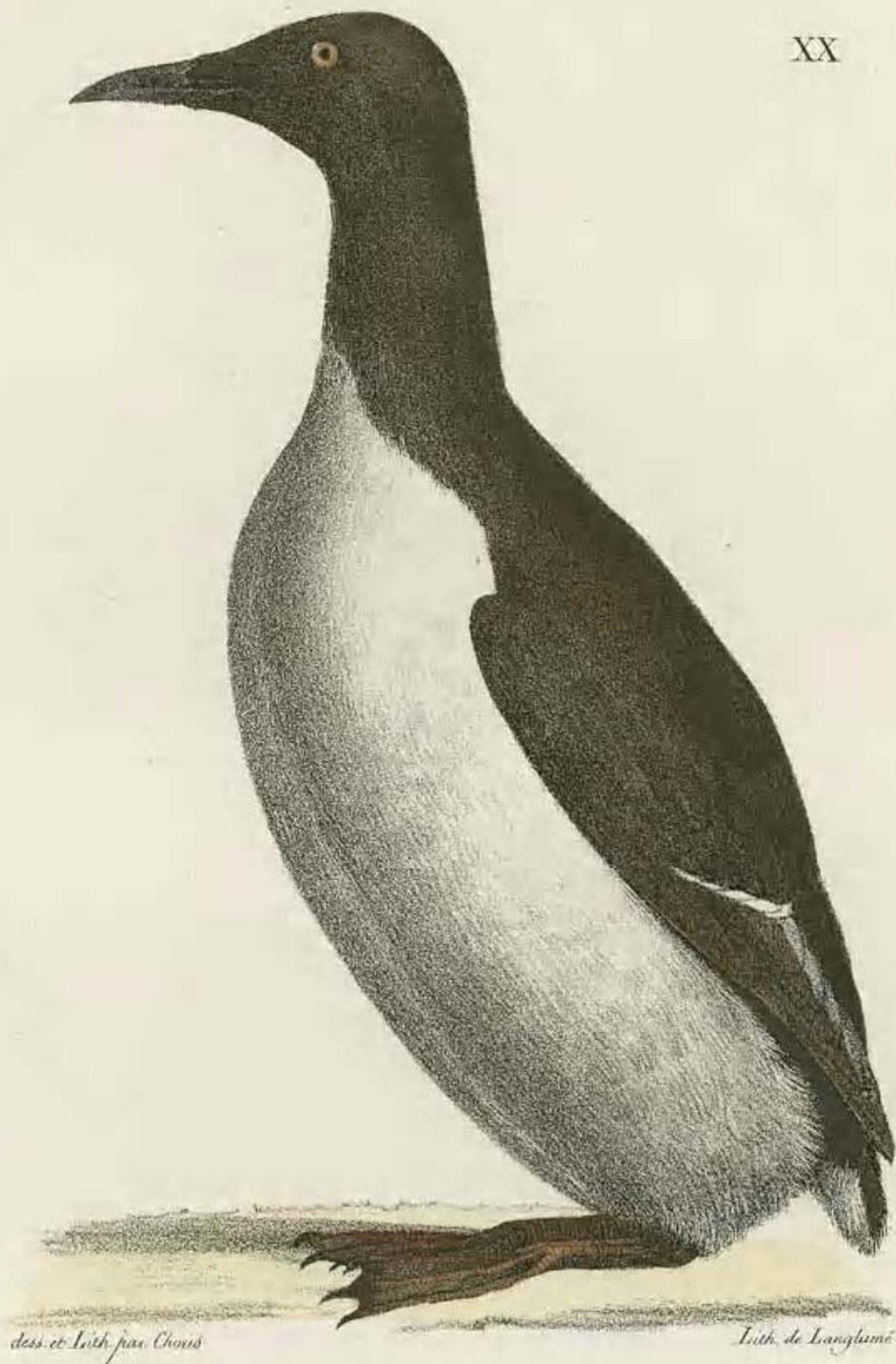
dess. et grav. par Chéras



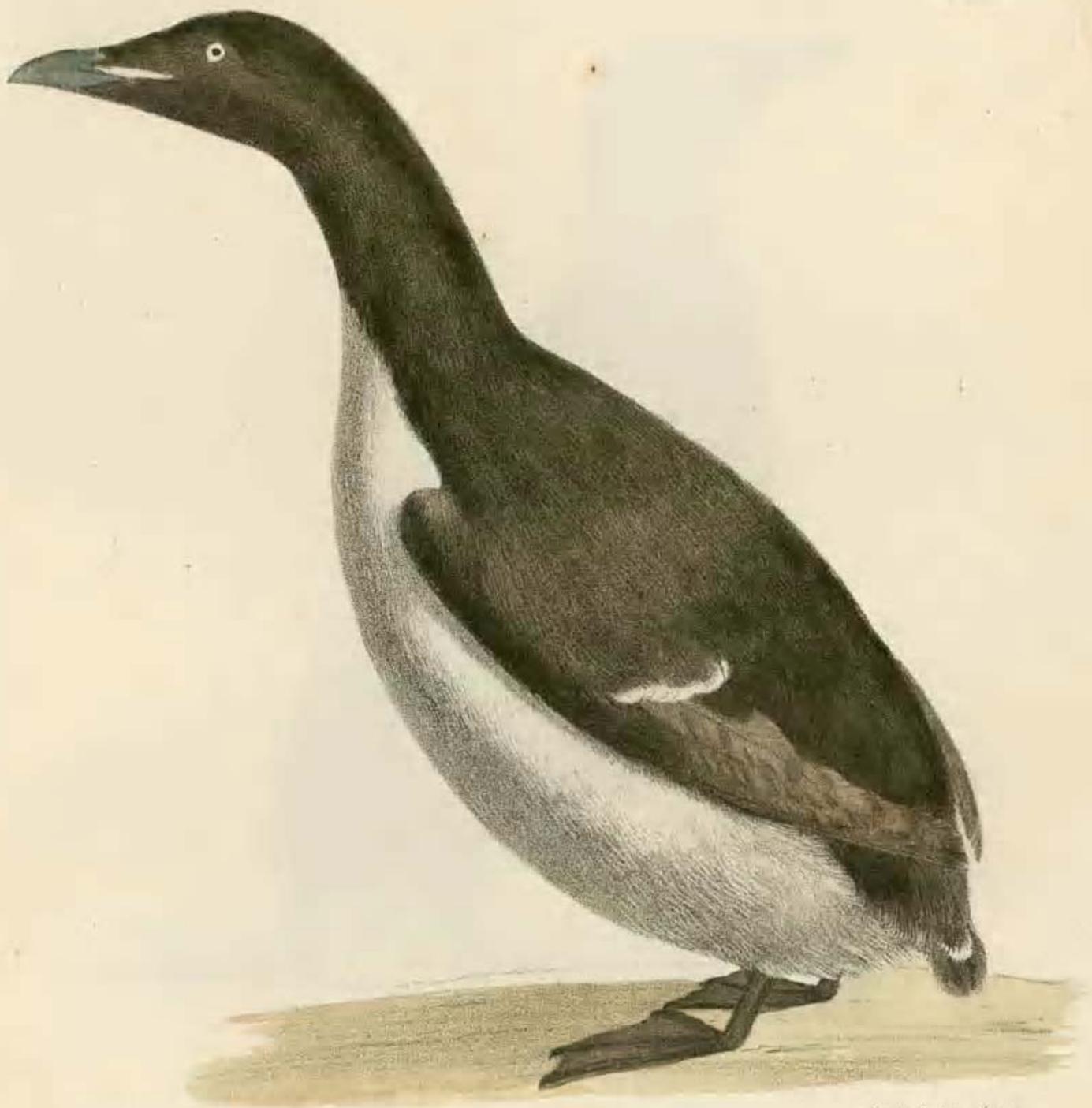
dess. et lith. par Choise

Lith. de Levey l'auro

Armes des peuples qui habitent près du détroit de Behring.



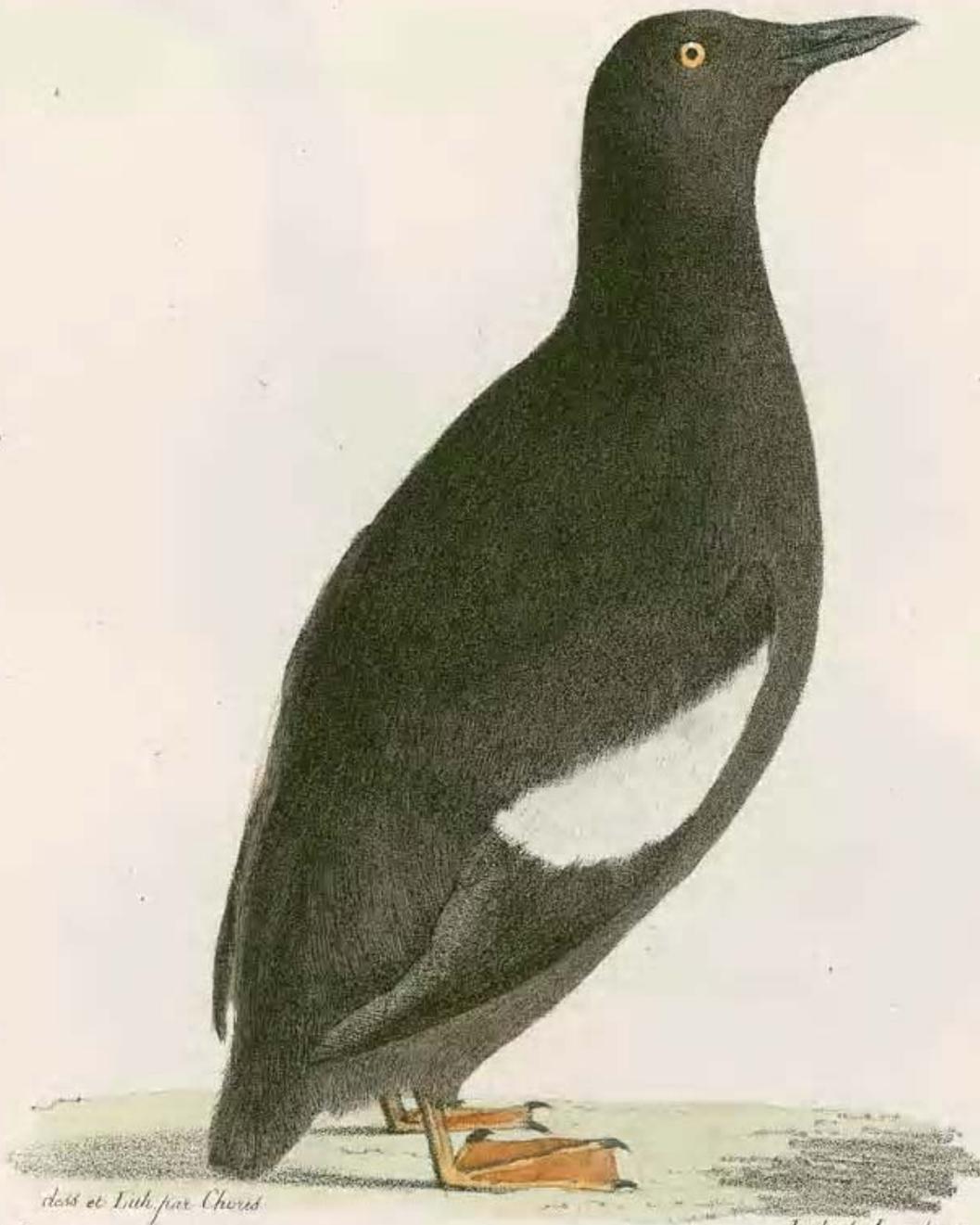
Guillemot à Capuchon
(*Uria Troile Lath.*)



dess^e et Lith par Choris

Lith de Langlumé

Guillemot à gros bec.
(*Uria Brunnichii*.)



dess et Lith par Chouss

Lith de Langlumé

*Guillemot à miroir blanc
(Uria Grylle)*



dess. et Lith par Choris

Lith de Langlumé

*Guillemot à ligne blanche
(Uria lacrymans.)*

ILES ALÉOUTIENNES.

LE 29 mars (10 avril) 1817 le vent commença à souffler avec force du sud-ouest; bientôt il sauta à l'ouest et au nord-ouest, et devint d'une violence épouvantable. La tempête souleva les flots à une hauteur extraordinaire: poussées et emportées par l'impétuosité du vent, les pointes des vagues remplissaient l'air d'une humidité excessive et désagréable. Une lame vint frapper le beaupré et le fracassa. Cette tourmente dura un jour entier; enfin, le 31 le vent commença à s'apaiser.

Le 2 avril, il avait neigé abondamment; le vent nous était favorable; de sorte que le 4 nous espérames d'avoir le lendemain connaissance des îles Aléoutiennes. Nous le dîmes à Kadou. Il n'ajouta pas foi à nos discours; mais quelle fut sa surprise, quand le 5, de grand matin, nous aperçûmes effectivement les hautes montagnes de ces îles, couvertes de neige! Nous avions devant nous Younaska: sur sa partie sud-est il s'en élève une qui vomit continuellement de la fumée. Kadou, déjà très-disposé à concevoir pour nous un respect profond, ne revenait pas de son étonnement de voir que nous possédions la science d'indiquer avec précision le moment où l'on découvrirait la terre. Il le dit à notre capitaine avec un air d'admiration qui n'excluait pas une certaine terreur.

Le vent de nord-est, extrêmement fort, ne nous permettant pas d'avancer, nous ne vîmes que le 8 avril les Tchétirekh-sopotch-miya-ostrova, c'est-à-dire les îles des quatre piques.

Le temps était très-beau, le soleil dorait les cimes des montagnes couvertes de neige; la température était assez froide. A dix heures du matin, nous découvrîmes Ounalachka, à 30 milles de distance. Nous mîmes toutes les voiles dehors, pour profiter du vent favorable; mais bientôt il fraîchit de plus en plus et souffla avec impétuosité; la brume vint obscurcir l'air, et la neige tomba si abondamment que toute la terre en fut couverte. Étant très-près de l'île d'Oumnac, nous courions le plus grand danger, car nous pouvions calculer que dans quelques moments nous serions jetés sur les rochers qui l'entourent; heureusement une forte rafale venant de terre nous tira de péril. Après avoir louvoyé pendant toute la nuit, nous avons passé le 12 le détroit entre Ounalga et Ounalachka. Le courant parcourait huit nœuds par heure : le vaisseau voguait donc avec une très-grande vitesse, puisque nous avions vent arrière; ainsi nous eûmes débouqué en très-peu de temps. Le vent augmenta ensuite de force, et devint contraire, de sorte que ce ne fut qu'avec une extrême difficulté et en courant les plus grands dangers, que nous pûmes, à huit heures du soir, entrer dans le port du Capitaine dans Ounalachka, où nous laissâmes aussitôt tomber l'ancre.

Le 13, des canots du pays nous remorquèrent dans le port, et nous mouillâmes à quelques brasses de la côte, près du village d'Oululuk, principal établissement russe, sur les îles Aléoutiennes. Tout le pays était encore couvert de neige. M. Krukoff, agent de la compagnie, et les habitants du village, vinrent nous complimenter.

On se mit sur le champ à réparer tout ce qui avait été endommagé dans la traversée en venant de Radak. M. Krukoff

nous donna un très-bon tronc d'arbre, dont nous fîmes un mât de beaupré.

Notre séjour en ce lieu devant être long, puisque nous étions obligés d'attendre que la saison fût plus avancée, et que notre dessein était d'y prendre des hommes et des embarcations pour nous aider à continuer la reconnaissance du détroit de Béring, que nous avions entreprise l'année précédente, on commença à construire pour nous de grands bateaux de cuir, et l'on fit des provisions pour les vingt-deux Aléoutes qui devaient nous accompagner.

Ounalachka est le siège principal de la compagnie d'Amérique, dans les îles Aléoutiennes. Le plus grand village auquel les Aléoutes donnent le nom d'Oululuk, reçoit des Russes celui de Seleniyé Dobrahô Soglasiya. Il renferme une chétive église en bois, quatre maisons aussi en bois, et à peu près une trentaine de cabanes des indigènes, en terre. La population se compose de seize Russes, et à peu près de cent-cinquante Aléoutes.

Les fenêtres des maisons des Russes ont des carreaux de mica au lieu de verre; celles des Aléoutes sont garnies de vessies ou d'intestins d'animaux.

La compagnie fait tuer par les Aléoutes, les renards et les loutres marines. Les peaux de renard sont extrêmement belles; il y en a beaucoup de noires: les peaux de loutre sont aussi très-renommées; mais ces animaux sont plus rares. La compagnie paie ces peaux en marchandises qui sont, du tabac, de l'eau-de-vie, du nankin, du thé, du café, du sirop de sucre et de la farine, ainsi qu'avec des vêtements en peaux d'oiseaux. Un renard se paie de trois à quatre roubles; une loutre de mer cinq roubles évalués en marchandises: une baleine se partage ordinairement entre la compagnie et le chasseur. Quand l'Aléoute veut vendre sa part, il reçoit cinq roubles en marchandises.

L'Aléoute peut tuer les phoques et les oiseaux, sans être obligé d'en rendre compte à la compagnie. On fait avec les intestins et avec les vessies des animaux de mer, des habits que l'on met par-dessus les autres quand il pleut, ou lorsque l'on va en mer. On façonne aussi avec les peaux des oiseaux, des vêtements qui sont très-chauds.

La compagnie d'Amérique, qui a son siège principal à Sitka, (*Norfolk-Sound*) envoie presque tous les ans des navires à Ounalachka, pour prendre les peaux qui ont été rassemblées, et débarquer les choses nécessaires aux habitants.

Les Russes exercent l'inspection sur les Aléoutes, sous les ordres d'un agent qui, de même que tous les autres, est subordonné au gouverneur résidant à Sitka. A cette époque, ce poste était rempli par M. de Baranoff. Les Russes qui demeurent à Ounalachka, sont généralement des hommes sans éducation, que leurs dettes ou même leur mauvaise conduite ont forcés d'abandonner leur patrie. La compagnie tâche de les gagner à son service, leur avance de l'argent, leur fait de grandes promesses, et les envoie dans ces contrées lointaines, où ils restent ordinairement toute leur vie. Quoiqu'ils soient très-misérables, ils ne laissent pas que de jouer un certain rôle parmi les insulaires; car, de même que dans les possessions espagnoles et ailleurs sur le continent américain, le nom de blanc suffit pour leur attirer des marques de respect de la part des indigènes. Un Russe reçoit tous les quatre ans au plus, 1500 à 2000 roubles, valeur en papier, en marchandises, parce que la compagnie n'arrête ses comptes que tous les quatre ans. On déduit les frais, et sur le produit on paie tous les employés; mais ils n'ont pas d'émoluments fixes. On leur donne ce que l'on appelle des parts, qui diminuent suivant les pertes de toute nature que la compagnie éprouve. Quelques employés n'ont qu'une part; d'autres

en ont deux ; les directeurs en ont jusqu'à cinq et six, et même vingt, suivant l'importance des places. Il n'est pas permis aux Russes de commercer avec les navires qui arrivent ; et leur intérêt leur ordonne de veiller à ce que les Aléoutes s'en abstiennent aussi.

La compagnie semble favoriser les dispositions des Russes qui veulent s'endetter ; ceux qui ont perdu l'espoir de retourner dans leur patrie prennent tout ce qu'on veut leur donner, et tout ce qui se trouve dans les magasins ; la compagnie le voit avec plaisir ; cependant elle ne le permet pas volontiers aux vieillards. Une fois nous avons assisté à la vente publique des effets d'un Russe qui, à sa mort, devait beaucoup à la compagnie. Ses compatriotes avaient l'air de mettre de l'opiniâtreté à pousser les guenilles du défunt à un prix du double plus élevé que celui auquel on aurait pu se procurer facilement des vêtements neufs ; l'enchère resta au plus entêté, et la dette du défunt fut transférée au vivant. La compagnie laisse souvent ses employés manquer des choses les plus nécessaires, par exemple de farine et de médicaments, et envoie souvent des objets qui ne peuvent nullement servir à ces gens. On vit arriver une fois une grande quantité de poudre à poudrer, de pommade, de boucles d'acier, de chaînes de montres, et d'autres antiquailles ; les magasins étant vides à cette époque, les Russes prirent ces marchandises, comme si elles eussent été de première nécessité, et s'endettèrent. Depuis que M. Baranoff est gouverneur de Sitka, ces événements scandaleux ne se renouvellent plus : il fait des échanges avec les navires des États-Unis, et n'expédie à Ounalachka que des objets utiles, à moins que les Américains ne le forcent de recevoir en paiement une si grande quantité de rhum ou de sirop, qu'il est obligé à son tour de ne pas envoyer autre chose aux îles. Les Américains prennent de M. Baranoff, les fourrures en échange de marchandises de Chine. La com-

pagnie n'ayant pas ici de navires, ou n'en ayant que de mauvais, ils portent ses fourrures à Okhotsk et se font payer en nature, ou bien ils les transportent à Canton pour son compte et gagnent prodigieusement.

Les Aléoutes sont traités différemment; on ne les laisse pas s'endetter: il y en a au contraire plusieurs dont les pères étaient créanciers de la compagnie.

Les îles sont partagées en petits districts; chacun doit fournir à la compagnie les hommes dont elle a besoin pour aller à la chasse aux renards, aux loutres et aux oiseaux. Les femmes Aléoutes font avec la peau des oiseaux, et avec les intestins des animaux de mer, des vêtements pour le compte de la compagnie. Chaque femme reçoit en paiement, suivant la générosité du directeur, deux à trois aiguilles à coudre, et souvent il y ajoute le cadeau d'une feuille de tabac. Ces habits sont remis aux chasseurs; on en déduit le prix sur la somme qu'on leur donne tous les ans, et qui peut se monter à cinquante roubles en marchandises.

Il n'est pas aisé de peindre le caractère des Aléoutes; ils sont doux, polis et même rampants, faux, vindicatifs; ils ont les vices et les défauts des hommes dépravés par les mauvais traitements. Ils croient toujours qu'on veut les tromper, savent dissimuler, aiment à faire des présents et à en recevoir en retour, et les attendent des mois entiers; mais quand ils voient qu'on ne leur donne rien, ou que ce qu'on leur offre n'a pas une valeur assez haute suivant leur idée, ils redemandent, même après un très-long intervalle, les choses qu'ils ont données.

Ils aiment à flatter, mais non pas gratuitement. Quand ils conçoivent de l'inimitié contre quelqu'un, ils ne le font pas paraître; ils attendent pendant des années l'occasion de se venger, la guettent, la saisissent, et prouvent leur ressentiment d'une manière atroce. Deux Aléoutes qui ont de l'animosité l'un contre l'autre,

vivent long-temps sous le même toit, ne s'adressent pas la parole, ou, si cela leur arrive, ils se font des reproches, toutefois sans s'échauffer; ils ne parlent jamais tous les deux à-la-fois; chacun laisse le temps à son ennemi et l'écoute tranquillement; quand il voit que son antagoniste ne lui dit plus rien, il commence à son tour; les heures et les jours peuvent ainsi se passer sans qu'il survienne le moindre changement; il n'y a qu'un événement extraordinaire qui puisse les réconcilier.

Les Aléoutes sont très-superstitieux; ils croient à toutes sortes de sortilèges. Depuis que les Russes les ont convertis au christianisme, ils sont devenus très-dévots, et sont pénétrés de la vérité des dogmes de la religion. Tous vont à l'église les dimanches et les fêtes; le plus âgé des Russes lit la messe. Ils sont fermement persuadés que ce n'est que depuis le temps qu'ils ont connu cette religion, qu'ils ont pu être heureux.

Ils racontent diverses fables sur la création de l'homme et sur leur origine. Les uns disent qu'il y avait à Ounalachka, une chienne; un gros chien y vint de Kadiak à la nage. C'est de ces animaux qu'est issu le genre humain. D'autres rapportent qu'il y avait à Ounalachka une chienne nommée Makakh; un vieillard nommé Iraghdadakh arriva du nord et engendra avec elle un fils et une fille. Ces enfants étaient moitié homme et moitié renard. Le fils se nommait *Acagnikakh*. Ce couple a donné naissance à la race humaine. Le vieillard savait faire des hommes avec des pierres; il a aussi pourvu la terre de quadrupèdes, l'air d'oiseaux, la mer de poissons en y jetant des pierres. Il avait de l'affection pour le genre humain, qui se multiplia extraordinairement, de sorte que l'on voyait à peine des quadrupèdes et des poissons, parce qu'ils avaient tous été mangés par les hommes: Ceux-ci se voyant sur le point de mourir de faim, prirent le parti d'abandonner le pays, et d'en chercher un autre. Ils allèrent au nord; ils furent long-temps en mer sur

leurs bateaux; plusieurs manquèrent de courage et rebroussèrent chemin; les autres ayant continué à avancer, virent une terre au nord et s'y arrêtrèrent; plusieurs allèrent ensuite à l'est, trouvèrent un fleuve, s'établirent sur ses rives et y vécurent longtemps en paix. Un jour, un jeune homme lança, en jouant, une flèche de l'autre côté du fleuve: elle tomba malheureusement sur un homme et le tua. Il s'ensuivit une querelle, on prit les armes; les premiers furent vainqueurs et chassèrent les autres dans les montagnes.

Voici ce qu'ils racontent de l'origine des loutres de mer: Un jour un frère et une sœur devinrent amoureux l'un de l'autre; ne pouvant se marier ensemble, ils se précipitèrent du haut d'un rocher de la pointe orientale d'Ounalachka dans la mer, et furent métamorphosés en loutres de mer. C'est pourquoi les Aléoutes, qui mangent la chair de tous les animaux marins, s'abstiennent de celle des loutres.

Ces peuples sont très-adonnés aux plaisirs des sens et même à un vice infame; cependant, depuis que les Russes se sont établis chez eux, il a beaucoup diminué: il est encore assez commun à Kadiak. Autrefois, quand des parents avaient un fils d'une jolie figure, ils l'élevaient comme une fille, lui en faisaient porter l'habillement, et le formaient aux travaux particuliers aux femmes; quand il avait atteint l'âge de quinze à seize ans, ils le donnaient en mariage à un homme riche.

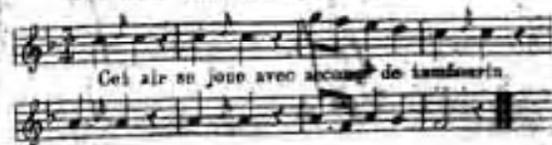
Kadiak a aujourd'hui un établissement très-considérable; on y a bâti une église: il s'y trouve deux moines qui instruisent les jeunes gens des principes de la religion et leur enseignent à lire. On dit que presque tous savent lire, et qu'à Ounalachka il s'en trouve aussi beaucoup qui sont parvenus à ce degré d'instruction. On s'est pris d'abord d'une singulière manière avec les Aléoutes pour en faire des chrétiens: on les rassemblait par douzaines; on les

poussait dans une rivière, et on les y baptisait. On leur donnait une croix et une chemise blanche, propre. Plusieurs Aléoutes se sont présentés à diverses reprises pour être baptisés de nouveau, afin de recevoir la croix et la chemise.

Les Aléoutes représentent souvent dans leurs danses, la chasse, la guerre, la marche des canots, et des événements entiers, ou leurs fables. Nous avons vu une de ces danses qui attira notre attention. Un Aléoute, armé d'un arc, faisait le chasseur, l'autre faisait l'oiseau, le premier se réjouit d'avoir trouvé un si bel oiseau, et le témoigne par sa pantomime; cependant il ne veut pas le tuer. L'autre imite les mouvements d'un oiseau qui cherche à éviter le chasseur; celui-ci, après avoir long-temps résisté, bande son arc et tire; l'oiseau chancelle, tombe et meurt; le chasseur danse de joie; cependant il finit par se chagriner, se repent d'avoir tué un si bel oiseau, et pleure sa mort : tout-à-coup, l'oiseau se relève, se transforme en une jolie femme, et devient sa bien-aimée. Cette pantomime est accompagnée de chants et du son des instruments.

Les Aléoutes aiment le chant et la danse. Leur tambourin est semblable à celui du détroit de Béring. Les danseurs se dépouillent de leurs vêtements jusqu'au nombril, et sautent alternativement avec les femmes, en ayant les mains abaissées; la femme tient de chaque côté son long vêtement avec la main, afin de sauter plus légèrement; leur physionomie n'exprime pendant la danse ni joie, ni plaisir; on remarque seulement qu'ils sont hors d'eux-mêmes, et qu'ils semblent d'avoir perdu le sens. Ils chantent presque toutes leurs chansons sur le même air.

AIR DES ILES ALÉOUTIENNES.



Quoiqu'ils aiment à chanter, ils veulent alors être seuls, ou se trouver avec leurs amis; s'il arrive quelqu'un qui les dérange, ils cessent aussitôt, deviennent de mauvaise humeur, et ne recommencent que lorsqu'on s'est éloigné. Il ne faut pas non plus les troubler quand ils causent amicalement avec un ami. Ils sont constants dans leur amitié, mais jaloux.

Les Aléoutes se nourrissent de coquillages, de baleines, de poissons, notamment de morues; en été ils les mangent frais; et en font sécher pour l'hiver. Quelquefois ils les font cuire. Ils se servaient autrefois de pots de terre qu'ils fabriquaient; aujourd'hui ils emploient des vaisseaux de cuivre.

Ils sont bons chasseurs; ils tuent les animaux de mer avec un javelot qu'ils lancent par le moyen d'une petite bascule. La chasse aux oiseaux est la plus dangereuse, parce que ceux-ci, plaçant leurs nids dans les rochers sur le bord de la mer, il est très-difficile d'y grimper : quelquefois on ne peut pas s'y tenir. On gravit aussi sur ces rochers du côté de terre; on se fait attacher autour du corps avec une courroie; et on prend avec soi une corbeille pour y déposer les œufs des oiseaux. La courroie est empoignée par plusieurs hommes robustes, qui la lâchent peu à peu, et tiennent le chasseur suspendu en le dirigeant, d'après ses cris, à droite ou à gauche, le soulevant ou l'abaissant, suivant qu'il rencontre des nids. Très-souvent les courroies se cassent, et le pauvre chasseur est déchiré par les pointes des rochers sur lesquels il tombe. Malgré ses dangers, cette chasse est celle que les Aléoutes préfèrent.

Ils vont ordinairement à celle des loutres de mer, dans de grands bateaux. Quand ils aperçoivent un de ces animaux, ils forment tout à l'entour, un grand cercle (pl. IV); et comme la loutre marine nage avec beaucoup de vitesse, elle cherche à s'échapper hors de cette enceinte. Alors il dépend de l'agilité des rameurs de décrire

de nouveau le cercle autour de l'animal. Étant obligé de respirer souvent, il se montre à la surface de l'eau : alors on le tue en lui jetant de tous côtés des lances. Quand c'est une femelle avec ses petits, on la voit se défendre jusqu'au dernier moment. Elle les prend avec ses pattes de devant; et comme elle ne peut pas nager avec autant de vélocité, on la tue plus aisément.

La planche VIII représente les bateaux des Aléoutes. Une des figures en montre la carcasse, et l'autre le représente revêtu de peau. On les fait aller à l'aviron : ils marchent avec beaucoup de rapidité; mais chavirent aisément, et ne se maintiennent droits que par l'adresse du rameur. Cependant les Aléoutes s'en servent pour de longs voyages. On envoie des bateaux d'Ounalachka à Kadiak et même à Sitka. Ils ne s'éloignent pas de terre; s'il survient un gros temps, on attache plusieurs bateaux les uns à côté des autres : alors ils peuvent défier les vagues les plus furieuses. Les Aléoutes, quand ils sont en mer, mettent devant leurs yeux une espèce de visière pour les préserver de l'atteinte des flots (pl. IV, V et VII).

Les femmes sont très-adroites à tous les ouvrages des mains; elles cousent avec beaucoup de délicatesse. Leurs fils sont faits de fibres de balcines. Elles tressent de jolies corbeilles avec de l'herbe qu'elles teignent en orange, en rouge, en brun et en noir; et les décorent d'ornemens très-agréables (pl. X).

Elles ont l'air très-modeste : cependant leur conduite ne répond pas à cette apparence. Les hommes n'ont pas l'air de se soucier beaucoup de leurs infidélités.

Après avoir fait à notre vaisseau les réparations nécessaires, voyant que la saison nous permettait de poursuivre notre navigation au nord, nous prîmes à bord les Aléoutes qui devaient nous servir de chasseurs et de rameurs dans le détroit de Béring et le 27 juin (10 juillet) nous mîmes à la voile.

ILES S.-GEORGES ET S.-PAUL.

CES deux îles, nommées par les Russes *Kotoviya-Ostrova* (îles des ours marins), sont situées dans la partie boréale du Grand-Océan, au nord des îles Aléoutiennes; elles sont aussi habitées par les Aléoutes. Ces insulaires se donnent à eux-mêmes le nom d'*Ounanagh*: celui d'Aléoute, que leur attribuent les Russes, vient, disent ceux-ci, du mot *allik* (que veux-tu?) qui fut adressé aux premiers navigateurs de leur nation à leur arrivée dans cet archipel.

Le 18 (30) juin 1817, nous aperçûmes l'île Saint-Georges (latitude nord, 56° 41' 55"; longitude ouest, de Greenwich, 169° 7' 28"). Quoiqu'elle ne soit pas très-haute et que sa surface soit unie, ses côtes sont escarpées. Le 19 (1^{er} juillet), en nous approchant de la côte nord-ouest où se trouve l'établissement de la compagnie d'Amérique, nos oreilles furent frappées des rugissements des lions marins. Ayant débarqué, nous entrâmes dans plusieurs cabanes d'Aléoutes.

Le rivage était couvert de troupes innombrables de lions marins. L'odeur qu'ils répandent est insupportable. Ces animaux étaient alors dans le temps du rut. L'on voyait de tous côtés les mâles se battre entre eux pour s'enlever les uns aux autres les femelles. Chaque mâle en rassemble de dix à vingt, se montre jaloux, ne souffre aucun autre mâle, et attaque ceux qui tentent de s'approcher; il les tue par ses morsures ou s'en fait tuer. Dans le premier cas, il s'empare des femelles du vaincu. Nous avons trouvé plusieurs mâles étendus morts sur la plage, des seules blessures qu'ils avaient reçues dans les combats. Quelques femelles avaient déjà des petits. Les Aléoutes en prirent plusieurs douzaines pour nous. L'animal n'est pas dangereux; il fuit à l'approche de l'homme, excepté depuis la mi-mai jusqu'à la mi-juin,

qui est le plus fort temps du rut, et où les femelles mettent bas leurs petits; alors il ne se laisse pas approcher et il attaque même.

L'ours marin, en russe *sivoutch*, couvert par milliers les rivages des îles Kotoviya, où sont jetées abondamment des plantes marines (*fucus*). On entend de très-loin le cri de ces animaux, lorsqu'on est en mer.

Les femelles sont beaucoup plus petites que les mâles; elles ont le corps plus fluët et de couleur jaunâtre.

Les mâles ont jusqu'à six pieds de haut lorsqu'ils lèvent la tête; les jeunes sont ordinairement d'un brun noir; il paraît que les femelles ne font jamais plus d'un petit.

Ces animaux sont aussi très-communs au port de San-Francisco, sur la côte de Californie, où on les voit en nombre prodigieux sur les rochers de la baie. Cette espèce m'a paru se distinguer de ceux qui fréquentent les îles Aléoutiennes; elle a le corps plus fluët et plus allongé, et la tête plus fine; quant à la couleur, elle passe fortement au brun, tandis que ceux des îles Aléoutiennes sont d'une couleur plus grise, ont le corps plus rond, les mouvements plus difficiles, la tête plus grosse et plus épaisse; la couleur du poil des moustaches plus noirâtre que celui des îles Aléoutiennes.

On trouve les lions marins depuis le 30^{me} jusqu'au 60^{me} parallèle nord, dans les îles et sur le continent d'Amérique.

On compte cent vingt habitants dans l'île Saint-George, hommes, femmes et enfants; et sur ce nombre trois Russes, tous au service de la compagnie.

On y tue une grande quantité de lions marins; mais seulement des mâles, à cause de leur grandeur; on se sert de leur peau pour recouvrir les canots, et des intestins pour faire le *kamleyki*, espèces de blouses que l'on endosse par dessus les autres vête-

ments lorsqu'il pleut pour ne pas se mouiller. La chair, que l'on fait sécher, est dure; c'est une bonne nourriture pour l'hiver: on l'envoie dans l'archipel des îles Aléoutiennes pour l'approvisionnement des matelots de la compagnie. Les jeunes sont très-tendres et ont le goût de poisson. Lorsqu'on veut les prendre, il suffit de rassembler un certain nombre de personnes armées de bâtons; elles chassent les vieux et peuvent s'emparer des jeunes très-facilement. Lorsque nous visitâmes les îles Kotoviya, nous en abattîmes plus de cinquante en moins d'une demie heure. On prend aussi sur l'île Saint-Georges beaucoup de renards dont la fourrure est très-estimée.

On ramasse dans les rochers une quantité prodigieuse d'œufs, dont les navires qui arrivent font provision; nous en primes plusieurs barils; ils se conservent très-bien dans l'huile où on les met. Le magasin de Saint-Georges était beaucoup mieux pourvu que celui d'Ounalachka. La communication de cette île avec Sitka et Saint-Paul est beaucoup plus régulière qu'entre ces postes et Ounalachka.

Nous n'avons pas tardé à quitter Saint-Georges et nous avons bientôt aperçu Saint-Paul (lat. nord, 57°; long. ouest, 169°, 43', de Greenwich); mais le calme ne nous permit que le 21 de nous en approcher à six milles. Il y a sur cette île un établissement très-bien entretenu. C'est celle qui rapporte à la compagnie le revenu le plus considérable et le plus régulier. Le rivage est couvert de troupes innombrables d'ours marins; on ne les tue qu'aux approches de l'hiver, parce qu'alors le poil est plus épais et plus fort, et de couleur plus foncée.

L'ours marin, en russe *kotik*, se trouve sur toute la côte occidentale de l'Amérique, depuis le cap Horn et le détroit de Magellan jusqu'aux îles Aléoutiennes, et même jusqu'au 58° degré de latitude nord.

Le mâle est environ d'un demi-pied plus petit que le lion marin, et d'une couleur qui passe au rouge brun. En général il ressemble beaucoup au lion marin; mais il est plus agile et plus vif, attaque souvent les hommes et est d'un naturel jaloux. D'après ce que disent les Aléoutes et les employés de la compagnie russe américaine, chaque mâle n'aurait jamais moins de vingt-quatre et jamais plus de vingt-cinq femelles. Le mâle grimpe ordinairement sur un rocher pour veiller à la sûreté de sa famille.

La femelle est petite au point qu'il y a disproportion entre elle et son mâle, qui est plus grand de moitié au moins; elle ressemble au phoque ordinaire; sa peau est grisée à l'extrémité de ses poils, et a un éclat argenté.

Les femelles mettent bas au mois de juin, et font communément deux petits tous les ans. Lorsque le poil est devenu fort et beau, et que les jeunes sont devenus grands, on tue des milliers de ces femelles; mais on épargne les mâles, attendu que la peau des premières fait seule un article important de commerce avec la Chine. Chaque peau se paie deux piastres.

Les navires américains de Boston, New-York, etc., visitent toute la côte d'Amérique, et rassemblent souvent plus de 50,000 de ces peaux. Il paraît qu'autrefois les Américains tuaient un grand nombre de ces animaux près de l'île Juan-Fernandes, tandis qu'à présent on en trouve à peine en ce lieu; mais on en tue encore beaucoup au détroit de Magellan. Il paraît que la compagnie russe américaine a tué de 30 à 40,000 de ces animaux dans un an, seulement aux deux îles Saint-Paul et Saint-Georges; mais dans les dernières années on pouvait à peine s'y en procurer 2000, parce que il y a quelques années on tua sans exception, et à chaque saison, toutes les femelles pleines.

Comme on ne peut pas sécher en peu de temps une grande quantité de peaux fraîches, on les sale, parce que les navires

américains, lorsqu'ils arrivent à la fin de l'automne, sont souvent obligés d'embarquer leur cargaison sous voile, les deux îles n'ayant pas de port ni même de rade sûre: cette opération n'est pas sans danger. Alors pour remplir les navires on se met à tuer les ours marins avec toute la promptitude possible, on les écorche, on sale les peaux, on les renferme dans des barriques bien conditionnées et bien pressurées, et on les transporte ainsi à Canton.

ILE S.-LAURENT.

GRACES au beau temps et à un vent très-favorable, notre traversée de Saint-Paul à Saint-Laurent fut prompte, et nous découvrimus cette île le 28. Le soir, ayant débarqué sur sa côte occidentale, quelques indigènes vinrent au-devant de nous; ils étaient armés et cependant nous reçurent amicalement. Il n'y avait sur cette île qu'une cabane en cuir. Nous n'aperçûmes pas de femmes; probablement à notre approche elles s'étaient enfuies dans les montagnes. Nous vîmes avec plaisir que les deux interprètes, qui nous avaient été envoyés de Sitka par M. Baranoff, s'entretenaient sans aucune difficulté avec les habitants; ce qui nous fut d'autant plus agréable, que nous apprîmes que les habitants de la côte d'Amérique, le long du détroit de Bering, parlent la même langue. Ainsi nous nous promettons beaucoup de nos recherches dans le Sound de Kotzebue.

Les habitants de l'île Saint-Laurent fréquentent également les côtes de l'Asie et celles de l'Amérique; ils y portent des peaux de renard et des dents de morse, et prennent en échange du tabac et des outils de fer. Ils nous racontèrent que deux ans

auparavant, à-peu-près, un gros navire, ayant abordé chez eux, enleva par force un de leurs compatriotes dont ils n'ont plus entendu parler.

Nous leur achetâmes plusieurs phoques et des oiseaux de mer tués récemment; et ils reçurent avec beaucoup de plaisir le tabac qu'on leur donna. Ils nous dirent qu'ils s'en procuraient, ainsi que du fer, sur la côte d'Asie, probablement avec les Tchouktchis qui paraissent vivre en bonne intelligence avec eux, tandis qu'ils sont constamment en guerre avec les habitants de la côte d'Amérique.

Les insulaires de Saint-Laurent sont de taille médiocre, mais robustes; ils s'habillent comme les Aléoutes et sont beaucoup plus sales.

N'ayant pas trouvé un bon mouillage sur la côte de cette île, nous l'avons quittée dans la soirée. Le 29, nous nous sommes rapprochés de terre dans la matinée; et, à l'instant où l'on se disposait à entrer dans le détroit de Béring, on a aperçu la mer, entre l'île et le continent d'Amérique, prise par la glace. On a donc viré de bord, dans l'espérance qu'après avoir tenu la mer pendant quelques jours, on trouverait la mer libre; mais, le 30 juin, nous apprimes, à notre grand chagrin, que notre capitaine était malade et souffrait beaucoup de la poitrine, que par conséquent il ne pouvait se hasarder à risquer sa santé. Il nous déclara par écrit qu'il fallait renoncer à notre seconde campagne au nord; et nous fîmes route pour Ounalachka, afin d'y laisser les Aléoutes. Nous devions ensuite retourner aux îles Sandwich, puis aller à Radak, à Manille, et enfin en Europe, au lieu de visiter, suivant notre premier plan, le détroit de Béring, le Kamtschatka, le détroit de Torrès, Timor, et ensuite revenir en Europe.

Le 10 (22) juillet, nous arrivâmes heureusement à Ounalachka: on y fit cuire du biscuit avec la farine que nous avions

prise en Californie, et qui était destinée pour le Kamtschatka.

Le 6 (18) août, nous partimes d'Ounalachka; le 8 (20), nous passâmes devant Ounimak, qui est très-haute; sa montagne la plus élevée est à 5525 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Planche XII.

LE MACAREUX HUPPÉ.

Alca cristatella. Pall.

Mormon cristatellus. Cuv.

LE MACAREUX de nos côtes est un oiseau fort remarquable par son bec très-élevé verticalement, très-comprimé par les côtés, et dont les mandibules ressemblent aux extrémités de deux lames de couteau. Buffon en a écrit une histoire intéressante. La mer Pacifique produit, dans ses parties septentrionales, plusieurs espèces de Macareux différentes de celles de notre pays. Buffon, d'après Steller, a parlé de celle que distingue une longue tresse de plumes blanches et effilées descendant le long de chacun des côtés de sa tête et de son cou, et qu'il nomme *Macareux du Kamtschatka* (*Alca cirrhata. Pall. Mormon cirrhatus. Cuv.*). Les autres n'ont été décrites jusqu'à présent que par Pallas, d'après les notes manuscrites de Steller, et d'après les individus que ce dernier avait envoyés au cabinet de l'académie de Pétersbourg.

Parmi elles se trouve l'espèce que M. Choris représenté sur cette planche. Sa ressemblance avec les autres Macareux n'est cependant pas telle, que, de l'aveu même de Pallas, on ne puisse en faire un genre particulier. En effet, son bec est beaucoup moins haut et moins aplati latéralement que celui du Macareux commun : court, de forme à-peu-près ovale quand on le regarde par le côté, percé près du milieu du bord de sa mandibule supérieure d'une narine oblongue, il offre un sillon oblique en avant de cette narine, et une tubérosité entre cette même narine et l'angle de la commissure. La mandibule inférieure a de chaque côté un sillon oblique remarquable. La taille de cet oiseau est à-peu-près celle d'une petite caille ou d'une forte grive. Il a, du bout du bec à celui de la queue, 6 pouces 6 lignes; son bec est long de 6 lignes, haut de 4; ses tarses sont hauts de 10 lignes; son doigt du milieu long de 13 lignes; sa queue est fort courte; les pennes n'ont que 17 lignes de longueur; les ailes ne sont pas même assez longues pour que leur extrémité atteigne celle de la queue; en sorte que cet oiseau doit voler à-peu-près aussi mal que le Macareux ordinaire, et passer la plus grande partie de son temps sur les flots, ou dans le creux des rochers où il fait sa retraite. Son plumage est, en général, d'un brun noirâtre, plus foncé en-dessus, plus pâle en-dessous, et tirant sur le cendré-bleuâtre à la région pectorale, et sur un cendré un peu jaunâtre vers le bas-ventre. Son caractère principal consiste en quelques plumes grêles qui s'élèvent de son front, et forment une aigrette recourbée en avant. L'individu représenté par M. Choris en avait sept, et elles étaient assez longues pour retomber jusque sur la pointe du bec. Celui que M. Pallas a fait figurer en avait six, et beaucoup plus courtes, différence qui peut ne tenir qu'à l'âge ou au sexe. On voit de plus de chaque côté une ligne de plumes blanches effilées, en petit nombre, par-

tant du front, passant sous l'œil, et descendant le long des côtés du cou, à-peu-près comme la bande plus marquée qui caractérise le Macareux du Kamtschatka. Quelques plumes semblables se montrent aussi dans la région du sourcil, et vers le derrière de la joue, en avant de l'oreille.

Le bec de ce petit Macareux est de couleur fauve ou rougeâtre, et a sa base noire. Les pieds sont noirâtres : comme ceux de tous les autres Macareux, ils manquent de pouce, et leurs trois doigts antérieurs sont unis par une membrane.

Il habite principalement les mers voisines du Japon, et surtout les côtes de l'île de *Matsamey*, ou *Yesso*, d'où les navigateurs russes en ont rapporté les premiers échantillons. Le jour il nage sur la mer ; la nuit il se retire dans les antres du rivage et dans les fentes des rochers, où l'on peut le prendre à la main.

Il paraît très-stupide ; souvent il se jette sur les vaisseaux.

Krachennikof, qui en a parlé sous le nom de *Starick noir*, dit que son approche est regardée par les matelots comme un signe de tempête prochaine.

M. Choris a reçu cet individu des habitants de l'île S.-Laurent, dans le détroit de Béring. Il y en avait des troupes considérables, nageant ensemble avec beaucoup de rapidité, et qui s'éloignaient beaucoup des côtes. On n'a pu remarquer quelle était leur nourriture, ni faire d'observations particulières sur leurs nids.

CHAPEAU DE BOIS,

Sur lequel sont peints divers animaux marins.

Planche V.

PAR G. CUVIER.

Ce chapeau, dont se servent les pêcheurs d'Unalashka pour ne point être incommodés par le soleil et par la pluie, est fort remarquable par les peintures dont il est orné, et qui représentent assez bien les espèces les plus remarquables de ces mers, avec des caractères très-reconnaissables, et qui prouvent que ces peuples sauvages les ont examinées avec une grande attention.

Dans la ligne moyenne sont deux loutres *a, b*, attaquées par les barques des pêcheurs, *c, c, c*; la première, *a*, tient son petit; l'autre, *b*, qui apparemment est un mâle, est seule. En *f* est un phoque isolé. On remarquera que le dessinateur a donné à cet animal les moustaches et les pieds de derrière distincts, tels qu'ils sont effectivement. En *d, d, d, d*, on voit des balcinoptères à ventre plissé, ou jubartes, parfaitement bien rendues, avec leur nageoire dorsale et les plis de la peau de leur ventre; et en *e, e, e*, sont des orques ou dauphins gladiateurs, leurs ennemis capitaux, qui se jettent en effet sur elles. Le dessinateur a même eu l'attention de donner à la nageoire dorsale de ces orques la forme élevée et pointue qui a valu à ces animaux le nom de gladiateurs.

En *g*, est un Cachalot très-reconnaissable à la grosseur de sa tête et aux dents de sa mâchoire inférieure. Les jets d'eau ne sortent que de l'extrémité antérieure de son museau, comme cela est effectivement.

En *h*, est un diodon ou orbe épineux, qui est pris à la ligne, tandis que les grands cétacés du reste de ce tableau sont poursuivis avec des lances.

Enfin en *i*, est un poulpe, et en *k*, un calmar à bras courts. Leur grandeur, relativement aux cétacés qui les entourent, ferait croire qu'il y a en effet dans les parages du nord des espèces de ce genre, de taille monstrueuse, et telles que certains écrivains prétendent qu'il en existe.

SUR

LE GENRE GUILLEMOT.

(Uria, Lath.)

PAR A. VALENCIENNES.

LES Guillemots sont des oiseaux qui habitent les mers du cercle polaire. Il en est trois espèces qui, se rapprochant de nos côtes pendant l'hiver, sont connues des naturalistes par les différentes couleurs du plumage que l'âge ou la saison leur font prendre. Leurs mœurs aussi ont été bien étudiées. Les pattes de ces oiseaux sont si courtes, que lorsqu'ils sont assis sur le haut des rochers ou des falaises, elles sont à peine visibles. Les Guillemots ne quittent ces hauteurs que pour descendre vers la mer, où ils poursuivent leur nourriture avec ardeur et une étonnante facilité; ils plongent très-longtemps, et s'aident de leurs ailes sous l'eau pour atteindre le poisson. Ils nichent par bandes, sans faire aucun apprêt pour leur nid, déposant leurs œufs dans les trous des rochers. La femelle pond un seul œuf, très-gros proportionnellement à sa taille; cet œuf est oblong, très-pointu, marqué de grandes taches noires, sur un fond verdâtre ou bleuâtre. M. Choris a vu et dessiné ces trois espèces de Guillemots dans la partie septentrionale du Grand-Océan, vers les îles Aléoutiennes. Buffon en avait décrit deux; l'une est le Guillemot commun, (*Uria Troile Lath.*) dont il a donné la figure dans ses planches enluminées, sous le n° 903; elle est très-exacte, et représente

oiseau avec son plumage d'été; la seconde espèce, qu'il nomme le *petit Guillemot noir* (*Uria Grylle lath.*), est très-exactement décrite; mais la figure 917, qu'il y rapporte, est celle d'un autre oiseau, connu des voyageurs sous le nom de Colombe du Groënland, et qui a servi de type au genre *Cephus* de M. Cuvier (1). M. Temminck, dans son Manuel d'Ornithologie, 2^m édition, a mieux fait connaître la troisième espèce. Le Guillemot à gros bec (*Uria Brunnichii Sab.*) observé dans la baie de Baffin, pendant le voyage du capitaine Ross, avait été mentionné par M. Sabine dans son Mémoire sur les oiseaux du Groënland. M. Temminck, savant ornithologiste, a discuté la synonymie de ces trois espèces, avec une exactitude qui ne laisse rien à désirer; il a rapporté chacune des citations confondues par tous les auteurs systématiques, non seulement à chaque espèce séparément, mais encore à chacune des différences de plumage que présente le même oiseau, selon l'âge ou la saison dans laquelle il a été tué. Je ne donnerai qu'une description très-courte de ces espèces, et j'en ferai connaître une que l'on doit aux recherches de M. de la Pylaie, pendant son séjour à Terre-Neuve. M. Choris en a fait le dessin, pour le joindre à ceux qu'il a rapportés de son voyage aux îles Aléoutiennes.

(1) Cuv., Reg. anim. tom. 1, pag. 516.

LE GUILLEMOT A CAPUCHON.

Planché XX.

Uria Troile Lath. ⁽¹⁾

Uria corpore ex fusco-nigro, pectore abdomineque niveis; rostro levi, gracili, nigro.

(Le Guillemot. Buff. pl. enl. 903.)

CET oiseau, de la taille d'un canard, a 15 ou 16 pouces de long; la tête, le cou, et les parties supérieures du corps, sont d'un brun-enfumé; la poitrine et le ventre sont d'un blanc pur; les côtés de l'abdomen sont tachetés de flammes brunes sur un fond blanc.

Les ailes, longues de 7 pouces, sont brunes, marquées d'une petite tache blanche, formée par la réunion de l'extrémité blanche des plumes secondaires; le bec est tout noir, lisse, plus faible et plus long que dans l'espèce suivante; sa longueur est de 2 pouces 7 lignes; le tarse, long de 1 pouce 7 lignes, est d'un brun-jaune; les doigts sont de la même couleur; celui du milieu a la même longueur que le tarse; les ongles sont noirs.

Cette espèce est commune sur nos côtes pendant l'hiver, et on la voit quelquefois sur nos grands lacs.

(1: Temm. Man. d'ornith.; 2^e édit., tom. II,

LE GUILLEMOT A GROS BEC.

Planche XXI.

Uria Brunnichii. Sabin. *On the birds of Greenland.*
Dans les Trans. of the Lin. Society.

Uria Francsü. Leach.

Uria corpore supra nigro, pectore abdomineque niveis; mandibula superiori cinerea, subsulcata, ad basin cœrulescente.

Ce Guillemot est plus grand que le précédent: sa longueur est de 18 pouces. Le dessus de la tête et du cou sont d'un noir foncé; le dos et les ailes sont d'une couleur moins intense; celles-ci ont une petite tache blanche comme dans l'espèce précédente: elles ont 8 pouces de long. Le dessous de la gorge est brun-enfumé, et le reste du plumage est blanc sans aucune tache. Le tarse et les pieds sont bruns; la longueur du tarse est de 15 lignes, celle du doigt du milieu lui est égale; le bec est long de 2 pouces, très-large à sa base, et d'un bleu-noirâtre; la mandibule supérieure est bordée, vers la commissure, de deux traits d'un bleu-clair. Cette espèce, rare sur nos côtes, est très-commune dans la baie de Baffin et le détroit de Davis.

GUILLEMOT A MIROIR BLANC.

Planche XXII.

Uria Grylle Lath.

Uria corpore (æstate) toto nigro, (hieme) suprâ nigro, infrâ albo; tectricibus alarum albis; pedibus rubris.

LA figure donnée par M. Choris représente cet oiseau dans le plumage d'été. Il est beaucoup plus petit que les précédents, long de 12 pouces, et tout noir, excepté les couvertures des ailes qui sont blanches; le bec est noir, long de 18 lignes; le tarse est long d'un pouce, il est rouge, ainsi que les doigts; les ongles sont noirs. En hiver, cette espèce a le ventre blanc; les autres parties du corps ne changent pas de couleur.

GUILLEMOT A LIGNE BLANCHE.

Planche XXIII.

Uria lacrymans.

Uria corpore ex fusco-nigro, infrâ albo; linea per oculos alba oculos cingente et versus tempora porrecta.

CETTE nouvelle espèce de Guillemot est reconnaissable au trait blanc qui borde les paupières, et s'étend en arrière et en bas, un peu au-delà des tempes. La tête, et le cou, sont bruns-enfumés;

cette couleur passe au noir sur le dos; toutes les parties inférieures sont blanches. Cet oiseau est long de 18 pouces 6 lignes: le cou est plus grêle et proportionnellement plus allongé que dans le Guillemot à capuchon; le bec, long de 2 pouces, est tout noir; le tarse et les pieds sont de cette même couleur; la longueur du tarse est de 1 pouce 4 lignes; le doigt du milieu, plus long que le tarse, a 1 pouce 9 lignes. Cette espèce, que nous ne connaissons encore que dans le plumage d'hiver, a été envoyée de Terre-Neuve au Muséum d'histoire naturelle par M. de La Pylaie, sous le nom que nous lui avons conservé.

ARMES DES PEUPLES

QUI HABITENT PRÈS DU DÉTROIT DE BÉRING.

FIG. 1, 2, 3 et 4. Javelots de Sitka, dans les îles Aléoutiennes, de la côte orientale d'Asie, et de la côte d'Amérique sur le détroit de Bering. On les lance avec la petite bascule, fig. 5; on les emploie à tuer les animaux marins; quand la pointe atteint leur peau, elle s'y enfonce; comme elle n'est pas fixée à la hampe, elle s'en sépare, mais elle est attachée à un cordon fait d'intestins de bêtes; il tient la hampe dans une position horizontale sur la surface de la mer, et met obstacle à ce que l'animal blessé puisse plonger.

Fig. 6. Carquois en cuir, de l'île Saint-Laurent, de la côte d'Amérique sur le détroit de Bering et des Tchouktchis; les habitants d'Ounalachka n'en font point usage. Les pointes des flèches, de même que celles des javelots, sont en dents de morse ou en cailloux.